Domfront
099
v.1
SMRS

LE DIAMANT DE LA VOUIVRE.

NOUVEAUTÉS

Récemment publiées.

LA BAGUE ANTIQUE, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LES SOUFFRANCES ET LES AMBITIONS DE GABRIEL RUSCONNETZ, par S. Henry Berthoud, 2 vol.in-8.
LA COUPE DE CORAIL, par madame Mélanie Waldor, 2 vol.
UN LION AUX BAINS DE VICHY, par Touchard-Lafosse, 2 vol.
ANDALOUSIA, par Lottin de Laval, 2 vol. in-8.
HÉLÈNE DE POITIERS, par Touchard-Lafosse, 2 vol. in-8.
LE REMOULEUR, Romanhistorique, par Touchard-Lafosse,2 v.in-8.
LES COMTES DE MONTGOMMERY, par Lottin de Laval, 2 v. in-8.
LE CABARET DE RAMPONEAU, par Amédée de Bast, 2 v. in-8.
CONSUELO, par madame George Sand, 7 vol. in-8.
LES TROIS ARISTOCRATIES, par Touchard-Lafosse, 2 v. in-8.
LA REINE DES VOLEURS, par Jules David, 2 vol. in-8.
UNE CONSPIRATION D'OPÉRA, par Touchard-Lafosse,2 v.in-8.
L'ÉCHELLE DE SOIE, par Hippolyte Lucas, 2 vol. in-8.
BERTHE FREMICOURT, par S. Henry Berthoud, 2 vol. in-8.
LE GRENADIER DE L'ILE D'ELBE, par Barginet de Grenoble, deuxième édition, 2 vol. in-8.
FLEUR-D'ÉPÉE, par A. de Kermainguy, 2 vol in-8.
ANDRÉ LE VENDÉEN, par madame Mélanie Waldor, 2 vol. in-8.

Lagny. — Imprimerie de Giroux et Vialat.

LE DIAMANT

DE

LA VOUIVRE

PAR

LOUIS JOUSSERANDOT.

1

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Acquéreur du Cabinet de lecture, Collection universelle des meilleurs romans modernes.
1500 volumes in-12. Prix : 1000 fr.
Rue Saint-Jacques, 38.

1843.

AU LECTEUR.

La Revue de Paris, dans son numéro du 28 mai dernier, publie, sous le titre de *Marionnettes*, une délicieuse fantaisie, qui porte cette signature étrange : *Docteur Néophobus*. Au cœur de cet article, se trouvent deux pages entièrement consacrées à la Franche-Comté; et ces deux pages sont une peinture tellement vraie de la physionomie de cette province, peinture qui n'avait été qu'effleurée jusqu'à ce

jour, que le lecteur nous saura gré d'en reproduire les traits principaux en tête de cette histoire, dont la Franche-Comté est le théâtre.

Mais disons d'abord un mot du titre de cet ouvrage :

La *Vouivre* est pour certaines gens un monstre hideux, dont le nom seul fait frissonner; et pour d'autres ce n'est qu'un être imaginaire qui sert à effrayer les enfants. La *Vouivre* et le *Loup-Garou* semblent être frère et sœur. Et cependant, quoi de plus simple, de plus naïf que la légende de la *Vouivre!* Sans parler de la peur qu'elle cause aux enfants, le dégoût qu'elle inspire à l'homme est-il donc bien fondé!

Voici comment M. Désiré Monnier, savant archéologue qui s'est beaucoup occupé de l'histoire de la Franche-Comté, et auquel nous devons un magnifique ouvrage intitulé : *Du culte*

des esprits dans la Séquanie ; voici, disons-nous, comment M. Désiré Monnier raconte la fable de la *Vouivre.*

« La *Vouivre* , dans l'opinion du peuple,
« est une espèce de serpent ailé, immortel,
« qui habite les grottes souterraines, les ruines des châteaux et des couvents. Des paysans
« assurent l'avoir vue traverser les airs en
« forme de barre de feu, et disent que, quand
« la *Vouivre* veut boire à la source d'un ruisseau, elle dépose sur le rivage le diamant
« qu'elle porte sur le front. Heureux l'homme
« adroit, qui dans ce moment, où l'animal
« merveilleux cesse de voir clair (car ce diamant est son œil) s'emparerait de ce talisman ; sa fortune serait faite ; il serait le plus
« puissant des hommes! — Cet animal est
« connu dans le blason sous le nom de Givre,
« et on l'y représente tenant dans sa gueule
« un enfant qu'il dévore . . . . . .

des montagnes du Jura, qui se termine par ces mots :

« ..... C'est la Franche-Comté du Lomond « et du Jura ; c'est l'Ecosse du Jura et du Lo- « mond ; car le hasard ou la nature a voulu que « les montagnes culminantes de deux contrées « si semblables portassent le même nom..... »

Vient ensuite un rapprochement entre les *Highlanders* ou Montagnards des deux pays :

« ..... Ce sont là comme ici des géants à la « stature athlétique, aux vastes épaules, aux « mains larges et puissantes, robustes comme « le bison, agiles comme le renne de ces ré- « gions d'un monde usurpé par l'homme, où « le renne et le bison ne se trouvent plus.... »

Puis, l'écrivain paie un tribut à l'instinct poétique des Francs-Comtois :

« ..... Ce n'est pas que la Franche-Comté se « rappelle un Ossian qui n'a point eu de Mac-

« pherson, un Burce qui n'a point porté de
« couronne, un Wallace ignoré de l'histoire
« (l'éducation française y a mis bon ordre);
« mais parce qu'il n'est point de pays, où, en dé-
« pit de l'Université, il ne batte encore dans l'ar-
« tère populaire quelques gouttes de vieux sang.
« Les Francs-Comtois ne se souviennent pas de
« si loin, mais ils n'ont pas tout oublié. Les ré-
« cits du bisaïeul, qui les tenait de son père,
« berçaient encore dans mon enfance les veil-
« lées conteuses de la famille. Quand j'arrivai
« dans les *Highlands*, on m'y montra la maison
« de Rob-Roy, on m'y fit soulever la lourde
« épée qu'il brandissait dans la mêlée, de ses
« longs bras *dont il pouvait nouer ses jarretières*
« *sans se baisser*, on m'y introduisit dans la cave
« mystérieuse où il disparaissait tout à coup
« aux yeux de ses ennemis prêts à le suivre.
« J'avais vu dans les montagues de Franche-
« Comté la maison, la lourde épée et la *cave* de

« la Cuzon*. Il n'y a qu'un nom de changé. »

Et enfin il termine par ces mots :

« .... Un immense avantage des Ecossais sur « les Francs-Comtois, comme sur tous les « peuples d'aujourd'hui, c'est qu'ils ont pro- » duit un Macpherson d'abord, et depuis un « Walter-Scott, pour consacrer à la dernière « postérité leurs souvenirs nationaux. Dans « l'intérêt de mon pays, je me contenterais de « celui-ci, qui arrivera peut-être un jour. »

Ainsi il espère UN WALTER-SCOTT FRANC-COMTOIS !

Comment, après avoir lu ces lignes dans un journal aussi bien placé dans l'opinion publique que l'est *la Revue de Paris*, oser publier un roman historique sur la Franche-Comté ! L'auteur *du Diamant de la Vouivre* accepte donc le titre que lui donne d'avance le docteur

* Il sera question de cette épée et de cette cave dans un second ouvrage.

Néophobus! Il veut donc se poser sur le même piédestal que le dieu de l'Ecosse!.... Hélas! pourquoi as-tu parlé ainsi, ô docteur Néophobus! Pourquoi faire à plaisir peser d'avance une responsabilité terrible sur la tête d'un pauvre hère, qui n'a pour mobile de sa conduite que le sentiment national; qui n'a eu qu'un seul but: celui d'arracher, s'il se peut, son pays à l'obscurité et de lui faire prendre la place qui lui est due dans le vaste champ de la poésie.

Tu fais à notre belle province l'honneur de la comparer à l'Ecosse! Pourquoi donc n'as-tu pas entrepris la tâche que je n'ai abordée qu'en tremblant? Nous l'avions longtemps espéré; tu nous l'avais presque promis; nous nous en réjouissions d'avance; car qui plus que toi est fin, spirituel, ravissant conteur? Qui a le style plus pur, la forme plus élégante, l'imagination plus brillante? Qui était plus digne de cette

mission? Et même n'était-ce pas ton devoir? N'est-tu pas enfant de la Comté?.... Mais non! nous avons attendu en vain! Perdu dans les hautes régions de la célébrité, tu nous as oubliés! C'est à peine si de temps en temps une goutte d'encre s'échappe de ta plume et forme sur le papier les cinq lettres du nom de ta mère! Et cependant cette mère est sœur de l'Ecosse, as-tu dit! Pardonne-moi, et que le public, que mes compatriotes me pardonnent d'avoir osé usurper ta place! Je sens combien je suis impuissant, combien je suis écrasé par mon sujet; mais on me fera grâce, je l'espère, en faveur de ma bonne intention.

D'ailleurs, puisque nous ne pouvons plus compter sur toi, puisque tu n'est plus de ce monde, ô docteur Néophobus! Fallait-il donc te laisser emporter dans la tombe le secret de nos brillants souvenirs, de nos belles traditions? J'ai l'audace de vouloir combler la la-

cune dont ta mort nous menace. Pardonne! c'est un devoir que m'impose mon titre d'enfant de la Comté. Du reste, un autre ou moi, qu'importe! puisque tu n'es plus là. Car tu es bien mort, ô docteur Néophobus! A la fin de cet article de *la Revue de Paris*, ton historiographe a soin de nous raconter les détails de ton agonie.

« Le docteur Néophobus, dit-il, qui n'avait « embrassé la profession d'homme de lettres « que dans le paroxisme d'un désespoir incu- « rable, est mort dernièrement, plein de jours « et de bile, d'une congestion de voyelles, de « consonnes et de diphthongues, à la suite « d'une étymologie rentrée, en maudissant la « nouvelle philosophie, la nouvelle politique, « la nouvelle littérature, la nouvelle nomen- « clature et la nouvelle orthographe. Ce que « l'on sait de son humeur paresseuse donne « tout lieu d'espérer qu'il n'a pas laissé d'ou-

« vrage posthume et que son nom paraît ici « pour la dernière fois. »

Profondément affecté de cette triste nouvelle, je suis allé porter le tribut de mes pleurs sur la tombe de cet infortuné docteur Néophobus. J'ai trouvé son cadavre enveloppé dans un linceul tissu de voyelles, moiré de consonnes et brodé de diphthongues en relief. Mais, dans le paroxisme de ma douleur, ayant fléchi les genoux devant ce sépulcre grammatical, quelle n'a pas été ma surprise lorsque, au milieu de tous ces ornements *linguistiques*, je pus lire ces mots, tracés là sans doute par une main indiscrète :

Ci-gît :

CHARLES NODIER !

Aussitôt je me relevai et j'essuyai mes larmes en me disant : Le phénix ne renaît-il pas de ses cendres !

Néanmoins je prie le lecteur de garder le silence le plus absolu sur une découverte aussi importante. C'est un secret que je lui confie et qu'il ne doit pas trahir.

L'AUTEUR.

LE DIAMANT

DE

LA VOUIVRE.

I

LA RENCONTRE.

— Enfant, quelle heure est-il?

— Le soleil se cache derrière les nuages; mais le clocher de Champagnolles est déjà loin de nous, l'angelus doit bientôt sonner.

— Déjà midi! et la ville de Saint-Claude est-elle encore loin?

— Saint-Claude! grand Dieu du ciel! les gris y sont depuis deux jours!

— Je le sais.

— Et vous allez...

— Que t'importe? réponds.

— Oh! hâtez-vous, messire, hâtez-vous, hélas! si vous passez un peu tard à Longchaumois, Dieu vous préserve des sorciers des *feux de la quia* (1).

L'enfant se signa, en disant ces mots, et continua son chemin.

Son compagnon de voyage, ou plutôt celui à qui il servait de guide, le suivait à quelque distance, l'oreille au guet, le regard rôdant sans cesse autour de lui et prêt à plonger sa main dans les arçons de sa selle au moindre bruit, à la moindre alerte.

C'était un des derniers jours du mois de novembre de l'année 1638, et à cette époque de misère et de malheur, il y avait folie de s'aventurer ainsi seul, sans escorte, dans ces montagnes du Haut-Jura, déjà en partie cou-

vertes de neige, sans autre voie de communication que de larges vallées sans chemins, sans routes, au fond desquelles le vol et le brigandage tendaient des piéges; ou quelques sentiers presque impraticables, à peine connus des bergers et des partisans montagnards; dans ce pays enfin que les armées française et suédoise occupaient depuis près de trois ans, et qu'elles avaient ravagé dans tous les sens.

Il fallait un grand courage pour s'exposer ainsi, il fallait un motif bien puissant pour braver tant de dangers.

Après ces quelques paroles échangées, nos deux voyageurs avaient continué à marcher dans le plus profond silence, et se dirigeaient à travers champs vers la lisière d'un bois qui se déroulait devant eux et leur masquait l'horizon. Le jeune paysan allait le premier avec cette résolution que donne l'habitude; il avait sans doute bien souvent passé par là: seule-

ment de temps en temps il jetait furtivement un regard en arrière sur celui à qui il servait de guide, et il murmurait avec une sorte de frisson involontaire :

— *Les feux de la Quia! les feux de la Quia!*

Mais son compagnon avait paru fort peu sensible à la crainte des sorciers : c'était un jeune homme dans toute la force de l'âge ; de vingt à vingt-cinq ans. Ses longs cheveux blonds tombaient en cascades sous les larges bords d'un feutre jauni, relevé d'un côté et surmonté d'une plume noire. Sa main gauche tenait avec élégance la bride de son cheval, bel animal, robuste et plein de feu, qui marchait la tête haute et semblait dire à son maître : Sois sans inquiétude, si la route est dangereuse, j'ai le pied solide ; sous les plis d'un ample manteau brun, qui couvrait presque entièrement la croupe du cheval, se dessinait un pourpoint de couleur sombre, traversé sur la poi-

trine par un large baudrier de cuir auquel pendait une longue rapière; des haut-de-chausses de velours violet et de larges bottes à entonnoirs complétaient son costume.

Par contraste avec ces vêtements noirs, son visage respirait une douceur et une bonté presque enfantines : sa figure ronde, aux joues rosées, avait quelque chose de juvénil, qui étonnait au premier abord; et sans deux pommettes saillantes et une paire de moustaches fièrement retroussées, on eut pu croire à un déguisement; mais après un examen plus sérieux, et surtout après avoir remarqué un large sillon qui clôturait sa lèvre, et lu, dans son regard perçant, la première impression s'oubliait bien vite, et sous cette écorce féminine on devinait facilement une âme énergique et un cœur bien trempé.

— Messire, dit l'enfant, il faut descendre de cheval, nous voilà à l'entrée du bois de

Morbier, les branches des arbres vous bareraient le passage.

— Soit, répondit le cavalier en mettant pied à terre.

Cette partie du Jura était encore à cette époque ce que sans doute elle avait toujours été depuis les grandes révolutions du globe, dont elle avait eu sa part. L'industrie n'y avait pas encore pénétré, et comme la rudesse du climat et la stérilité du sol n'avaient pu inviter les hommes de la plaine à échanger leurs terres riches et fertiles contre d'inutiles rochers, le soc de la charrue n'avait pas encore défriché ces déserts et la hache du bûcheron avait respecté la virginité des forêts.

— On ne passe donc jamais par ici, s'écria le cavalier dans un moment d'impatience, car ils n'avançaient que très difficilement.

— Presque jamais, répondit l'enfant. Les gens de Champagnolles passent par Clairvaux

pour aller à Saint-Claude; c'est par là que je voulais vous conduire, mais vous avez voulu...

— Oui, interrompit brusquement le cavalier, j'ai mes raisons pour ne pas aimer la grande route.

— Oh! ici, vous ne pouvez rencontrer que deux sortes de gens, sans compter les ours et les loups qui pourraient bien nous sentir de loin.

— Qui donc? demanda le cavalier.

— Les Gris de Lespinassou-le-Fâcheux, ou les Cuanais de la bande du capitaine Prost-le-Sauveur!

— Le capitaine Prost, répéta le cavalier en fixant avec une attention toute particulière son interlocuteur; et où est-il à présent?

— Où est-il? partout!

— Comment, partout?

— Oui, partout, répondit l'enfant: on le croit à Saint-Claude, il est à Lons-le-Saunier;

on l'aura vu à Champagnolles, il était à Moyrans. Il est partout, partout où il y a des ennemis, des Gris, des Suédois, des Français. c'est mon père qui dit cela.

Le cavalier n'en demanda pas davantage ; il demeura pensif et continua son chemin.

Quelques instants après ils sortirent de la forêt ; et, après avoir passé à côté de quelques pauvres chaumières qu'on nommait le Morbier, ils gravirent une côte assez rapide et se trouvèrent au sommet d'un site escarpé, qui dominait une vallée étroite et profonde, au fond de laquelle ils purent apercevoir les toits fumants de quelques rares maisons, et le cours élégant d'un ruisseau qui serpentait délicieusement en suivant les contours de la montagne.

— Je vous quitte ici, dit l'enfant.

— Comment ! mais ne t'ai-je pas pris pour me conduire à Saint-Claude?

— Oui, messire, mais mon père m'a défendu d'aller plus loin. Sans compter les sorciers d'Orsières, les Gris sont là-bas; j'en ai peur.

— Mais alors que veux-tu que je devienne, répondit le cavalier qui tremblait à la seule pensée de perdre son guide.

— Oh ! vous n'avez plus rien à craindre, reprit vivement l'enfant, le plus difficile est fait. Vous allez descendre dans la vallée de Morez; vous passerez la Bienne, qui coule là en-bas; il y a un guet au-dessus du premier martinet; puis vous monterez la côte qui est là en face de nous, et vous irez toujours tout droit, en suivant la crête de la montagne; dans deux heures vous serez à Longchaumois et de là à Saint-Claude, on descend toujours.

Le cavalier savait bien qu'il n'obtiendrait rien ; aussi ne fit-il pas d'instances.

— Avant de nous quitter, dit-il, réponds-moi : n'est-ce pas à Longchaumois qu'est né

ce capitaine Prost dont tu parlais tout à l'heure?

— Oui, répondit l'enfant, vous pourrez voir sa maison en passant: elle est dans le *Champ-sous-le-Daim,* près d'un petit bois situé entre le hameau des Combes et le moulin de Dardey. Ah! on me l'a montrée assez souvent! C'est que le capitaine Prost, voyez-vous, c'est notre défenseur, c'est notre sauveur; tous les soirs dans nos prières nous disons un *Pater* et un *Ave* pour lui; c'est mon père qui le veut, on ne prononce jamais son nom devant lui sans qu'il n'ôte son chapeau.

En disant ces mots, l'enfant s'était découvert et sa main froissait avec une sorte de mouvement nerveux le bonnet de peau de renard qui lui servait de coiffure; et même sa figure de quinze ans avait pris une certaine expression d'énergie qui frappa son compagnon.

— C'est bien, dit celui-ci, tiens, voilà le prix de ta course.

Et en même temps il lui glissa une pistole dans la main.

L'enfant la contempla d'abord avec une sorte de joie; c'était peut-être la première fois qu'il voyait une pièce d'or; mais bientôt son visage devint triste, il porta la main à sa poitrine comme pour y comprimer une douleur naissante, et jetant sur son compagnon un regard humide :

— Seigneur cavalier, lui dit-il en lui montrant la pistole, voilà pour mon père, mais pour moi?

— Pour toi? et que veux-tu?

— Si vous aviez un morceau de pain, dit-il en baissant les yeux; je n'ai rien mangé depuis hier.

— Rien mangé depuis hier, s'écria le cava-

lier en ouvrant à la hâte son porte-manteau ; tiens, pauvre enfant, tiens !

Et il lui donna un morceau de pain d'orge, noir comme de la suie, le seul qu'il avait pu trouver dans le pays.

Pendant que l'enfant le dévorait avec une sorte de délices :

— Ton père est donc bien pauvre, lui dit-il, qu'il t'expose ainsi à mourir de faim.

— Non, messire, il passe pour riche, au contraire; mais depuis que les Français et les Suédois ont ravagé nos moissons et brûlé nos fermes et nos châlets, nous manquons de tout; et sans le capitaine Prost qui les a déjà chassés deux ou trois fois, nous serions tous morts de misère.

— Pauvres gens ! murmura son compagnon en essuyant une larme qui roulait dans sa paupière.

Et il remonta à cheval.

— Adieu, seigneur cavalier, et merci.

— Mais où vas-tu passer la nuit, car tu n'as pas le temps de retourner à Champagnolles.

— Dans une des grottes de l'hérisson, où bien des gens du pays sont allés se cacher à l'arrivée des Français.

— Allons, bonne chance!

— Et vous, bon voyage, lui cria l'enfant en s'éloignant, que votre saint patron vous défende contre *les feux de la Quia.*

En disant ces mots il disparut, le cavalier continua seul son chemin dans la direction qu'on venait de lui indiquer, et après deux heures de marche il arriva au village de Longchaumois.

Comme il passait devant les premières maisons, un bruit sourd vint frapper son oreille. Il crut entendre comme des cris confus et de grands éclats de voix ; on eût dit même qu'un bruit d'armes dominait dans cette confusion. Il

ralentit sa course, sans pourtant s'arrêter. Arrivé à vingt pas environ du lieu d'où partait le bruit, il était alors caché à l'ombre d'un arbre et pouvait tout observer sans être découvert ; il vit en face de lui un cavalier qui s'était arrêté devant une fenêtre basse, dont les vitres étaient éclairées, et qui, après avoir mis pied à terre et laissé aller son cheval en liberté, s'était approché et prêtait l'oreille.

Le visage du nouveau venu était alors éclairé par la clarté de la lune ; aussi notre voyageur put-il examiner à son aise ses traits ; et l'attention qu'il mit à les détailler avait sans doute un autre motif qu'une simple curiosité.

C'était une de ces belles têtes fortement accentuées, sur lesquelles sont gravés profondément la fierté et l'énergie, le courage et l'audace. Il pouvait avoir vingt ans ; mais déjà il avait perdu tout aspect juvénil ; sa constitution forte et robuste en avait fait un homme avant

l'âge; une forêt de cheveux noirs ombrageait son large front, que traversait une veine énorme, allant perpendiculairement de la naissance des cheveux à la séparation des sourcils, qui formaient une saillie, une sorte de voûte, sous laquelle son œil vitreux brillait comme un lampyre au fond d'une haie. Il était loin d'avoir la structure colossale des montagnards de Grandvaux; mais sa taille mince et élancée, qui s'élargissait à l'endroit de la poitrine pour faire place bientôt à de larges épaules qui annonçaient une force herculéenne, avait quelque chose d'élégant et de gracieux qui surprenait au premier abord. Puis son teint basané, sa lèvre ombragée d'une épaisse moustache, ses joues légèrement creusées, tout en lui inspirait le respect et la crainte. C'était le second tome du duc d'Albe, tel que nous l'a représenté le Titien, moins la rudesse ironique et l'impitoyable cruauté. Celui, que

la nature a doté d'une telle physionomie, doit commander aux autres, si son intelligence répond à son visage.

Quant à son costume, il était à peu près semblable à celui de l'homme, qui, sans qu'il s'en doutât, l'observait en ce moment : le feutre relevé d'un côté et surmonté d'une plume de coq, le pourpoint, les haut-de-chausses, la rapière. Seulement il était complètement noir : les bottes, au lieu d'être taillées en entonnoir, étaient presque collantes et montaient jusqu'au milieu de la cuisse, et la taille était serrée dans une ceinture de cuir, d'où pendait une paire de pistolets d'une grosseur formidable.

En descendant de cheval, il avait jeté son manteau à terre et pris son chapeau à sa main comme si sa coiffure eut pu l'empêcher d'entendre aussi bien ce qui se passait à l'intérieur. Plusieurs fois notre voyageur l'avait vu

se relever brusquement, enfoncer son chapeau sur ses yeux et porter sa main à la garde de sa rapière; puis l'instant d'après reprendre sa première attitude et prêter de nouveau la plus vive attention. On eut dit qu'alors une lutte terrible avait lieu au-dedans de lui, entre le désir de pénétrer dans la maison pour y rétablir l'ordre et le danger de s'exposer inutilement. Mais tout-à-coup il fit un bond en arrière comme pour prendre son élan, il se précipita avec une sorte de rage sur les vitres qui volèrent en éclats et disparut. Quant à l'autre, qui n'avait pas quitté son poste d'observation, il se douta bien que celui qui, après avoir hésité si longtemps, s'était dévoué ainsi, allait avoir à faire à forte partie; aussi il mit rapidement l'épée à la main, plongea ses pistolets dans les fentes de son pourpoint et s'élança sur ses traces.

La scène qui se passait là était un de ces

épisodes affreux dont l'histoire de ce pays raconte tant d'exemples : une douzaine de Gris, ayant à leur tête le capitaine Lespinassou, leur chef, étaient arrivés à Longchaumois dans la soirée et ils avaient pénétré de force dans une maison d'assez belle apparence pour le temps, où du reste ils n'avaient trouvé qu'un pauvre diable de paysan, bien effrayé d'une telle visite.

Après s'être imposés à leur hôte, après avoir dévoré ses provisions et bu force rasades :

— Mais il doit y avoir des femmes dans cette maison, s'écria le capitaine Lespinassou, fort excité par une multitude de verres de genièvre que son gosier avait engloutis.

— Non, répondit le paysan, je vis seul ici avec mon maître qui est allé à Saint-Claude porter ses denrées.

— Tu mens, répliqua le capitaine.

— Oh! Jésus! mon Dieu! pouvez-vous croire!

— Tu mens, répéta un des Gris.

— Je vous jure, dit encore le paysan tremblant de tous ses membres.

— Il ment, capitaine, répéta le Gris; il y a trois mois, je passais par ici un soir, déguisé en capucin, et j'ai vu là sur cette porte les deux plus jolies filles...

— Où sont-elles? s'écria Lespinassou en s'avançant d'un air de menace vers le pauvre hère, plus mort que vif.

— Où sont-elles? crièrent tous les Gris en se levant.

— Je vous jure, mes bons messieurs, murmura le paysan...

— Est-ce que par hasard, continua Lespinassou, tu les garderais pour ce damné capitaine Prost ou quelqu'un de sa bande? si je le savais...

— Il faut le faire chanter, dit l'un d'eux.

Et au même instant le pauvre diable fut saisi, dépouillé de ses vêtements, étendu sur une table, dans un état de nudité complet et les membres fortement attachés avec des cordes, contre lesquelles toute résistance devenait impossible.

— Où sont ces femmes? demanda Lespinassou.

— Je vous assure que je suis seul ici, et que jamais...

Un grand cri remplaça le reste de la phrase, la pointe d'une épée venait de lui traverser le bras gauche.

— Où sont-elles, répéta Lespinassou.

— Je vous jure...

Il n'acheva pas, un nouveau coup d'épée lui coupa la parole et lui fit pousser un second cri. On lui appliquait la torture pour lui arracher son secret; et pourtant il résistait tou-

jours, quoiqu'il eut devant les yeux douze épées nues et la figure de son bourreau, de qui il n'avait plus de grâce à espérer.

Ce Lespinassou était un colosse. Il avait près de six pieds de haut, et des membres proportionnés à la hauteur de sa taille. Sous cette enveloppe immense et repoussante à la fois ; sous ce visage sillonné en tout sens de profondes cicatrices, suites de la petite vérole ; sous cet œil fauve et unique, car la même maladie lui avait enlevé l'autre, il cachait une âme aussi hideuse que son corps.

Les Gris ou Fâcheux étaient Bugistes. On nommait Bugé tout le pays compris entre le Jura et le Rhône; c'est ce peuple que les Romains appelaient : *Allobroges trans-Rhodanum.* Français, et par conséquent animés d'une haine profonde contre les Cuanais, diminutif de Séquanais ou Franc-Comtois qui voulaient rester Espagnols, ils se répandaient par bandes

dans les montagnes et portaient en tout lieu le vol et le brigandage. A cette époque, ils avaient pour quartier-général Champ-Formier près de Nantua, et pour principaux chefs, deux hommes bien dignes de les commander, nommés : l'un, le capitaine Brunet, et l'autre le capitaine Lespinassou, qui en ce moment faisait l'office d'inquisiteur.

— Répondras-tu, misérable ! criait-il, s'échauffant par degrés en raison de la résistance de sa victime.

— Mais je vous atteste...

— Répondras-tu ! ou je mets le feu à la maison !

— Grâce ! grâce ! criait le malheureux paysan.

— Répondras-tu enfin, hurla Lespinassou au comble de la fureur.

Et il courut vers la cheminée, où il saisit une bûche enflammée qu'il brandit avec rage.

— Eh! bien, dit le paysan dont les forces commençaient à s'épuiser et qui ne pouvait pas douter que l'exécution ne suivît de près la menace...

Mais il n'acheva pas, un grand bruit se fit entendre; la fenêtre vola en éclats; deux coups de pistolet qui partirent au même instant, étendirent deux hommes sur le carreau, et un nouveau personnage tomba au milieu d'eux.

Alors ce fut une confusion épouvantable; les Gris, surpris par une attaque aussi imprévue, avaient à peine eu le temps de reconnaître l'ennemi, que déjà une grêle de coups d'épée pleuvait sur eux de toutes parts. Semblable à un sanglier qui se défend au milieu d'une meute de chiens affamés, celui qui, seul, avait eu l'audace de se jeter ainsi à leur tête, frappait d'estoc et de taille sur tout ce qui se trouvait à la portée de son bras, et chaque coup renversait un ennemi à ses pieds. Éperdus,

hors d'eux-mêmes, éblouis par les éclairs que lançait l'épée qui les poursuivait sans relâche, les Gris avaient d'abord voulu chercher leur salut dans la fuite; mais en entrant dans la maison ils en avaient barricadé la porte, et la fenêtre était trop bien gardée par leur malencontreux visiteur pour qu'ils pussent concevoir l'idée de passer à la portée de son bras.

Déjà la moitié d'entre eux était hors de combat, et le reste épouvanté ne songeait guère à se défendre, lorsque Lespinassou, à l'attaque duquel l'assaillant semblait s'être acharné, recouvra enfin l'usage de la parole :

— A moi, s'écria-t-il, ne voyez-vous pas qu'il est seul.

La voix de leur chef leur rendit un peu d'assurance; bientôt, honteux de leur sotte terreur, ils reprirent l'offensive, et ce fut à leur ennemi à trembler. Mais ce n'était pas un homme à se laisser intimider aussi facilement.

Parce qu'il venait de faire, il avait prouvé ce qu'il pourrait faire encore.

— Lâches, misérables, s'écria-t-il, allons donc! un peu de cœur au ventre!

Et la lutte recommença plus terrible, car ce n'étaient plus des hommes effrayés qui combattaient, mais des loups enragés, altérés de vengeance.

Quant à leur ennemi, il ne leur laissait pas le temps de prendre haleine; appuyé contre la fenêtre pour ne pas se laisser envelopper, il repoussait tous ceux qui voulaient l'approcher, et son pourpoint même n'avait pas pu être entamé, tant il mettait d'adresse à parer les coups qu'on lui portait. Cependant la fatigue devait nécessairement succéder à cette énorme dépense de vigueur; la supériorité du nombre ne pouvait être remplacée; et déjà ses adversaires avaient remarqué que son épée fendait l'air

avec moins de vitesse et que ses coups étaient moins bien assurés :

— Rends-toi, lui cria Lespinassou.

— Me rendre ! moi, un Cuanais, me rendre à un Gris ! tiens, voilà ma réponse.

Et il leva son fer avec une sorte de rage pour fendre la tête de son ennemi ; mais en ce moment les autres se précipitèrent en avant, et pour les repousser encore il fut contraint de frapper ailleurs. Ce dernier effort avait épuisé ses forces :

— Rends-toi, rends-toi, lui criait-on.

— Jamais, jamais, répondit-il, et son épée continuait à décrire un cercle autour de lui.

— Rends-toi, lui cria encore Lespinassou.

— Jamais, hurla-t-il en écumant.

Mais il allait succomber, lorsqu'une voix se fit entendre en dehors :

— Courage, courage, disait-on.

Et un homme tomba à côté de lui, et une épée vint se mettre au niveau de la sienne.

Alors tout changea de face; les Gris, épouvantés, reculèrent; et leur adversaire, à qui l'arrivée de ce secours inattendu rendit tout son courage, se précipita sur eux avec une nouvelle fureur. Mais dans ce mouvement il avait quitté la fenêtre et avait ainsi laissé aux ennemis une retraite. Ce qu'il en restait en profita. Taillés, hachés, sanglants, les vêtements en lambeaux, ils se ruèrent pêle-mêle vers l'issue qui leur était ouverte et disparurent.

— Tu fuis, lâche, criait à Lespinassou son ennemi.

Le gris Gtait déjà bien loin : l'autre voulait se mettre à sa poursuite; mais retenu par celui dont le secours lui avait été si utile, il se contenta de lui crier depuis la fenêtre :

— Lespinassou, fâcheux, français, sué-

dois, lâche, nous nous reverrons, entre nous c'est un duel à mort.

Puis se retournant vers le cavalier qui était venu si généreusement à son aide, et lui serrant la main :

— Quant à vous, lui dit-il, qui m'avez sauvé, merci ! que vous soyez Français, Suédois, Espagnol ou Franc-Comtois, le capitaine Prost n'oubliera jamais qu'il vous doit la vie.

— Vous, le capitaine Prost?

— Moi-même, vous me connaissez?

— Non, mais c'est vous que j'allais chercher à Saint-Claude.

— Moi, et pour quel motif?

— Plus tard, vous le saurez; pour le moment, songeons plutôt à ce pauvre diable qui est là étendu sans mouvement et sans vie peut-être.

— Lui, un misérable, qui sans mon arrivée ici allait livrer mes sœurs à la brutalité de ces

Fâcheux. Vous allez voir comment le capitaine Prost traite les gens de son espèce.

Il se mit en devoir de dénouer les cordes qui enlaçaient ses membres ; puis le secouant avec violence :

— Debout, Tambo, lui dit-il, debout !

Le malheureux ouvrit un œil mort, il se croyait sans doute encore au pouvoir des Gris ; mais lorsque son regard rencontra le visage de son capitaine, au lieu de céder à la joie d'être sauvé, il trembla au contraire, et se leva, obéissant machinalement à l'ordre qu'il venait de recevoir.

— Tu es un lâche, lui dit le capitaine Prost ; par toi mes sœurs ont failli être perdues ; tu as eu peur et tu m'as trahi ; à genoux !

Tambo tomba à genoux, et son capitaine prenant sur la table un pistolet qu'un Gris y avait laissé, lui brûla la cervelle. Puis se retournant vers son nouvel ami :

— Voilà, dit-il, comment je gouverne ma bande. Cette impitoyable sévérité est nécessaire; c'est elle qui fait ma force. Demain je dirai aux hommes que j'enverrai ici pour enlever tous ces cadavres : Vous trouverez parmi eux celui de Tambo; c'est moi qui l'ai tué et je leur raconterai ce qu'il a fait. Ce sont des exemples terribles; mais, je le répète, nécessaires au temps où nous vivons.

Il alla ensuite dans un coin de la chambre, ouvrit une porte mystérieuse; puis, avant de descendre l'escalier qui conduisait sans doute dans les caves de la maison, il ajouta :

— Attendez-moi ici un instant, et veillez au-dehors.

Resté seul, celui que nous désignons toujours par ces mots : notre voyageur, puisque nous ne lui connaissons pas encore d'autre nom, demeura immobile, l'œil fixe, et comme

sous l'impression d'une réalité inouie, à laquelle il avait peine à ajouter foi.

Le combat qui venait d'avoir lieu, les suites de cette scène affreuse, l'exécution dont il avait été témoin, punition terrible, mais nécessaire, lui avait-on dit; tous ces cadavres étendus autour de lui au milieu des débris d'une orgie et d'une lutte acharnée, la solitude dans laquelle il se trouvait, les dangers qu'il avait bravés déjà, et qu'il devait affronter encore, il ne pouvait croire à tout cela : son attitude était celle de l'homme qui doute, qui croit rêver.

Mais de tous ces événements, celui qui l'avait le plus frappé, c'était sa rencontre avec le capitaine Prost, c'était l'impression qu'il avait ressentie, lorsqu'il lui avait entendu dire son nom.

C'est qu'alors le capitaine Jean-Claude Prost, était déjà, quoique bien jeune encore, la plus

grande renommée populaire de la montagne : il n'y avait pas un rocher, pas un vallon, qui ne retentît du bruit de son nom ; vingt fois les armées coalisées de la France et de la Suède avaient reculé devant la bande de partisans commandée par ce chef intrépide. Tous les efforts du cardinal de Richelieu étaient venus se briser contre la persévérance infatigable de cet homme. Fidèle à la cause de l'Espagne à laquelle il était enchaîné par un serment, il défendait son pays, pied à pied, rocher par rocher, sans jamais se laisser abattre, plus terrible encore après un échec, qu'après une victoire. Exécré des paysans de la Bresse française qui n'entendaient jamais prononcer son nom sans se signer en tremblant, il était en vénération à la montagne, où on lui dressait des autels. Il était à lui seul le résumé de l'esprit d'indépendance qui animait toute cette population essentiellement républicaine ; il

était la personnification de ce qui restait de cette liberté antique, qui a enfanté tant de prodiges.

Après tout le capitaine Prost n'était pas ce que l'imagination du peuple en avait fait. Pour lutter contre la France et le génie de Richelieu, il ne suffisait pas d'avoir du courage, de l'audace, de la bravoure même ; il fallait que l'homme, chargé d'une telle mission, fût capable d'une grande pensée organisatrice, d'un grand projet d'avenir ; il fallait qu'il eût la main assez habile pour manier, sans en être embarrassé, tous les fils du grand mouvement politique qui se faisait alors en Europe ; il devait avoir assez d'adresse pour en faire son profit ; et ce n'est pas à vingt ans qu'on réunit toutes ces qualités ; elles naissent de la réflexion, et la réflexion ne vient qu'avec l'âge.

Le capitaine Prost, qui n'avait jamais connu la peur et toujours ignoré le danger, était

alors dans toute la fougue d'une jeunesse fiévreuse, avide de bruit, de combats et de gloire; mais la nature l'avait doué d'une organisation complète, qui ne demandait qu'à être bien dirigée; et le bon génie qui veillait sur cette contrée, avait placé sur sa route deux hommes qui devaient exploiter, au profit de l'intérêt national, une mine aussi féconde : l'un, vieux soldat, enfant des batailles, qui avait longtemps dirigé de grandes opérations militaires; l'autre, homme éclairé, prêtre catholique, sans passion, sans fanatisme, dont la haute intelligence devait éclairer celle du jeune homme. qui avait une belle place marquée dans l'avenir, pendant que son vieux compagnon l'instruisait dans le métier des armes.

A eux trois ils formaient une trinité qui devait produire de grandes choses ! ·

Notre voyageur connaissait déjà le capitaine Prost, du moins de réputation. Mais lorsqu'on

se trouve pour la première fois en face d'une haute célébrité, on ne peut se défendre d'une certaine timidité ; et c'était à cette influence qu'il était soumis en ce moment. Quand il fut seul, son esprit suivit le cours de toutes les réflexions que nous venons de faire, et c'était là une ample matière à penser. Peut-être aussi d'autres idées, personnelles à lui, venaient-elles se mêler à tout cela ; quoiqu'il en soit, il n'avait pas changé d'attitude, et c'est à peine s'il entendit le capitaine rentrer dans la chambre :

— Je vous ai fait attendre, dit-il, pardon !

Puis il alla à la fenêtre, dont il ferma le volet extérieur avec un soin minutieux, et, retournant ensuite à la porte secrète :

— Venez, venez, dit-il.

Deux jeunes filles parurent, portant chacune une besace bien garnie, qu'elles déposèrent sur la table.

— Voyez, leur dit le capitaine en leur montrant les cadavres des Gris, jugez par ce qu'il en reste du danger que vous avez couru. C'est votre faute, depuis deux jours vous devriez avoir quitté cette maison : je vous l'avais ordonné; quand je commande, je veux qu'on m'obéisse.

— Mon frère ! murmurèrent les deux jeunes filles.

— Pas d'excuses, continua-t-il, je retourne à Saint-Claude avec ces provisions. Demain Klinkanno viendra vous chercher et vous conduira à la grotte du Val, où vous resterez jusqu'à nouvel ordre.

Puis s'adressant au nouveau venu :

— Vous allez aussi à Saint-Claude, messire? lui dit-il.

— J'allais vous y chercher.

— C'est bien, nous allons partir ensemble. Vous ne voyagez pas à pied?

— Non, j'ai attaché mon cheval à un arbre à vingt pas d'ici. Mais le vôtre, que vous avez abandonné tout-à-l'heure.

— Le mien, répondit le capitaine Prost, vous allez voir.

Il ouvrit la porte, fit retentir dans l'air un sifflemement aigu, puis aussitôt l'on entendit le galop d'un cheval qui arriva bientôt.

— Vous voyez, dit le capitaine en le caressant, il connaît mon signal.

Son compagnon alla chercher le sien. Le capitaine lui donna une des besaces, prit l'autre, embrassa ses sœurs et ferma avec le plus grand soin la porte, dont il mit la clef dans son escarcelle. Puis ils montèrent tous deux à cheval et s'éloignèrent au galop. La nuit était belle! Le ciel s'était éclairci! la lune brillait dans tout son éclat!

II

LE SABBAT.

Ils marchaient dans le plus profond silence. Le cavalier à la figure rosée et aux blonds cheveux n'avait pas prononcé un seul mot depuis leur départ de Longchaumois. Sans doute il était encore sous l'impression des aventures auxquelles il venait de prendre une part aussi active, ou bien peut-être sa pensée allait-elle au-delà des événements qui l'attendaient au

terme de sa course ; ou bien encore craignait-il de troubler la rêverie de son compagnon. De temps en temps il jetait les yeux sur lui pour examiner sa physionomie, et lire sur ces traits si fortement accentués une âme qui, quoique bien jeune encore, avait déjà fait tant de choses. Mais elle était impassible ; pas un mouvement ne trahissait ce qui pouvait se passer à l'intérieur. Le regard fixé à terre en avant du cheval sur le chemin, ne quittait cette direction que pour s'élever vers le ciel, et s'y perdre pendant quelques instants, pour retomber ensuite et reprendre sa fixité première. Le corps suivait machinalement les mouvements du cheval qui fendait l'air. La main laissait aller les rènes, les pieds vacillaient dans les étriers, le manteau volait au gré du vent, malgré la fraîcheur de la nuit ; tout dans la personne du capitaine Prost annonçait l'oubli du présent.

Mais que son cerveau était loin d'être calme! La guerre, les combats, les dangers n'étaient rien pour un homme de cette trempe; il avait su se mettre à leur niveau et souvent au-dessus; mais les esprits qui fuient la lumière du jour et attendent la nuit pour prendre leur essor et voltiger dans les airs! mais les divinités des rochers, qui planent dans la nue! mais les génies des lacs, qui peuvent faire déborder les eaux et inonder les vallées! mais les spectres des forêts, qui protègent la chasse! Cent fois il avait bravé la mort; cent fois il avait vu dirigés contre sa poitrine le fer d'une épée et le canon d'un pistolet; et jamais son cœur de bronze n'avait tressailli. Mais il allait passer devant la cascade Pisse-Vieille, dont la nappe d'eau tombe d'une hauteur de cent cinquante pieds, et se transforme dans sa chute en une mousse glacée qui l'entoure d'un brouillard continuel; il allait se trouver en face d'Orsières, le

pays des sorciers, d'Orsières, où chaque nuit les génies de la montagne se donnent rendez-vous, en haut du communal de la Gire, où ils ont planté deux hêtres gigantesques, que les paysans ont, dans leur superstitieuse terreur, surnommés *les Feux de la Quia.* Il entendrait peut-être le bruit du sabbat, et les chants d'orgie des sorciers invoquant les esprits! Il verrait les feux à la lueur rougeâtre, autour des quels dansent les démons, et dans lesquels ils se précipitent quand le jour commence à paraître! Il sentirait l'odeur soufrée qui s'exale de l'immense chaudière où le prince du sabbat prépare le hideux souper de sa bande infernale! Orsières! Orsières! à ton seul nom le paysan frissonne et se signe, l'enfant se cache dans le sein de sa mère, la jeune fille pâlit et tremble, et le veiillard sent ses cheveux argentés se hérisser sur son front.

L'inconnu ignorait tout cela; il ne savait pas

que là, à quelque pas de lui, le dieu des Enfers avait établi un camp; il ne savait pas que chaque nuit les suppôts de Satan chevauchaient à la lueur sanglante des torches, et que les échos de la montagne répétaient leurs cris.

Tout-à-coup un léger frémissement, semblable au vol d'un oiseau, se fit entendre au dessus de leurs têtes, un sifflement aigu remplit l'immensité des cieux, et une sorte de voix glapissante prononça distinctement trois fois ces deux mots :

— La Cuzon! la Cuzon! la Cuzon!

L'inconnu leva les yeux, et vit audessus de lui un serpent aîlé, aux ailes tressées de fil d'or, incrustées de rubis, de topazes et d'émeraudes, et dont la tête supportait un diamant d'une grosseur énorme, et d'un éclat éblouissant.

En même temps le capitaine se découvrit et prononça trois fois ce mot :

— Merci ! merci ! merci !

Puis il suivit de l'œil le serpent qui disparut bientôt.

— Qu'est-ce que cela? demanda l'inconnu au comble de l'étonnement.

— Silence et respect, répondit le capitaine, c'est la Vouivre (2) protectrice de la montagne, la Vouivre génie bienfaisant, amie de notre liberté. Elle plane sans cesse sur le pays depuis le lac de Châlain jusqu'au pont de la Pile, et depuis les cascades des Planches jusqu'à la côte de Cinquetral qui domine Saint-Claude. Elle a choisi pour retraite les rochers qui sont au fond du château de l'Aigle, au centre de ses domaines. De cette hauteur, d'où elle domine toutes les vallées, elle observe la marche de nos ennemis, épie leurs mouvements, devine leurs plans d'attaque, et accourt aussitôt nous avertir par ces mots : *La Cuzon, la Cuzon,* expression du patois montagnard,

qui signifie le souci, la sollicitude. Il y a deux heures, je quittais le village de Saint-Lupicin, lorsqu'elle m'est apparue venant du côté de Longchaumois ; j'ai compris qu'un grand danger était là, je suis accouru, et vous savez le reste. A présent elle s'offre encore à mes yeux et cette fois elle semble venir de Saint-Claude ; c'est que là on m'attend !

— Alors sois béni, esprit de la montagne, s'écria l'inconnu ; Vouivre, sois bénie!

— Qui êtes-vous donc? demanda le capitaine.

— Qui je suis ?.... On me nomme dans l'armée française le chevalier de Dampral.

— Un français ! s'écria le capitaine.

Et malgré lui son visage devint pourpre à ce nom abhorré.

— Oh ! rassurez-vous capitaine, reprit son compagnon, à vous, de qui dépend peut-être le bonheur de toute ma vie, à vous seul je di-

rai mon secret ; vous seul connaitrez mon vrai nom, ce nom dont j'ai été déshérité presque en naissant, ce nom que je dois venger, que je dois arracher à la nuit éternelle dans laquelle on a voulu l'ensevelir.

— Je vous écoute, répondit le capitaine. Vous qui m'avez sauvé la vie, vous pouvez vous fier à moi ; votre secret sera bien gardé je vous le jure.

Il y eut un instant de silence, pendant lequel on n'entendit que le galop des chevaux, l'inconnu semblait se recueuillir!

— Eh ! bien, murmura-t-il enfin tout bas à l'oreille de son compagnon comme s'il eut craint d'être entendu, je suis le sire Albéric de Binans, je suis le seul rejeton de cette malheureuse famille, dont le souvenir est sans doute encore vivant dans ce pays.

— Vous, un sire de Binans, répondit le ca-

pitaine, en le toisant de la tête aux pieds, et en ralentissant l'allure de son cheval.

— Cela vous étonne, reprit l'autre, vous avez cru que ce nom était à jamais perdu ; vous avez cru qu'il ne restait plus rien de cette antique et puissante maison.

— Mais, ajouta le capitaine qui ne pouvait croire à la vérité de ces paroles, je me souviens d'avoir entendu raconter dans mon enfance la disparition subite du dernier des Binans, qui, disait-on, quitta un jour le pays, et qu'on ne revit plus. Alors et depuis, il n'a jamais été dit qu'il eut laissé un fils.

— C'est pourtant vrai, répondit Albéric, oh! vous pouvez me croire ; j'ai en main les preuves de ce que j'avance ; tous les papiers de ma famille sont en mon pouvoir, et je prouverai quand on voudra que je suis bien le fils du sire Arthur de Binans, qui depuis vingt ans a disparu.

— Alors, soyez le bien-venu dans ces montagnes, s'écria le capitaine en lui tendant la main; dernier rejeton de l'illustre famille des Binans, vous dont les aïeux ont si vaillamment combattu contre les bandes sanguinaires que le Roi de France Henri IV le pillard, le dévastateur, le renégat, l'incendiaire envoya jadis contre nous; vous ne trahirez pas la sainte cause pour laquelle ils ont versé leur sang; notre liberté vous comptera au nombre de ses défenseurs.

— Vous oubliez, capitaine, reprit Albéric que je suis officier dans l'armée française.

— Des circonstances fatales ont seules pu faire de vous un soldat de la France. Mais quand votre devoir vous appelle là-bas, votre cœur doit être ici, si vous êtes réellement un Binans.

— Merci, capitaine, s'écria Albéric, merci! vous m'avez deviné! Oui, il y a un an déja je suis venu en Franche-Comté à la suite de l'ar-

mée Française, où un serment me tenait enchaîné, mais si je ne pouvais pas alors vous donner le secours de mon bras, du moins je ne combattais pas contre vous; car je venais d'apprendre le secret de ma naissance. Ce secret m'avait été révélé par un vieux serviteur, qui avait pris soin de mon enfance, et qui, à l'article de la mort, m'avait tout avoué en me remettant les titres qui devaient prouver à tous la vérité de ses paroles.

— Parlez, seigneur cavalier, dit le capitaine Prost, j'ai le droit de tout savoir : je vous dois la vie, et je vous donne mon amitié. Parlez, car dans cette malheureuse histoire de votre famille, il y a eu tant de mystère, que votre récit aura peut-être plus d'importance que vous ne pensez. Je vous écoute.

— Vous savez, dit Albéric, les querelles qui pendant des siècles ont existé entre la maison de Binans et celle de Vaudrey. Vous avez

entendu parler du fameux Albéric de Binans, dont je porte aujourd'hui le nom, qui tua de sa main au château de l'Aigle un baron de Vaudrey sous les yeux de sa femme et de ses enfans. Les sires de Montaigu en s'alliant aux sires de Vaudrey ont hérité de cette vieille haine; et cette fièvre de vengeance, alimentée chaque année, chaque jour, par de nouveaux sujets de discorde, amena enfin la catastrophe dont je fus victime.

—Hélas! dit le capitaine tristement, que de maux toutes ces querelles ont causés au pays!

— Il y a vingt cinq ans, continua Albéric, le sire de Mirebel était un des plus riches seigneurs du Baillage d'aval, et Blanche, sa fille, une merveille que tous les cœurs convoitaient. Le sire Antide de Montaigu n'avait pu voir tant de trésors sans chercher à s'en rendre maître; aussi fit-il auprès du sire de Mirebel toutes les démarches possibles pour obtenir la

main de sa fille; mais elle avait donné tout son amour à Arthur de Binans, mon père, et leur union était près de se conclure, lorsqu'un jour Blanche fut enlevée au milieu d'une chasse, par une troupe d'hommes masqués; et jamais on ne put découvrir le lieu de sa retraite; ses ravisseurs n'avaient pas laissé de traces. D'abord inconsolable de ce malheur, mon père comprit enfin qu'il ne devait pas laisser périr son nom, et un an plus tard il épousa la châtelaine de Beauregard, qui fut ma mère et mourut en me mettant au monde.

— Antide de Montaigu ne fut-il pas soupçonné? demanda le capitaine Prost.

— Oui, répondit Albéric. Le sire de Mirebel s'adressa même au parlement de Dôle, qui envoya un de ses officiers chargé de visiter le château de l'Aigle, dont aujourd'hui encore il est seigneur; mais toutes ces recherches furent sans résultat. Pendant plusieurs an-

nées, la paix sembla renaître, les querelles cessèrent ; mon père, toujours triste de la catastrophe qui l'avait frappé, avait renoncé à l'existence active des hommes de guerre, pour vivre paisiblement dans son manoir, d'où il ne sortait jamais ; mais son rival ne devait pas se contenter de ce repos, de cet oubli auquel il semblait se condamner. Une nuit la trahison introduisit l'ennemi dans notre château ; tout fut ravagé, pillé ; nos gens furent égorgés en voulant défendre leur maître ; mon père, surpris dans son lit, ne put se soustraire aux poignards des assassins ; et son cadavre disparut, sans doute, dans l'incendie qui éclaira cette horrible scène, car on ne put pas le retrouver au milieu des décombres.

— Oui, l'incendie, interrompit le capitaine, je me souviens ; on ajoute même qu'un violent orage qui éclata bientôt arrêta les progrès de la flamme ; et voilà pourquoi les vieilles tours

du château de Binans sont encore debout. Mais vous, vous, comment avez-vous pu échapper?

— Un vieux serviteur nommé Jérôme Marcelin, ancien compagnon d'armes de mon père, qui le premier avait donné l'alarme, pensa d'abord à moi. A travers mille dangers, il parvint à m'emporter dans ses bras et à me déposer en lieu sûr; et plus tard il m'emmena en France. Au milieu du désordre qui régnait dans le château, il avait pu s'emparer d'une cassette qui contenait les bijoux de ma mère et tous les papiers de ma famille; ce fut là toute notre fortune. Par ses soins j'ai reçu une éducation digne de ma naissance. Plein d'intelligence et d'adresse, il a su me faire présenter à la cour, où mon nom d'emprunt n'excita aucun soupçon. Je lui dois tout, existence, fortune, et jusqu'aux moyens de relever ma maison. Aussi, lorsqu'il mourut, après m'avoir révélé cet affreux mystère, je le

pleurai comme mon bienfaiteur, comme mon second père.

— Ainsi, répondit le capitaine, qui avait écouté ce récit avec la plus grande attention, ce n'est pas volontairement que votre père a disparu du pays; il a été victime d'un infâme guet-apens, d'un crime odieux.

— Oh! vous pouvez me croire, s'écria Albéric avec feu, cette fois les gens du Sire Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, n'avaient pas cru devoir se voiler le visage. C'est la face découverte qu'ils sont entrés dans le château de Binans, commandés par leur maître en personne. Aussi que pouvait le vieux serviteur qui m'avait sauvé, contre un ennemi aussi puissant? Fuir et attendre. Quant au seigneur de l'Aigle, il n'avait qu'un moyen d'éloigner de lui les soupçons, c'était de colorer la disparition de mon père, du chagrin que lui causait toujours la perte de Blanche. Il avait

voulu fuir la terre où il avait tant aimé ! L'incendie lui-même tourna à son avantage : le sire de Binans, dit-il, a voulu anéantir jusqu'à son passage dans le pays. Dans un temps de guerre et de discorde, une pareille fable devait s'accréditer ; on ajouta foi à ces mensonges ; on crut à ces calomnies ; puis on finit par ne plus parler de cette fatale histoire, et aujourd'hui encore le seigneur de l'Aigle est fier et puissant.

Le capitaine allait répondre, mais son cheval s'arrêta brusquement et refusa d'avancer.

— Qu'est-ce donc, demanda Albéric?

— Regardez, dit le capitaine, là, devant nous, cette lueur rougeâtre.

— Eh ! bien !

— C'est le sabbat.

Au même instant, ils virent s'élever de terre une vapeur jaunâtre, répendant au loin une odeur de soufre, qui se dirigea vers eux, les

enveloppa et disparut. Ils avaient été obligés de fermer les yeux et de retenir leur respiration pour ne pas être aveuglés et asphyxiés par le passage de cette espèce de trombe. Quand le nuage se fut dissipé, la lueur qu'ils avaient aperçue d'abord jetait un éclat immense qui s'élevait jusqu'aux cieux, et un spectacle hideux frappa leurs regards :

— Partons, dit le capitaine.

— Non, répondit Albéric, j'ai si souvent entendu parler du sabbat, que je veux le voir.

— Cependant, reprit le capitaine en hésitant.

— Avez-vous peur, demanda Albéric?

— Moi!

Il jeta sur son compagnon un regard dédaigneux et garda le silence.

Dans un vaste pâturage, nommé le Communal de la Gire, sur une esplanade qui domine le ravin de la cascade de Pisse-Vieille, des bû-

chers de bois de sapin allumés avaient été placés circulairement, et formaient comme une vaste fournaise ardente, du centre de laquelle s'élevait un colosse de vingt pieds de haut, vêtu de noir, à la figure sanglante, aux yeux verts et brillants, et dont les dents couleur de feu, scintillaient comme des étoiles, à travers une vapeur jaune qui sortait continuellement de sa bouche. Il avait les bras étendus, et ses mains, ou plutôt les serres de vautour qui lui en tenaient lieu, balançaient dans l'air d'un côté un loup monstrueux, et de l'autre un énorme chat noir qui poussaient des hurlements affreux. C'était le roi du sabbat.

A ses pieds remuait en tout sens comme une fourmilière, une foule d'êtres hideux, qui tantôt s'acharnaient les uns contre les autres et se déchiraient, et tantôt passaient et repassaient insouciants. Ici c'était un bouc aux cornes gigantesques qui s'en allait éternuant sur chaque

brasier et en changeait la couleur. Là c'était un ours blanc à la gueule écumante qui jetait sans cesse dans les feux une poudre infecte qui en lançait la flamme jusqu'aux nues. Plus loin un serpent d'une longueur infinie enveloppait de ses innombrables replis la robe noire de son maître, élevait sa tête au niveau de la sienne, et tout à coup retombait en sifflant, écrasant de sa lourde masse la foule des démons, qui lui répondaient par des cris horribles. Là, une immense araignée menaçait un enfant noir, à la tête de crapaud, qui, armé d'une hache, semblait la défier; à chaque mouvement de l'araignée, la hache tombait et lui coupait une patte; mais un jet de flamme sortait aussitôt de la blessure, et la patte reprenait sa forme première : c'était l'hydre de Lerne aux têtes sans cesse renaissantes. A leur côté, un coq superbe, au plumage doré, au bec de diamant, à l'œil de feu, menaçait quiconque

osait l'approcher. En face de lui se tenait debout un singe immense dont la queue brûlante lançait dans l'air tout ce qui se trouvait à sa portée. Et cette foule se multipliait sans cesse, et changeait de forme à chaque instant. Tous ces démons disparaissaient pour faire place à d'autres qui s'entre-tuaient, se déchiraient, et qui à leur tour retombaient dans le néant.

Plus loin, en dehors du cercle de feu qui entourait la bande infernale, se tenait une multitude de paysans et de paysannes, affublés de costumes grotesques; ils étaient tous à genoux et semblaient attendre.

Alors le colosse noir poussa un grand cri, sa tête s'inclina, ses yeux, de verts qu'ils étaient, devinrent pourpre, et sa bouche lança des flammes. Une vieille femme s'avança et se posa en face de lui.

Rien de plus hideux que cette créature. Ses longs cheveux blancs, souillés de boue, tom-

baient en désordre sur ses épaules voûtées, et ombrageaient un visage pâle, jaune, osseux, ressemblant à la tête d'un hibou. Les haillons sous lesquels ses membres amaigris étaient à demi cachés, tombaient en lambeaux, et ses pieds étaient enfermés dans des sabots de buis, qui, depuis nombre d'années, s'étaient usés sur les cailloux des chemins. Elle tenait d'une main un petit fagot d'épines, et de l'autre une croix grossière, faite de deux branches de sapin unies ensemble par une corde.

A son approche, tout devint calme aux pieds de l'homme noir; et il se fit un grand silence. Elle jeta dans un des bûchers sa croix et son fagot d'épines; puis, d'une voix cassée, glapissante, cria trois fois :

— Satan! Satan! Satan!

La foule entière lui répondit :

— Satan! Satan! Satan!

Le géant inclina son énorme tête, il lança

aux pieds de la vieille le loup et le chat; et ces deux animaux furent à l'instant remplacés par d'autres, qui, grimpant le long du corps de l'homme noir, sous sa robe, et glissant le long de ses manches, arrivèrent ainsi à l'extrémité de ses bras, et y demeurèrent suspendus. C'était d'un côté un griffon et de l'autre une cigogne.

La vieille alla chercher dans un groupe qui se tenait à quelque distance derrière elle, une jeune fille dont les yeux étaient couverts d'un bandeau, elle la conduisit auprès du chat noir, la plaça sur son dos, puis elle-même enfourcha le loup; et les deux animaux, franchissant d'un bond le cercle de feu qui entourait le centre du mystère, les portèrent aux pieds du grand homme noir, où les démons s'empressèrent de leur faire place en criant :

— Satan! Satan! Satan!

Et la foule répondit :

— Satan! Satan! Satan!

Lorsqu'elles eurent mis pied à terre, la vieille enleva à la jeune fille son bandeau, et, se tenant un peu à l'écart, elle la laissa seule.

Qu'elle était belle, cette enfant, surtout au milieu de tant d'horreurs! Surprise d'abord, lorsque son bandeau tomba, elle ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement de crainte; mais bientôt rassurée, elle écarta doucement ses longs cheveux noirs qui lui voilaient le visage, les rejeta avec une grâce angélique sur ses épaules nues, plus blanches que de l'albâtre; et promenant tranquillement sur son hideux entourage de paisibles regards, qui prenaient vie dans de beaux yeux bleus, ravissants à voir, elle attendit!

— Le nom de ma fille, cria l'homme noir?

— Thievenne Paget, dit-elle.

Et pour prononcer ces mots, elle ouvrit une bouche délicieuse, entourée d'un anneau rosé,

que bordaient deux rangées de perles sans taches.

— Que veut ma fille ? ajouta l'homme noir.

— Me *bailler* à toi.

Aussitôt elle vit sortir de dessous terre, devant elle, une énorme chaudière remplie d'une liqueur rouge, qui bouillonnait et jetait une épaisse fumée. Deux hommes noirs, mais plus petits que l'autre, s'approchèrent d'elle, la dépouillèrent de ses vêtements; puis l'enlevèrent et la présentèrent à leur maître. Celui-ci la prit dans ses bras, la pressa contre lui, la tint un moment embrassée pendant que tous les assistants, paysans et démons criaient :

— Satan ! Satan ! Satan !

Et il la jeta dans la chaudière.

— Alors ce fut une confusion épouvantable. Le grand homme noir lança au milieu des paysans les deux animaux qu'il tenait dans ses griffes, et qui à l'instant furent remplacés par d'autres qu'il lança à leur tour. Chaque pay-

san, hommes et femmes, prit un animal, monta dessus, et se mit à chevaucher à qui mieux mieux, franchissant les bûchers, se poussant, se heurtant, tombant, s'écrasant, poussant des cris affreux, des imprécations horribles, sous le poids d'un vertige infernal, ivres d'une joie diabolique.

Mais bientôt le tumulte cessa, chacun demeura immobile et silencieux. La jeune fille reparut couverte d'une robe de lin sur laquelle se dessinaient les couleurs de l'arc-en-ciel, et assise entre les ailes d'un magnifique cygne blanc au bec d'or, qui l'enleva mollement de terre, plana un instant sur la vallée et disparut.

Aussitôt les danses commençèrent, mais les animaux n'existaient plus. Les démons avaient repris leur forme primitive; ce n'était plus que des hommes rouges, aux cornes allongées, aux pieds fourchus. Tous, paysans, paysannes, démons, diablotins, suppôts de Satan, se donnant

la main, se mirent à danser en rond autour des bûchers, au centre desquels se tenait toujours le grand homme noir, agitant ses bras et vomissant plus que jamais de la fumée et des flammes.

Puis tout à coup, ils se précipitèrent tous à l'envi dans les feux qui s'éteignirent; la lumière disparut pour faire place aux ténèbres. Le sabbat était fini ! (5)

— Eh bien! demanda le capitaine Prost à Albéric, êtes-vous content?

Mais celui-ci était incapable de répondre. L'œil hagard, la poitrine oppressée, le visage pâle, il ressemblait à une masse inerte, insensible, sans vie; son regard fixe et immobile suivait la même direction, et semblait vouloir percer l'épaisseur de la nuit, pour y découvrir une trace de la scène qui venait de se passer.

— C'est donc vrai! murmura-t-il.

Et ses lèvres se crispèrent, ses dents cla-

quèrent ; un tremblement convulsif lui parcourait tout le corps, on eut dit qu'un démon s'était logé en lui.

— C'est donc vrai ! dit-il encore.

Mais alors un sifflement aigu retentit à leurs oreilles ; et la même voix qu'ils avaient déjà entendue une fois, leur cria :

— La Cuzon ! la Cuzon ! la Cuzon !

Le capitaine Prost, surpris d'abord, répondit cependant :

— Merci ! merci ! merci !

Puis il ajouta :

— Encore ! elle vient encore m'avertir ! votre curiosité sera peut-être cause d'un malheur ; venez, venez ; et Dieu veuille que j'arrive à temps.

Puis il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval ; et Albéric, que le cri de la Vouivre avait rendu au sentiment de lui-même, le suivit.

Quand ils eurent perdu de vue les *feux de la Quia*, aux pieds desquels s'était passé l'infernal mystère, Albéric se sentit plus à l'aise. La fraîcheur de la nuit, en lui frappant au visage, calma peu à peu l'agitation nerveuse que ce spectacle avait jetée en lui ; et le silence et l'obscurité qui avaient succédé à tant de fracas et de flots de lumière, achevèrent de lui rendre toute sa raison.

— Pardonnez-moi, dit-il au capitaine Prost, de vous avoir retenu si longtemps pour un caprice, lorsque sans doute votre présence est si nécessaire à Saint-Claude.

— J'ai voulu savoir, répondit le capitaine, comment vous supporteriez ce hideux spectacle, dont j'ai été souvent témoin; et voilà pourquoi j'ai consenti à rester. Il n'y a qu'un instant vous me demandiez si j'avais peur. Je ne vous adresserai pas la même question, j'ai pitié de votre embarras.

Et il retomba dans sa rêverie.

La lune brillait dans tout son éclat; pas un nuage au ciel, pas une vapeur sur les crêtes de la montagne. Les étoiles, ces soleils qui éclairent d'autres mondes, scintillaient à travers cette gaze diaphane qu'on nomme l'atmosphère, et qui enveloppe notre globe, semblable à ces tissus légers dont se couvraient jadis les Messalines de Rome, et qui laissaient voir des formes adorablement gracieuses derrière leurs plis transparents. Tout était calme et silencieux dans la nature; on entendait seulement au loin le bruit monotone et régulier de la cascade qui glisse le long des rochers, ou se précipite furieuse dans le gouffre qu'elle a mis des siècles à creuser, ou bien les échos de la vallée étaient troublés par le craquement de la branche morte, qui, cédant sous le poids d'un oiseau de nuit, se sépare du tronc qui l'a créée, frémit jusqu'à l'extrémité de ses rameaux, puis tombe

de branche en branche, de feuille en feuille, sur la mousse qui tapisse le pied de l'arbre, jusqu'à ce que le bûcheron, ou l'enfant du pauvre vienne la ramasser et la porter dans l'âtre de la famille.

Déjà la vallée, au fond de laquelle est bâtie la ville de Saint-Claude, s'entrouvrait aux yeux de nos voyageurs. Déjà les énormes sapins, perchés sur la pointe des roches nues, se dessinaient à l'horizon, et commençaient cette muraille toujours verte qui tombe depuis les hauteurs de Sept-Moncel jusqu'aux bords de la Bienne; déjà la route qu'ils parcouraient suivait une pente insensible le long de la côte de Cinquétral; déjà à la clarté de l'astre des nuits, on pouvait distinguer la croix qui brille sur le clocher de la cathédrale. L'aspect de ce paysage, essentiellement pittoresque, et qui succédait presque brusquement à une nature nulle, sauvage, ingrate, rappela à Albéric et la pré-

sence de son compagnon de voyage et le but qu'il s'était proposé en revenant dans ce pays :

— Capitaine, dit-il, excusez mon émotion, elle est bien puérile sans doute ; mais vous seul en avez été témoin, et c'est là ce qui me console. Nous approchons de Saint Claude; avant d'y arriver, permettez-moi de vous rappeler les premières paroles que j'ai prononcées il y a deux heures lors de notre rencontre.

— Quelles paroles, demanda le capitaine?

— Je vous ai dit, répondit Albéric, qu'en venant dans ces montagnes, je n'avais qu'un seul but, qu'un seul espoir, celui de vous rencontrer.

— Oui, je me souviens, et vous n'avez pas eu le temps d'achever votre confidence.

— D'abord, continua Albéric, je voulais vous avouer le secret de ma naissance, à vous seul ; parce que sans vous connaître je vous aimais ; parce que en entendant chaque jour

dans le camp français vanter votre bravoure, vos exploits, votre loyauté, et ce courage héroïque avec lequel vous défendez votre pays, je me disais : je voudrais être son ami.

Le capitaine Prost lui serra la main en silence.

— Et puis, ajouta Albéric, pour venger mon père, et relever ma maison, qui mieux que vous peut me seconder ? qui mieux que vous peut me guider dans l'exécution de ce saint projet?

— Je vous arrête, répondit le capitaine ; à vous qui m'avez donné une si grande preuve de confiance, je dois la vérité tout entière. Ne prenez pas en mauvaise part ce que vous allez entendre ; ce sera pour vous une nouvelle preuve de cet esprit de patriotisme dont vous faisiez tout-à-l'heure un si pompeux éloge.

— Je vous écoute, dit Albéric timidement.

— Pour vous je donnerais ma vie, continua

le capitaine Prost en prenant un ton solennel, car pour moi vous avez exposé la vôtre dans cette soirée. Mais mon père, lui-même, s'il vivait encore, me demanderait de sacrifier à son intérêt ou à sa haine un de ces hommes qui ont embrassé avec tant d'enthousiasme notre sainte cause, que je lui répondrais : le pays avant nous !

Albéric était confondu, le capitaine Prost ajouta :

— Albéric, le sire Antide de Montaigu, seigneur de l'Aigle, est aujourd'hui un des plus ardents défenseurs de notre liberté. C'est parmi ses vassaux que je vais recruter ma bande, lorque les balles des Français l'ont décimée. C'est lui qui nous fournit des armes, des vivres et de l'argent, lorsque nos courses dans les pays-bas n'ont pas été fructueuses. C'est lui qui nourrit la mère du soldat et marie sa sœur. C'est au château de l'Aigle qu'est

le centre des opérations militaires de toute la haute montagne. C'est lui enfin qui, avec le brave colonel César du Saix d'Arnans, que l'Espagne nous a envoyé pour commander nos armées, dirige nos mouvements, déjoue les projets de l'ennemi, et nous assure la victoire. Les sires de l'Aigle et du Saix d'Arnans sont les colonnes sur lesquelles repose l'espoir du pays.

— Merci de votre franchise, capitaine, répondit Albéric après un instant de silence; à Dieu ne plaise que je veuille, pour prix du service que je vous ai rendu, vous imposer un sacrifice qui répugnerait à votre loyauté; j'agirai seul. Mais j'ai une autre demande à vous adresser, et pour celle-là nous nous trouverons d'accord, je l'espère. Où est Paquerette?

— Paquerette! répéta le capitaine au comble de l'étonnement.

— Oui, Paquerette, continua Alberic; ma question vous étonne; mais rassurez-vous. Je

vous ai déjà dit qu'il y a un an je suis venu en Franche-Comté à la suite de l'armée française. Pendant quelque temps nous avons investi la ville de Dôle, mais sans chercher à nous en rendre maîtres ; l'héroïque défense de 1636 était pour nous une leçon trop forte pour que nous pûssions nous exposer à en recevoir une seconde. Pendant ce blocus, je faisais souvent des courses dans la campagne pour le service du marquis de Villeroi notre général ; c'est dans une de ces excursions que j'ai connu Paquerette. Elle habitait alors avec son père une chaumière au milieu de la forêt de Chaux ; et je fus assez heureux pour les protéger tous deux contre le ravage de nos troupes. Une douce intimité s'établit bientôt entre nous. J'allais la voir presque tous les jours, et chaque fois que je la quittais, j'éprouvais un chagrin dont je n'étais pas maître. Elle est si jolie, Paquerette ! Elle a tant de naïveté, de grâce, et

puis elle chérit tant son vieux père. Je l'aime, capitaine, je l'aime comme on n'aime qu'une fois dans sa vie, elle est aujourd'hui mon seul espoir de bonheur dans ce monde, à moi qui n'ai pas d'ami, pas de famille. Aussi c'est pour elle que je viens à vous ; car vous seul pouvez me dire où elle est, vous son parent, vous le neveu de son père.

— Ah! elle vous a dit..... murmura le capitaine Prost.

— Elle a pour vous tant d'affection! répondit Albéric. Que de fois vous avez été le sujet de nos causeries. Avec quel enthousiasme elle me racontait vos exploits, votre bravoure! Je me souviens encore de ses dernières paroles, lorsque je la quittai pour suivre mon drapeau, qui rentrait en France. Nous étions alors au milieu de la forêt qu'elle habitait, à vingt pas de sa demeure ; nous pleurions tous deux : Albéric, me dit-elle, quand vous reviendrez dans no-

tre pays, si cette chaumière est déserte, allez à la montagne trouver le capitaine Prost, mon cousin, mon frère; il vous fera bon accueil en mon nom et vous conduira vers moi.

— Elle a dit cela? demanda le capitaine sévèrement.

—Ce sont ses propres paroles. Et vous voyez, je viens vous demander : Où est-elle? où est Paquerette?

—Ni elle, ni son père ne m'en ont parlé! ajouta le capitaine, devenu pensif.

—C'est qu'elle m'a oublié, répondit Albéric.

—Non, reprit vivement le capitaine Prost; c'est qu'ils connaissent ma haine pour les gens de votre nation, et ils n'ont pas osé m'avouer qu'ils avaient pour ami un Français.

— Est-ce donc un crime?

— Baron de Binans, continua gravement le capitaine, puisque vous m'avez choisi pour confident dans une affaire qui me touche de si

près, je ne vous ferai pas l'injure de vous demander quelles sont vos intentions sur cette jeune fille. Vous êtes noble, vous serez riche; Paquerette est pauvre, mais elle est ma parente.

— Elle sera ma femme, interrompit Albéric avec feu.

— Bien. Cependant parlez-moi avec franchise : Êtes-vous encore au service de la France?

— Lorsque j'ai appris le secret de ma vie, répondit Albéric, lorsque j'ai su que j'étais Franc-Comtois, mon premier soin a été de me faire dégager du serment qui me liait aux ennemis de mon pays, et je viens ici pour me ranger sous vos drapeaux.

Le capitaine Prost tendit la main à Albéric, qui la lui pressa avec effusion; puis il ajouta :

— Non; restez neutre dans cette cause. Peut-être un jour aurez-vous besoin pour vous-même de cette neutralité; et puis votre bras

nous serait d'un trop faible secours. Vous n'êtes pas habitué à cette guerre de montagnes, toute de ruse, d'adresse, d'audace. Ici pas de combinaisons possibles. A chaque instant les plans les mieux concertés sont rendus impossibles par des accidents de terrain ou par des contre-marches de l'ennemi. Sauriez-vous, comme nous, gravir les rochers, franchir les rivières; connaîtriez-vous ces sentiers impraticables pour tout autre que pour le montagnard qui en a l'habitude, chemins à peine frayés, dont l'homme dispute le passage aux loups et aux ours, et qui diminuent les distances au point de nous montrer ce soir à Saint-Claude et demain aux pieds de la tour de Mouron, sur Poligny? Je ne vous parle pas des dangers continuels, des privations de tous les jours, de la fatigue qui énerve et qui tue. Non, croyez-moi; restez neutre. Peut-être un jour pour Paquerette aurez-vous besoin d'invoquer votre an-

cien titre d'officier français. Dans ces temps malheureux il faut tout prévoir.

— Je vous obéirai, capitaine, répondit Albéric; je ne serai d'aucun parti, puisque vous le voulez. Mais Paquerette, Paquerette, où est-elle?

— Où elle est? répéta le capitaine en hésitant, à Saint-Claude, à la porte d'une prison, où elle mendie depuis hier la grâce d'arriver jusqu'à son père.

— Que me dites-vous là? s'écria Albéric en pâlissant.

— Je dis, continua le capitaine Prost, avec une rage concentrée; je dis que depuis deux jours le sire de Guébriant est entré dans Saint-Claude avec ses Suédois. Hélas! la ville est trop mal fortifiée pour pouvoir se défendre; il a fallu en ouvrir les portes à l'ennemi. Je ne vous ferai pas le tableau des horreurs commises par ces hordes sauvages que la France et la Suède

ont vomies sur notre terre. Pauvre Comté, le ciel t'a-t-il donc abandonnée ! Mais au nombre des victimes de la férocité des vainqueurs se trouve l'homme dont vous parliez tout-à-l'heure, le père de Paquerette, mon oncle à moi, arrêté comme espion, enfermé dans les caves du couvent et attendant que le jour se lève pour marcher au supplice.

— Eh quoi ! Jacques Prost arrêté, emprisonné, condamné à mort!

— Oui; et s'il n'a pas encore subi sa sentence, c'est qu'on veut en faire un exemple qui effraie les populations. On connaît notre parenté, et on veut m'intimider par son supplice. Mais on a oublié, sans doute, que l'on me trouve partout où il y a un danger à braver, un innocent à sauver ou une sainte cause à défendre. Ils sont bien joyeux et bien sûrs du succès; mais patience !

— Que comptez-vous faire?

—Vous le verrez.

— Capitaine, répondit Albéric, pourquoi vous exposer, vous et les vôtres, quand il est peut-être en mon pouvoir de le sauver. On ignore encore qui je suis, quels sont mes projets. J'ai vu souvent au quartier-général de l'armée française le sire de Guébriant; j'étais lié avec ses officiers. Je puis donc me présenter à lui; et peut-être serai-je assez heureux pour obtenir la grâce.....

— Une grâce! interrompit vivement le capitaine Prost; une grâce! nous! implorer une grâce! nous humilier devant un Suédois! Oh! vous ne nous connaissez pas! Merci pourtant de votre offre généreuse. Ce ne sont pas des des prières que nous emploierons pour le sauver, mais nos épées.

Les deux heures qu'Albéric venait de passer avec le capitaine Prost, avaient suffi pour lui donner un échantillon du caractère de son

nouvel ami, aussi n'eût-il même pas la pensée d'insister. Il continua de marcher à ses côtés dans le plus profond silence, le cœur agité de mille inquiétudes affreuses sur le sort de celle qu'il aimait.

En ce moment ils arrivaient au bord de la Bienne, qui dans cet endroit coule à une portée de mousquet des murs de Saint-Claude. Nos deux voyageurs mirent pied à terre, et le capitaine prenant son cheval par la bride, entra dans un bouquet de bois, en faisant signe à son ami de le suivre. Après avoir fait quelques pas dans le fourré, ils se trouvèrent en face d'une caverne, de laquelle sortit un homme qui vînt à leur rencontre. Cet homme s'empara des chevaux, échangea quelques mots en patois avec le capitaine, et celui-ci s'adressant à Albéric :

— A présent, lui dit-il, pas un mot ! le plus grand silence ! faites que votre pied ne glisse pas sur les cailloux, et que la poignée de votre

épée ne se heurte pas aux canons de vos pistolets; songez que le moindre bruit pourrait donner l'alarme; songez que l'ennemi est là !

En disant ces mots, ils se dirigea d'abord, suivi d'Albéric, du côté de la rivière qu'ils laissèrent ensuite à leur droite; et après avoir traversé avec les plus grandes précautions le court espace qui les séparait de la ville, ils se trouvèrent au bord du fossé dans lequel ils se cachèrent.

Alors le capitaine fit retentir dans l'air un sifflement aigu, et aussitôt plusieurs ombres parurent de distance en distance sur les murailles, demeurèrent un instant immobiles, puis s'évanouirent. Le capitaine siffla une seconde fois, mais c'était un son doux, presque imperceptible; à ce nouveau signal une ombre seule se montra au-dessus de leurs têtes, et ils aperçurent une échelle de corde, qui glissait le long du mur et tombait à leurs pieds. Le capi-

taine s'avança, fit signe à Albéric de monter, monta ensuite derrière lui, et ils arrivèrent ainsi sans encombre au haut de la muraille, derrière laquelle ils disparurent.

III

SAINT-CLAUDE.

Il fallait être un lépreux, objet d'horreur et de dégoût pour ses semblables, ou un grand criminel fuyant les châtiments de la justice humaine; ou un saint anachorète animé de cette foi religieuse, de cette croyance évangélique des pères de l'Église, pour concevoir seulement la pensée de passer sa vie dans ce lieu.

Telles sont les réflexions qui viennent à l'es-

prit de tout homme qui pour la première fois se trouve en vue de Saint-Claude.

Qu'on se figure trois hautes montagnes de six cents mètres d'élévation, formant entre elles comme la moité d'un parallélograme. A mi-côte, l'une de ces montagnes laisse échapper de son flanc une sorte de plateau de peu d'étendue, borné d'un côté par la roche à pic, qui se nomme aujourd'hui, on ne sait trop pourquoi : *Le saut de la pucelle*; et de l'autre par une pente insensible qui descend jusqu'au fond de la vallée; c'est sur ce plateau que la ville fut bâtie.

Engloutie sous la neige pendant les deux tiers de l'année, cette cité ne se révèle alors aux yeux du voyageur qui la domine depuis les hauteurs voisines, que par la fumée qui s'échappe de ses larges cheminées. Pas la moindre trace de végétation pendant ces longs hivers. Le sapin seul, croissant sur ce rocher nu, rompt

par sa verdure éternelle, la blanchâtre monotonie de ce paysage. Les routes, nivelées avec la campagne par des couches de neige, permettent à peine de descendre au fond de cet abîme, tant il y a de danger à s'écarter du chemin, tant on doit craindre de disparaître à chaque pas dans des fondrières dont on ne revient jamais. Alors, pas d'animaux dans les pâturages, pas de bergers sur la montagne, pas de moutons dans la prairie, pas de chèvres aux mamelles pendantes, gravissant les côteaux en broutant l'herbe aux mille fleurs, aux pieds des buissons de buis. On n'entend que le croassement du corbeau, les hurlements des loups, et les cris de l'aigle ou de l'oiseau de proie, qui va chercher sa pâture et revient à son nid triste ou joyeux, suivant que sa chasse a été bonne ou mauvaise. L'homme reste chez lui, au milieu de sa famille, usant les provisions qu'il a faites pendant les beaux jours et attendant le

printemps, comme le mendiant qui meurt de faim attend l'aumône du riche.

Ce lieu, le plus sauvage peut-être des montagnes du Jura, fut choisi jadis par un saint anachorète, qui vint y oublier, dans la paix et le silence, les bruits du monde et les mauvaises passions des hommes. Ce saint homme se nommait Romain, il vivait dans les premiers temps de l'établissement du christianisme dans la Séquanie. Son hermitage reçut le nom de *Condat* (5) et bientôt Lupicin, son frère, vint y vivre avec lui. Mais, quelques années après, cette pauvre retraite ne pouvant recevoir les chrétiens fervents qui y arrivaient en grand nombre, ils se retirèrent dans un lieu nommé d'abord Laucône, et qui plus tard fut appelé Saint-Lupicin, du nom d'un de ses fondateurs. Après la mort de saint Romain, Lupicin ramena à Condat, les religieux dont il s'était fait le chef, et fonda ainsi une commu-

nauté qui devait un jour rivaliser de richesses avec les plus riches couvents de l'Europe.

Mais hélas! est-il donc dans la nature de l'homme de gâter les plus belles institutions? La loi naturelle veut-elle donc que les choses les plus saintes soient toujours la proie de l'ambition ou de l'intérêt? Saint Romain avait consacré ce lieu à la prière, à la piété la plus austère. La religion seule, l'amour de Dieu avaient dirigé ses pas. Il avait fondé là un temple qui avait pour voûte l'immensité des cieux, pour murailles de vastes forêts de sapins, et pour autel le rocher nu. Perdu dans ce désert, où les racines des plantes étaient sa seule nourriture, et l'eau d'une source son unique boisson, il ne vivait que pour l'autre monde, ne considérant celui-ci que comme un pénible voyage, que l'homme doit parcourir et au bout duquel il trouvera le terme de ses fatigues. Il meurt enfin, et bientôt ses successeurs, oubliant son

exemple, font de son pieux ouvrage, une puissance dans la hiérarchie féodale.

Enrichis par les riches offrandes que les pèlerins de tout rangs venaient déposer au pied des reliques de saint Claude, archevêque de Besançon, né à Bracon près de Salins, mort en 696, les moines de ce couvent achetèrent de vastes domaines, firent construire des châteaux pour les protéger, eurent des hommes-d'armes à leurs ordres, des vassaux, des serfs sous leur dépendance; perçurent des dîmes, imposèrent des corvées; battirent monnaie; s'arrogèrent le droit de sauf-conduit dans les états de Bourgogne; celui de juger en dernier ressort. En un mot, cet humble hermitage, qui avait jadis servi de retraite à un pauvre ermite, devint en quelques siècles, un des plus riches couvents de l'Europe, et ses habitants d'insolents seigneurs, qui finirent même par exiger des quar-

tiers de noblesse pour recevoir les nouveaux venus dans leur sein.

Bien plus : si, même dans les premiers temps de la féodalité, le droit des communes, fort restreint du reste, avait pourtant été étendu ; si quelques seigneurs leur avaient accordé des chartes d'affranchissement, ou gratuitement par philanthropie, ou moyennant une rétribution par besoin d'argent, surtout à l'époque des croisades ; les moines de Saint-Claude s'étaient toujours montrés intraitables, et ce n'est qu'au prix de sommes énormes que quelques communes avaient pu se racheter de la taille et de la servitude. C'est ainsi que le village de Longchaumois paya à l'abbé de Saint-Claude, son seigneur, trois cents livres Viennoises pour son affranchissement. Ils allèrent même plus loin ! car, tandis que partout en France, la liberté marchait à pas de géant, tandis que l'homme commençait à sentir sa valeur et secouait ses

chaînes; tandis que la Noblesse et la Royauté, cédaient au progrès qu'elles ne pouvaient plus arrêter; ces *hommes de Dieu,* foulant aux pieds toute pudeur, toute générosité, toute religion; ces successeurs d'un saint, qui se disaient enfants du Christ, oubliant qu'un Concile, sous le pape Alexandre III, avait décidé que tout chrétien était libre, faisaient encore à la fin du dix-huitième siècle, peser sur leurs vassaux le droit odieux de la main-morte; et ce fut peut-être dans cette partie supérieure du Jura, que subsista en France la dernière race de ce type le plus prononcé de l'esclavage.

O honte! Voilà comment ces moines suivaient cette maxime : que tous les hommes sont égaux devant Dieu! Voilà comment ils remplissaient la sainte mission qu'ils disaient tenir du ciel! Gorgés d'or! enrichis du bien du peuple, dont les labeurs payaient leur fainéantise! sans pitié pour ses maux! sans indulgence pour

ses erreurs! sans charité pour ses besoins! égoïstes! impitoyables! cruels même! Voilà ce qu'étaient devenus les disciples de saint Romain!

A l'époque dont il est ici question, la ville de Saint-Claude avait été quelque peu fortifiée. Messieurs les moines de l'abbaye avaient compris la nécessité de mettre leurs trésors à l'abri d'un coup de main; et un mur d'enceinte, flanqué de quelques tours, avait aidé la nature, qui du reste avait plus fait pour la sûreté de la ville que les travaux des hommes. Ils pouvaient sinon braver impunément l'ennemi, du moins se défendre quelque temps.

Le cardinal de Richelieu continuait alors en France la politique de Louis XI. Celui-ci avait toujours convoité le duché de Bourgogne, soit par ambition, soit pour se débarrasser d'un voisin aussi puissant et aussi incommode que le noble Duc. Aussi, après la mort

de Charles-le-Téméraire, tué sous les murs de Nancy, fit-il tous ses efforts pour marier sa fille Marie au Dauphin de France; mais celle-ci, à qui l'astucieux monarque inspirait sans doute peu de confiance, préféra l'Archiduc Maximilien, et par ce mariage, la Bourgogne passa à la maison d'Autriche. Fût-ce rancune de la part de Louis XI, ou colère d'avoir échoué dans ses projets? ou bien devina-t-il alors la grandeur future de la maison d'Autriche? toujours est-il qu'il mit tous ses soins à abaisser la puissance de sa redoutable rivale; et ce qui peut-être dans le principe ne fut qu'une question d'amour-propre froissé, devint sous ses successeurs une question de nationalité.

Le cardinal de Richelieu avait, comme Louis XI, les yeux sans cesse fixés sur le comté de Bourgogne. La guerre venait d'être déclarée à l'Espagne, il jeta donc des troupes outre Saône, sous les ordres du prince de Condé

d'abord, et du marquis de Villeroi ensuite; puis, comme on était alors à la fin de la guerre de trente ans, et que la Suède n'avait pas fait la paix avec l'Autriche, la France fit un traité avec cette puissance, qui lui envoya une armée commandée par le duc de Saxe-Weymar, ancien aide-de-camp de Gustave-Adolphe.

Pendant que le prince de Condé assiégeait, en 1636, la ville de Dôle; et que, grâce à l'héroïque défense de ses habitants, il était obligé d'abandonner la partie, le général suédois ravageait les montagnes, et faisait de chaque village un monceau de cendres, et de chaque ville un amas de ruines. La rage qui a présidé à cette dévastation a laissé dans ce malheureux pays de bien cruels souvenirs, et il faut même que la cruauté et la barbarie étrangères se soient appesanties là avec bien de la force, pour qu'aujourd'hui encore l'insulte la plus violente

qu'on puisse faire à un paysan Franc-Comtois, est de le nommer *Suédois!*

Cependant, comme il arrive à une nation, qu'on croit faible et usée, et qui tout à coup sort de sa léthargie et devient terrible; des hommes s'étaient levés au premier signal de l'invasion, abandonnant la charrue dans les champs et la hache dans les forêts, ils avaient mordu le pied qui voulait les écraser, et, appelant les populations aux armes, ils avaient semé partout ce mot magique : Liberté! et des bras vigoureux, des poitrines robustes, des cœurs de bronze avaient poussé par milliers autour d'eux.

Parmi ceux, qu'aucun titre ne devait distinguer aux yeux des campagnards, trois surtout s'étaient mis promptement en évidence, et s'étaient déclarés chefs, sans que personne songeât à leur contester le commandement. Jean Varroz, vieux brave, qui avait fait ses preuves

plus d'une fois pendant les guerres continuelles que les seigneurs se faisaient entre eux, et qui avait reçu du roi d'Espagne le titre de colonel, s'était chargé d'organiser la cavalerie, et en peu de temps il avait formé une milice capable de résister aux meilleures troupes. Jean-Claude Prost, son élève, quoique bien jeune encore, avait été choisi pour commander ces bandes de partisans, hommes de fer, endurcis à la fatigue, habitués à des marches forcées, à des privations de tout genre, insensibles à l'influence des saisons, bravant la mort sans y songer, et patriotes jusqu'au fanatisme. Puis enfin Pierre Marquis, curé du village de Saint-Lupicin, près de Saint-Claude, homme de tête, philosophe profond, grand organisateur, doué d'une vaste intelligence, était l'âme qui dirigeait le grand corps de la nation soulevée; et souvent même on le voyait abondonner l'image du Christ,

symbole de paix et de justice, pour prendre le glaive et commander en personne.

La noblesse elle-même avait fait cause commune avec les bourgeois et les paysans. Pour elle la féodalité subsistait encore, chaque seigneur était maître dans ses domaines et roi sur son donjon ; et s'ils consentaient à rendre à leur suzerain l'hommage dû par le vassal, du moins ils ne voulaient pas encore de souverain absolu. Et puis électrisés par de nobles exemples, ils avaient dû céder à l'embrasement général. Charles Dusillet, capitaine au régiment de la Verne, avait été pendu par ordre du duc de Longueville, à la porte du Château de Rahon, pour avoir refusé de se rendre. Le vénérable président Boivin pendant le siége de Dôle, s'était tenu constamment sur la brèche. La jeune et belle comtesse de Saint-Amour avait défendu sa ville pendant une semaine entière, sans soldats, sans garnison, n'ayant d'autre

ressource qu'une poignée de bourgeois, que son exemple avait électrisés, et à la tête desquels elle repoussait toutes les attaques. Tant d'héroïsme avait touché le colonel du régiment de Conti, qui avait épargné sa ville. L'intrépide Jean-Baptiste Vagnaud de Visemal, seigneur de Frontenay, avait succombé pendant le siège de Bletterans. Et tant d'autres qui avaient teint de leur sang les remparts confiés à leur garde! Tous ces prodiges de valeur couraient de bouche en bouche, de vallée en vallée, de montagne en montagne, et gagnaient de nouveaux prosélites à la sainte cause de la patrie.

Pendant cette année 1638, les armées coalisées avaient suivi le même plan de campagne que dans le commencement de la guerre; toujours les Français dans la plaine et les Suédois dans la montage. De part et d'autre il y avait eu succès et revers, et déjà on se disposait à abandonner la partie pour quelque temps,

car l'hiver approchait, lorsque le duc de Saxe-Weymar résolut de tenter un nouvel effort.

Un de ses principaux officiers était le comte de Guébriant, gentilhomme Français, qui, ne trouvant pas sans doute dans son pays de quoi satisfaire ses rêves ambitieux, était passé au service de la Suède, et devait un jour rentrer sous la bannière de la France, et y devenir maréchal. Il fut mis à la tête d'un corps considérable, et chargé d'exécuter les plans conçus par le général. Hélas! il ne s'acquitta que trop bien de la mission qui lui avait été confiée. En quelques jours tout le pays, compris entre Nozeroy et Saint-Claude, fut ravagé, pillé, incendié; les malheureux paysans s'enfuirent dans les bois, emportant ce qu'ils pouvaient soustraire à la rapacité du vainqueur; et Guébriant, tombant enfin sans être attendu, devant Saint-Claude, qui n'avait pas eu le temps de se préparer à une défense sérieuse, s'en empara pres-

que sans coup férir. Il y était depuis deux jours lorsque le capitaine Prost y entra en escaladant les murailles, en compagnie d'Albéric de Binans dont la rencontre à Longchaumois lui avait été d'un si grand secours.

. . . . . .

Nous allons maintenant conduire le lecteur dans la salle basse d'une maison de modeste apparence, située à l'extrémité de la grande rue de Saint-Claude, presque à l'entrée de la place Louis XI.

Là régnait la plus grande simplicité. Au milieu de la chambre était une grande table de bois de chêne grossièrement sculpté, au-dessus de laquelle une planche, suspendue par les deux bouts au plafond faiblissait sous le poids de plusieurs miches de pain noir. A droite s'élevait, adossé a la muraille, un immense dressoir, garni de sa vaisselle d'étain poli, vis-à-vis duquel était un bahut de bois blanc, fermé par

un simple crochet de fer ; et quelques escabeaux complétaient l'ameublement rustique de cette demeure. Une lampe de cuivre suspendue au vaste manteau de la cheminée, sur lequel se dessinait un crucifix orné d'une branche de buis, jetait sa pâle lueur sur tous ces objets.

Trois personnes étaient assises devant l'âtre. C'était d'abord une pauvre fille vêtue du costume simple et sévère des femmes de la montagne. Elle portait une robe dont la jupe de flanelle rayée bleu et rouge tombait négligemment sur les dalles, et laissait apercevoir enfermés dans des chaussons de laine deux pieds ravissants, beauté fort remarquable dans ce pays. Son corsage de calmande noire lui dessinait une taille svelte et gracieuse. Son bonnet de velours noir à franges circulaires encadrait un mignon visage sur lequel régnait une pâleur mélancolique que rendait encore plus

triste deux beaux yeux, rouges de larmes récentes. Elle était penchée en avant, les mains jointes, les coudes appuyés sur ses genoux, et jetait un regard vague sur le brasier qui se consumait devant elle.

A ses côtés étaient deux hommes, dont l'un, vêtu d'une soutane noire, la contemplait sans cesse, et semblait chercher dans sa pensée un moyen de calmer la douleur qui se peignait sur les traits de cette enfant. Sa physionomie franche et ouverte, les muscles de son visage fortement accentués, annonçaient un homme dans la force de l'âge, et inspiraient à la première vue la confiance et le respect.

L'autre portait un costume militaire d'une grande sévérité. C'était un noble vieillard aux cheveux argentés, à la moustache blanche, et qui, quoique assis, semblait un colosse. Ses vastes épaules se dessinaient sous un ample manteau qu'il avait rejeté en arrière; ses deux larges

mains appuyées sur ses genoux, se présentaient machinalement à la chaleur du foyer, tandis que son énorme tête se penchait en avant; et que son visage impassible conservait une expression de méditation profonde.

Depuis long-temps ils gardaient tous trois le silence; depuis longtemps dans cette chambre, on n'entendait que le pétillement du bois résineux qui brûlait dans la cheminée.

Trois coups frappés légèrement à la porte de la rue les firent tressaillir.

— Silence! dit tout bas le prêtre en se levant.

On frappa une seconde fois de la même manière, puis une troisième; une voix prononça ces mots : La Cuzon; et le prêtre tirant un énorme verrou, ouvrit la porte.

— Sois le bien-venu, dit-il au capitaine Prost, qui s'était arrêté sur le seuil.

— Mon frère, s'écria la jeune fille, en se jetant dans ses bras.

Mais le capitaine, sans leur répondre, s'adressa à quelqu'un qui le suivait, et lui dit :

— Entrez, seigneur Cavalier, nous sommes arrivés.

Un homme sortit de l'obscurité de la rue et pénétra dans le chambre. Il était enveloppé dans un ample manteau, de façon qu'on ne pouvait même pas entrevoir son visage.

— Tu n'es pas seul, s'écria le vieillard pendant que le capitaine fermait la porte.

— Non, j'ai trouvé en route un compagnon de voyage.

— Quel est cet homme ?

— Dans un instant vous le saurez, répondit gravement le capitaine ; quand nous serons seuls. Qu'il vous suffise d'apprendre que cet homme vient de me sauver la vie. Sans lui, vous ne m'auriez jamais revu.

Ces paroles furent suivies d'un instant de silence, après lequel le vieillard dit à la jeune fille :

— Femme, laisse nous. Ce cavalier doit être fatigué ; fais-lui préparer à souper, et fais jeter de la paille fraîche dans le poêle (6). Va!

— C'est elle, c'est Paquerette, murmura tout bas le cavalier.

— Silence ! répondit le capitaine Prost.

Paquerette obéit à cet ordre, et sortit non sans jeter un regard inquiet sur son nouvel hôte.

— À présent, dit le capitaine au nouveau venu, vous pouvez vous débarrasser de ce manteau. Paquerette n'est plus là. Demain vous aurez le temps de songer à elle. Aujourd'hui les moments sont précieux.

Albéric, car c'était lui, jeta son manteau sur la table, et tous quatre, ils allèrent s'asseoir près de la cheminée.

— Puisque vous avez entendu parler de moi, continua le capitaine Prost, en s'adressant à son nouvel ami, les noms du curé Marquis et du colonel Varroz ont dû aussi arriver jusqu'à vous?

— Oui, répondit Albéric, et dans le camp français, votre trinité a été souvent maudite.

— Un français! s'écrièrent à la fois Marquis et Varroz.

— Ils sont devant vous, ajouta le capitaine en s'adressant à Albéric.

— Eh! quoi! dit celui-ci en se levant et en s'inclinant avec respect; sont-ce bien là ces deux hommes qui avec vous tiennent dans leurs mains les destinées de toute cette province?

— Ce sont eux!

— Alors, salut à vous, nobles défenseurs d'une cause à laquelle je me dévoue désormais.

Depuis longtemps je n'espérais qu'en vous, mon rêve commence à se réaliser.

— Mais qui êtes-vous donc? demanda le curé au comble de l'étonnement. Qui êtes-vous? vous qui nous parlez de ce qui se passe dans l'armée française, et qui venez nous chercher dans ces montagnes?

— Qui je suis! répondit Albéric. Avant de vous faire cette révélation que le capitaine Prost connaît déjà et qui vous paraîtra impossible, je dois d'abord vous jurer que ce que je vais vous dire est la vérité, plus tard vous en aurez les preuves. Ensuite j'oserai vous demander le secret le plus inviolable sur ce que vous allez entendre.

Le curé et le colonel se regardèrent en silence.

— Vous pouvez faire la promesse qu'on exige de vous, leur dit le capitaine Prost; je me porte garant de ses paroles.

— Eh bien ! parlez, jeune homme, dit le curé, nous vous jurons le secret.

Alors Albéric leur dit d'une voix grave et solennelle :

—Jusqu'ici j'ai porté dans l'armée française le nom de chevalier de Dampral ; mais ce nom ne m'appartient pas. Je suis Franc-Comtois. Vous voyez en moi le dernier rejeton d'une illustre et malheureuse famille ; vous voyez en moi le dernier des Binans; je suis le baron Albéric de Binans ; je suis le fils du sire Arthur de Binans, qui depuis vingt ans a disparu de ce pays.

A cette révélation soudaine, le colonel Varoz fit un bond en arrière comme pour éloigner de lui une vision qui l'épouvantait ; et saisissant avec force le bras du curé Marquis :

— Un Binans ! s'écria-t-il, un Binans ! le fils de sire Arthur ! est-ce possible ? Mon Dieu ! Est-ce possible ?

— Vous pouvez m'en croire, colonel, reprit Albéric. Et si vous avez connu mon père....

— Si je l'ai connu ! interrompit le vieillard en pleurant; lui! mon compagnon d'armes! mon ami! lui que j'ai tant pleuré! mais je ne puis le croire encore; eh! quoi! vous êtes bien son fils?

— L'homme qui m'a révélé ce mystère était un ancien serviteur de ma famille; ce fut lui qui parvint à me soustraire à une mort certaine, en m'emmenant loin d'ici, loin des assassins de ma famille.

— Son nom? son nom?

— Jérôme Marcelin!

— C'est cela! c'est cela! Sois béni, mon Dieu, pour un si grand miracle.

Puis il s'approcha d'Albéric, lui prit la main, l'attira vers lui et le couvrit de baisers et de larmes, comme s'il eut été son propre fils.

Rien de plus touchant, de plus attendrissant

que cette scène; que de voir dans ce beau vieillard la sensibilité déborder par tous les pores. Aussi le capitaine Prost et le curé Marquis restaient-ils immobiles, muets témoins de cet épanchement de tendresse. Du reste il fut de courte durée. Tout-à-coup le colonel Varroz parut faire un violent effort; et repoussant doucement Albéric.

— Pardonnez-moi cette sensiblerie, lui dit-il; les larmes sont faites pour les femmes, et pourtant j'ai pleuré. Oh! c'est que vous me rappelez tant de choses!

Il essuya encore une dernière larme qui s'égarait sur sa joue, et se remettant tout-à-fait:

— Jeune homme, ajouta-t-il, toute cette fatale histoire est restée enveloppée d'un impénétrable mystère, qu'un jour peut-être on découvrira. Ayez bon espoir; et, en attendant, soyez le bien-venu parmi nous.

— Merci, colonel, je saurai me montrer digne de la confiance que vous me témoignez; je vous prouverai que je suis bien un Binans; et vous n'aurez pas à vous repentir de cette noble hospitalité.

Varroz allait répondre, mais le curé ne lui en laissa pas le temps :

— Jacques Prost, dit-il, attend dans son cachot les apprêts du supplice. L'avez-vous oublié?

— Vous parlez de supplice, s'écria le capitaine. Mais à votre tour vous oubliez que je suis ici.

— Demain, à neuf heures du matin, il doit être brûlé vif sur la place Louis XI, presqu'en face de cette maison.

— Demain, à neuf heures du matin, il aura à ses côtés un homme qui le sauvera, ou partagera son sort.

— Vous n'iréz pas seul, capitaine, dit Albé-

ric; moi aussi je réclame ma part de dévoûment.

— Noble cœur ! murmura Varroz.

— Mais, continua le curé, le bûcher est dressé et les torches s'allument.

— Mais, répondit le capitaine, nos bras peuvent renverser le bûcher, et nos pieds fouler les torches.

— Les Suédois sont nombreux.

— Les Montagnards ont pour eux le courage et la conscience d'une bonne cause.

— Les Suédois sont sur leur garde.

— Les Montagnards seront à leur poste. Toute ma bande à pénétré dans la ville depuis deux jours. Klinkanno, qui tout à l'heure m'a jeté l'échelle est allé de ma part les avertir.

— Mais les Suédois ont un chef qui leur donnera des ordres.

— Demain, vous dépouillerez cette robe noire qui est pour nos montagnards le sym-

bole de la paix, et vous vous couvrirez de la robe rouge qui est pour eux un signal de détresse. Moi, je me charge du reste; comme toujours il suivront mon exemple.

Le capitaine attendit; mais le curé cessa de parler. Alors tous deux tendirent la main au colonel, et il y eut dans cette étreinte silencieuse tant de grandeur, tant de magnanime dévoûment, qu'Alberic, cédant à une influence surnaturelle, baissa la tête. Ces trois hommes lui paraissaient encore plus grands que la renommée ne les avait faits.

En ce moment un bruit de pas se fit entendre dans la rue, et on frappa à la porte de la maison avec les mêmes précautions qu'avait prises le capitaine Prost.

Celui-ci alla à la porte, et, ouvrant un guichet, il dit tout bas:

— Qui va là?

— *La Cuzon!* lui répondit la voix sur le même ton.

Il tira aussitôt le verroux, ouvrit la porte et un moine entra :

— Frère Étienne ! s'écria le colonel en allant à lui. Par quel hasard vous trouvez-vous à cette heure hors du chapître ?

— Nous ne sommes plus au chapître. Les Suédois en s'établissant dans le couvent, nous ont relégués à l'hôtel-de-ville ; et le père supérieur vient de me donner l'ordre d'aller à l'instant porter les secours de la religion à Jacques Prost, qui, comme vous le savez, doit subir sa sentence demain matin. J'ai pensé que sans doute vous rêviez pour lui quelque moyen d'évasion et je suis venu vous offrir de le prévenir.

— Merci à vous ; le ciel vous a bien inspiré. Puisque vous allez voir notre malheureux frère dites-lui de ne pas se désespérer ; dites-lui que demain il nous verra tous sur la place autour

du bûcher, et que si son salut dépend de nous bientôt il nous pressera dans ses bras.

— La justice de Dieu est grande, mon frère, ajouta le curé Marquis ; dites-lui d'avoir foi en lui.

— Vous espérez donc le sauver demanda le moine ?

— Le sauver, s'écria le colonel Varroz, ou mourir avec lui.

Déjà le moine avait rabattu son capuchon sur ses yeux, déjà il s'approchait de la porte et il allait sortir, lorsque le capitaine Prost, qui, pendant cette scène, avait gardé le silence, sortit tout-à-coup de sa léthargie. Il s'élança au-devant du moine, et le ramenant vivement au milieu de la chambre :

— Vous allez à la prison de mon oncle ? lui dit-il.

— Oui !

— On vous y attend ?

— Oui!

— On vous laissera pénétrer jusqu'a lui?

— Oui!

— Alors j'irai à votre place.

— Que voulez-vous dire?

— Que vous allez à l'instant me prêter votre robe. Ce capuchon me voilera assez le visage pour que les soldats Suédois n'aient aucun soupçon; sous ce déguisement je ne cours aucun danger.

— Quoi! vous voulez....

— Il le faut, mon frère, il le faut!

— C'est impossible! répondit le curé Marquis. Lorsqu'un homme a les yeux de la foule fixés sur lui, lorsqu'à son existence sont attachés de graves intérêts, exposer sa vie follement, sans nécessité, est un crime. Le capitaine qui commande les partisans du Jura, n'ira pas cette nuit à la prison de Jacques Prost.

— Vous connaissez, mon père, et ma ten-

dresse pour vous, et mon respect pour vos avis. Mais vous savez aussi que lorsqu'une résolution est entrée dans ma cervelle, on a bien de la peine à l'en arracher. Ici il y a un danger à courir, mais non plus un de ces dangers comme j'en rencontre si souvent, de ces dangers qui veulent le grand jour, contre lesquels on lutte à la face du ciel, le visage découvert. Ceux-là sont par trop communs, leur monotonie commence à me fatiguer. Aujourd'hui il ne s'agit plus de mettre la rapière au vent, et de répéter notre cri de guerre : A moi ! La Cuzon ! Sus aux Français ! Il me faut pénétrer au fond d'un cachot, traverser des voûtes sombres et humides, entendre autour de moi les cris des verroux qui s'ouvrent, et le frémissement des clefs des geôliers et des chaines des détenus ; et cela, dans le camp ennemi, au milieu de ceux qui ont mis ma tête à prix, et qui pendant quelques instants m'auront en leur pouvoir sans

s'en douter. Mon père! Mon père! ce sera un des plus beaux événements de ma vie aventureuse.

Puis changeant de ton il ajouta :

— Mais un motif plus grave m'appelle auprès de mon oncle. Écoutez! Jacques Prost m'a souvent répété ceci : Je ne suis pas soldat ; donc je n'ai rien à redouter des chances de la guerre. Mais si jamais tu apprends que je suis malade, ou en danger de mort, accours aussitôt, car je suis dépositaire d'un secret terrible, qui semble ne regarder que notre famille, et qui un jour pourra entre tes mains être utile au pays. Il est trois hommes auxquels seuls j'oserais le confier; Varroz, Marquis et toi. Mais c'est toi que je préfère, parce que tu es le plus jeune, et que la Vouivre t'a pris sous sa protection.

— Quel étrange mystère! murmura le curé.

— Oui ! c'est un mystère bien étrange, continua le capitaine, et c'est pour en avoir la clef que je vais me rendre auprès de mon oncle. C'est mon devoir de parent, et peut-être mon devoir de Franc-Comtois.

Puis s'adressant au moine :

— Frère Étienne, lui dit-il, donnez-moi votre robe, et dites-moi comment je dois me présenter aux portes de la prison.

Il se mit aussitôt en devoir de revêtir son nouveau costume pendant que le moine lui donnait ses instructions. Il prit ensuite sur la table un poignard, qu'il cacha dans une des manches de sa robe, il rabattit son capuchon sur ses yeux, et, ouvrant la porte, il sortit en disant :

— Que la Vouivre me protège et me ramène bientôt au milieu de vous.

— Amen ! répondit le colonel Varroz.

Le moine se signa, et le curé Marquis alla silencieusement reprendre sa place devant le foyer.

IV

PAQUERETTE.

Le principal motif qui avait attiré sous les murs de Saint-Claude le corps d'armée Suédois, commandé par le sire de Guébriant, était l'appât des richesses immenses que l'on supposait enfermées dans les caves de l'abbaye, où depuis des siècles des pélerins de tout rang étaient venus déposer leurs offrandes sur la châsse qui contenait les reliques miraculeuses d'un saint.

Surpris, comme il a été dit plus haut, par une attaque à laquelle ils étaient loin de s'attendre, moines et bourgeois avaient eu à peine le temps de cacher leurs trésors, lorsque les Suédois, le fer à la main, étaient venus les rançonner jusque dans leurs demeures.

Pendant que les habitants de cette malheureuse cité cherchaient à se soustraire à la rage du vainqueur, ou attendaient courageusement chez eux la loi du plus fort; il s'était passé au milieu d'eux un événement que le massacre et le pillage avaient laissé inaperçu, et qui pourtant devait quelques jours après mettre toute la ville en émoi.

Laissant ses nobles alliés s'abandonner sans contrainte à leur rage de vol et de brigandage, une bande de Gris, qui avait accompagné les Suédois, loin de faire cause commune avec eux, s'était portée de suite au bas de la ville; et, franchissant la Bienne sur des planches jetées

à la hâte, avait gravi rapidement la montagne opposée, et s'était enfoncée dans le bois.

Le capitaine Lespinassou marchait à la tête de ces Fâcheux; et, quoiqu'il fût réellement leur chef, ce jour-là il semblait lui-même obéir à un personnage qui se tenait à ses côtés et qui dirigeait l'expédition. Cet homme avait la figure couverte d'un masque noir qui lui enveloppait la figure en entier, et, au collet d'un long manteau qui lui tombait jusques sur les talons, était adapté un capuchon, qu'il rabattait sur ses yeux, de façon qu'on ne pouvait pas même distinguer la couleur de ses cheveux.

Ce personnage, qui ne se montrait qu'à de rares intervalles dans le pays, avait été bien souvent le sujet des conversations de la veillée; mille suppositions avaient été faites sur le compte de cet être mystérieux. Des hommes dévoués s'étaient mis souvent sur ses traces et avoient cherché à découvrir sa retraite, mais

toujours inutilement. Le capitaine Prost lui-même avait vu son infatigable activité échouer contre l'adresse de cet homme, qu'il avait quelquefois poursuivi pendant des journées entières, et qui toujours était parvenu à lui échapper; de cet homme qu'il avait suivi à la piste, avec cette persévérance que donne l'espoir, avec cette adresse que donne la connaissance du pays, et qui toujours avait disparu au moment où il croyait saisir un indice qui pût le conduire à la découverte de la vérité. L'homme au masque noir avait-il fait un pacte avec Satan, ou bien était-il Satan lui-même?

Semblable à ces oiseaux de nuit, qui ne se plaisent qu'au sein des orages; semblable à ces reptiles immondes qui ne sortent de leurs retraites qu'au bruit de la tempête, cet homme ne paraissait aux yeux des populations épouvantées qu'escorté de ces hordes sauvages, hideuses personnifications de l'incendie et de

l'assassinat. Toujours entouré pendant ses rares apparitions, d'une bande de Fâcheux, qui ne le connaissaient même pas, disaient-ils, et qui pourtant lui obéissaient en aveugles, il pouvait impunément braver la vengeance de ses ennemis. Peu confiant dans la crainte superstitieuse qu'il inspirait, et qui eût peut-être suffi pour le protéger, il avait soin de s'entourer de bras solides, capables de le défendre en cas de besoin.

La veille du jour où Saint-Claude était tombé au pouvoir des Suédois, un bûcheron l'avait aperçu au milieu d'une clairière, près du village de Saint-Lupicin, causant tranquillement avec Lespinassou; et le jour de la prise de la ville il y était entré en triomphateur. Mais, dédaignant de se livrer au pillage, et obéissant, sans doute, à une pensée d'un intérêt plus grave, il en était sorti presque aussitôt; et

avait entraîné sa bande vers le bois qui tapisse la montagne opposée.

— Et tu es bien certain que tes renseignements sont exacts, disait-il à Lespinassou, tout en continuant son chemin.

—Vous pouvez me croire, monseigneur; je l'ai parfaitement reconnu, il y a huit jours, lorsque, poursuivi par Pille-Muguet, le lieutenant de Prost, je suis venu me réfugier dans ce bois. J'avais couru par ci par là dans les broussailles, afin de dépister les autres, et à la tombée de la nuit j'allais partir, quand il me sembla entendre du bruit au-dessus de ma tête. J'étais alors au pied d'un rocher à pic. Je regarde en haut, et je vois une cabane adossée à un énorme sapin, dont les larges branches lui servaient de toiture. Je tourne le rocher, je monte, et, collant mon œil contre une ouverture formée par les planches mal jointes, je vois, à la lueur du foyer, un homme, que je

reconnais parfaitement pour être Jacques Prost, l'oncle du capitaine.

— Mais on le disait mort!

— Oui, monseigneur; mais.....

— Parle donc moins haut, interrompit le Masque noir, tes hommes pourraient t'entendre; et surtout ne me nomme pas Monseigneur.

— Pardon; l'habitude.....

— Continue.

— Vous disiez qu'il était mort. Le bruit en a couru, c'est vrai; mais il paraît qu'il n'en est rien; car je suis bien sûr de l'avoir reconnu.

— Et sa fille? est-elle avec lui?

— Non, il vit seul dans ce bois. Depuis huit jours j'ai fait, comme vous me l'aviez ordonné, des recherches pour savoir ce qu'elle était devenue; on m'a dit partout qu'elle était morte au pays bas.

— C'est bien. Maintenant marche en avant,

et tâchons de ne pas faire de bruit. Il ne faut pas qu'il nous échappe.

— Qu'en ferons-nous?

— Nous l'emmènerons prisonnier à Saint-Claude.

— Comment, vous voulez lui laisser la vie sauve?

—J'aurais mieux aimé en finir sur-le-champ; mais le sire de Guébriant, à qui j'ai été forcé de demander l'autorisation de t'emmener avec moi pour cette expédition, et à qui je n'ai pas pu confier ce secret, en a décidé autrement. Cet homme est oncle du capitaine Prost, et il espère que son supplice aura du retentissement. Arrêté aujourd'hui comme espion, il sera, dans deux jours, brûlé vif sur la place Louis XI.

—Amen!

C'est ainsi que Jacques Prost avait été arrêté. Surpris dans sa cabane, sans moyen d'é-

vasion, sans résistance possible, il s'était vu baîllonné, garrotté et entraîné vers la ville, où un cachot l'attendait. Les Suédois étant maîtres du couvent, c'est là qu'il avait été conduit; et, lorsqu'il avait descendu les degrés qui conduisaient au caveau où il devait être enfermé, il avait pu entendre le Masque noir prier le sire de Guébriant de lui donner pour gardiens des soldats suédois et de ne le laisser communiquer avec personne du pays, si ce n'est avec un confesseur.

Pour légitimer de pareilles précautions, il fallait que l'isolement de cet homme fût d'un grand intérêt pour le Masque noir. Quand à lui, il s'était soumis à son malheur sans murmurer. Se résignant d'avance au sort qui lui était réservé, il paraissait par son calme et sa tranquillité, ne l'accepter que comme une conséquence de faits passés; on eut dit

qu'il ne voyait là qu'une nécessité à laquelle il lui était impossible de se soustraire.

Depuis deux jours il était dans sa prison, attendant sans pâlir le moment de marcher au supplice. Tranquille et résigné, il n'avait pas prononcé une seule parole; il n'avait pas même demandé la cause de son arrestation, toujours il s'était montré à ses geôliers calme et impassible. Et pourtant, pendant les longues heures de solitude, parfois son front s'était plissé sous le poids d'une pensée pénible, sa main s'était portée à sa poitrine et s'y était appesantie avec une sorte de crispation convulsive, puis l'instant d'après, ce sombre nuage s'était éclairci, la réflexion lui était venue en aide, pour, un moment plus tard, s'effacer encore devant la même préoccupation, et reprendre bientôt son empire.

Le temps s'écoulait. Deux fois déjà la nuit avait succédé au jour, et cette pensée incessante

qui était venue le troubler si souvent, avait encore traversé son cerveau, puis s'était bientôt soumise à la puissance d'une autre.

— Allons! se dit-il, il faut attendre. Sans doute, il lui a été impossible de franchir les murs de ce couvent. Demain il sera là!

Mais en ce moment un bruit de pas troubla dans le lointain le silence de la nuit. Jacques Prost attendit un instant l'oreille au guet, le col tendu, retenant sa respiration. Les pas se rapprochèrent peu à peu, puis devinrent plus distincts, puis s'arrêtèrent. Une clef cria dans la serrure, la porte s'ouvrit, une vive lumière inonda le cachot, et un moine parut sur le seuil, en compagnie de deux soldats Suédois. Un des soldats tenait une lanterre qu'il donna au moine, puis, fermant la porte à double tour, il le laissa seul avec le prisonnier.

Jacques Prost n'avait pas bougé de place. Assis sur un banc de pierre, il semblait se re-

cueillir et se préparer à la confession que cette visite lui annonçait. Quant au moine il était resté debout contre la porte, paraissant suivre avec inquiétude le bruit que faisaient les soldats en s'éloignant.

Quand le silence fut rétabli ; quand il se fut assuré que les abords du cachot étaient déserts, il rejetta vivement son capuchon en arrière, et élevant la lanterne à la hauteur de son visage, il s'approcha du prisonnier en lui disant :

— Silence !

— Jean-Claude ! s'écria Jacques Prost, oh ! je savais bien que tu viendrais !

— Silence ! répéta le capitaine en lui mettant la main sur la bouche ; oubliez-vous donc que cette porte n'est pas assez épaisse pour retenir ici le son de la voix ; silence ! et surtout ne perdons pas le temps en veines paroles, les moments sont trop précieux.

— Mais comment as-tu fait pour arriver jusqu'à moi ?

— Qu'importe ! puisque me voilà.

— Oh ! je devine, reprit Jacques Prost, qui avait à peine fait attention aux soldats qui avaient accompagné son neveu. C'est la Vouivre, n'est-ce pas ? Elle t'a fait passer à travers les murs du couvent, et t'a ouvert la porte de mon cachot. Bon génie de la montagne, sois béni !

Le capitaine ne jugea pas nécessaire de donner à son oncle les explications qu'il lui demandait.

— Je suis venu, lui dit-il, parce que vous me l'avez ordonné, parce que je n'ai pas oublié ces paroles que vous m'avez répétées souvent : si jamais je suis en danger de mort, accours aussitôt, j'aurai un secret à te révéler. — Me voilà, parlez ?

— Bien ! enfant, bien ! je te reconnais. Oui,

j'ai sur la conscience un secret terrible. Je sais bien que demain vous ferez tout pour me sauver ; mais vos efforts seront peut-être inutiles, et si je dois mourir, du moins je ne mourrai pas sans vengeance, n'est-ce pas, fils? Tu me vengeras?

— Parlez, mon oncle, parlez; mais surtout parlez bas.

Il posa la lanterne au milieu du caveau, et alla s'asseoir à côté du prisonnier.

— Ce secret, reprit celui-ci, dont je t'ai parlé souvent, je t'ai dit qu'il touchait de près à notre famille. Tu peux en juger par ces seules paroles : Paquerette n'est pas ma fille.

— Que dites-vous là, s'écria le capitaine.

— A ton tour, parle plus bas, ou plutôt écoute moi sans m'interrompre.

— Je vous écoute.

— Non, continua Jacques Prost, Paquerette n'est pas ma fille. Il y a dix huit ans, c'était

en l'année 1620, ma femme, ta pauvre tante venait de mourir en mettant au monde un enfant, qui, hélas! devait bientôt suivre sa mère. Il y avait trois jours que je l'avais accompagnée jusqu'à sa dernière demeure, et depuis trois jours j'étais agenouillé devant le berceau de ma fille agonisante, car ma femme ne lui avait laissé pour tout héritage que la mort. C'était le soir, il faisait un orage affreux, je priais, et les saintes paroles que j'adressais à Dieu allaient se perdre au milieu du bruit de la tempête. La tête penchée sur le visage de mon enfant, l'œil fixé sur ses lèvres pâles, à travers lesquelles je voyais la respiration se frayer un pénible passage, j'attendais que la mort m'envoyât son dernier souffle. Hélas! je n'attendis pas longtemps; elle ouvrit les yeux comme si son cœur de trois jours avait pu comprendre ma douleur; il me sembla qu'un sourire céleste se répandait sur tous ses traits; éperdu,

hors de moi, je collai ma bouche sur la sienne, elle était froide! une âme de plus venait de s'envoler dans le sein de Dieu.

Ce voyage, que Jacques Prost venait de faire dans son triste passé, avait rouvert en lui toutes les sources de sensibilité qu'il croyait taries depuis longtemps. Des larmes abondantes vinrent inonder ses joues, et il fut obligé de s'arrêter au milieu de son récit.

— Tu pleures aussi, fils, ajouta-t-il après un instant de silence; oh! c'est que tu comprends cela, toi, n'est ce pas?

— Continuez! mon oncle, continuez! répondit le capitaine en faisant un effort pour rester calme, continuez!

—Combien de temps demeurai-je ainsi agenouillé devant le cadavre de ma fille, reprit Jacques Prost, je l'ignore; tout ce dont je me souviens, c'est que je fus rendu au sentiment de moi-même par un violent coup de tonnerre

qui ébranla ma maison, et fut suivi d'un fracas épouvantable ; il me sembla que la montagne s'écroulait. Je me levai d'un bond, et me trouvai face à face avec trois hommes masqués qui étaient entrés chez moi, je ne sais comment.

— Ta fille est morte, me dit l'un d'eux qui paraissait commander aux autres ; nous ne voulons pas troubler ta douleur, mais il est près d'ici une pauvre femme qui réclame ton assistance, veux-tu nous suivre ?

— Qui êtes-vous? demandai-je.

— Tu le sauras plus tard.

— Mais pourquoi ce mystère?

— La femme qui t'implore te l'expliquera.

— Brisé par le malheur dont je venais d'être frappé, abattu, anéanti, j'étais alors sans force, sans intelligence, sans pensée, et puis on venait réclamer de moi un service ; machinalement je suivis ces hommes, sans même songer à soupçonner une trahison ; et peut-être aussi

une sorte d'instinct me poussait-il à saisir cette occasion de faire trève à mon chagrin. A la porte de ma maison, on était alors au milieu de l'hiver, se trouvait un traîneau dans lequel on me dit de monter. Les deux hommes qui avaient gardé le silence se placèrent à mes côtés, celui qui m'avait adressé la parole, et qui sans doute s'était réservé le soin de nous conduire, ferma la portière, car ce traîneau était formé d'une caisse parfaitement close, et nour partîmes comme le vent.

Je te l'ai dit, c'est machinalement que j'avais agi de la sorte. Ils s'etaient présentés à moi dans un de ces instants de profond désespoir où l'homme est incapable de réflexion. Pourtant le mouvement du traineau, le froid, l'obscurité, le silence, ou peut-être simplement un éclair de raison, quelque chose enfin me fit douter ; et du doute au désir de savoir il n'y a qu'un pas. Mais ce fut en vain que je cherchai

à connaître le chemin que nous suivions; la caisse qui m'emportait était hermétiquement fermée; ce fut en vain que j'adressai la parole à mes compagnons de voyage, ils gardèrent le silence. Je n'entendais que le sifflement du vent, le galop des chevaux et le son aigu que rendaient les rayes du traîneau en traçant leurs sillons dans la neige glacée.

Un instant je voulus demander l'explication de tout cela, un instant j'eus même la pensée d'interrompre le voyage; mais soit abattement ou insouciance, je laissai faire.

Depuis deux heures, et plus peut-être, nous courions de la sorte. Au train dont nous marchions, nous devions être déjà bien loin de Longchaumois. Allions-nous à Saint-Claude, à Clairvaux ou à Champagnolles? je l'ignorais; rien n'avait pu me faire soupçonner la route que nous suivions. Enfin mes oreilles furent frappées d'un son semblable à celui que tire

d'une corne de bœuf le berger qui veut rassembler son troupeau. Les chevaux redoublèrent de vitesse; et un bandeau fut placé sur mes yeux. Je voulus résister, mais aussitôt deux bras vigoureux m'enlacèrent, et je sentis sur ma poitrine la pointe d'un poignard. J'étais seul, sans armes, à la merci de ces hommes, que faire? je me risquai.

Bientôt nous nous arrêtâmes. Je crus entendre comme un bruit de chaînes, et le sourd frémissement d'un pont levis qui se baissa. Une lourde porte cria sur ses gonds, nous continuâmes d'avancer, et après avoir fait encore cent ou deux cents pas, nous nous arrêtâmes de nouveau. Mais alors nous ne marchions plus sur la neige, et le même homme qui m'avait parlé à Longchaumois, et qui sans doute dirigeait cette expédition, vint ouvrir la portière du traîneau, m'ordonna de mettre pied à terre, et me dit ces mots que je n'ai jamais oubliés :

— Je vais te conduire en présence d'une femme qui ne te connaît pas. Il t'es défendu de lui dire qui tu es; si tu parles, tu es mort.

— Mais que voulez-vous de moi? m'écriai-je.

— Tu vas le savoir.

En parlant ainsi, il me prit la main et me fit monter un escalier d'une vingtaine de marches, au haut du quel nous fîmes quelques pas sur un terrain uni; puis nous montâmes un second escalier de la même longueur que le premier environ. Arrivé à la dernière marche, j'entendis une porte s'ouvrir et se fermer sur nous; alors l'homme qui me conduisait m'ôta mon bandeau en me disant :

— Souviens-toi de la défense que je t'ai faite.

Nous étions alors dans une chambre peu spacieuse dans laquelle je ne vis que deux choses: une couchette près de laquelle un homme masqué se tenait debout, et une cheminée dans laquelle un grand feu avait été allumé. Je

portai mes regards autour de moi pour tâcher de découvrir un indice qui put se graver dans ma mémoire, mais je renonçai bientôt à cet espoir. Les murs étaient tapissés de draps blancs qu'on avait cloués à la hâte, sans doute pour cacher à mes yeux la couleur desmurailles; et même par un excès de précautions, on en avait tendu sur le plancher, au plafond; on en avait garni le manteau de la cheminée; mon œil plongeait dans chaque coin, dans chaque angle, rien! je ne voyais rien! La vigilance s'était adressée aux plus petites choses; les chenets du foyer avaient été enlevés, la platine de la cheminée avait été recouverte par une plaque de fer uni; et la lampe, qui seule éclairait ce mystère, était une simple lampe de cuivre, sans ornements, semblable à celles dont se servent nos paysans.

Cette chambre etait dans un état de nudité complet; pas un seul meuble, excepté la cou-

chette, en face de laquelle était une fenêtre, pratiquée dans l'épaisseur du mur, mais dont les embrâsures étaient aussi garnies de draps blancs. Par cette fenêtre on ne pouvait rien voir, il faisait nuit, et l'orage avait encore augmenté de puissance; seulement à la lueur des éclairs je crus m'apercevoir que cette fenêtre était garnie de forts barreaux, auxquels on avait en outre ajouté un treillage en fer très épais.

J'étais resté debout, immobile, près de la porte, sinon tremblant, du moins vivement ému. Je me demandais si je n'étais pas le jouet d'un cauchemar; je priais ma raison de me venir en aide; j'étais là, le regard fixe, la poitrine haletante, attendant!

L'homme au masque noir s'approcha du lit, et, entrouvrant les rideaux :

— Madame, dit-il, l'homme que je vous ai annoncé est là. N'oubliez-pas nos conventions.

Puis s'adressant à moi :

— Approche, ajouta-t-il, et écoute. Mais auparavant, songe bien que tu n'as qu'à obéir. Si tu refusais, ce serait la mort pour toi et pour d'autres.

J'avançai près du lit, espérant que là peut-être, je serais plus heureux dans mes investigations; mais là comme ailleurs les mêmes précautions avaient été prises. Je vis sous les couvertures se dessiner les formes d'un être humain; c'était une femme sans doute, puisque j'avais entendu prononcer le mot Madame; mais un voile impénétrable lui couvrait le visage; je n'entendis que des soupirs à demi étouffés qui s'échappaient péniblement de sa poitrine.

L'homme au masque noir fit un signe à son acolyte, qui prit aux pieds du lit un berceau, et s'adressant de nouveau à moi :

— Dans ce berceau, me dit-il, est un enfant, une fille, qui, comme la tienne, est née il y a

trois jours ; tu vas l'emporter chez toi, tu l'élèveras dans ta maison, en un mot elle remplacera celle que tu viens de perdre. Tu trouveras au fond de ce berceau assez d'or pour lui donner un jour une dot, et la marier à un honnête bourgeois qui la rendra heureuse.

La pauvre mère pleurait sur son lit de douleur.

— Écoute encore, ajouta le masque noir, si jamais tu dévoilais ce mystère, si jamais tu raccontais ce qui s'est passé ici, ton indiscrétion serait l'arrêt de mort de cet enfant et de sa mère ; quand à toi, je n'ai pas besoin de te dire que tu ne tarderais pas à partager leur sort.

Muet de surprise et d'horreur, car je comprenais alors toute l'énormité du crime dont j'étais forcément le complice, je tendis les bras pour prendre le berceau qu'on me présentait ; mais je l'avais à peine reçu que la lampe s'éteignit ; et un sifflement terrible perça le fracas

de l'orage qui avait encore augmenté pendant toute cette scène.

La chambre n'était alors éclairée que par la pâle lueur du brasier qui se mourait. L'homme qui m'avait remis l'enfant courut à la cheminée pour rallumer la lampe. Quant au masque noir, il était resté debout, le corps agité par un tremblement convulsif, ses cheveux s'étaient hérissés, et ses yeux devenus hagards s'étaient fixés sur la fenêtre.

Cette sorte d'alarme, à laquelle je ne comprenais rien encore, avait fait diversion à la vigilance incessante de mes geôliers. En ce moment, je sentis une main se glisser dans la mienne et y déposer un objet que je ne pus pas apprécier d'abord. J'allais me retourner, mu encore par l'espoir de découvrir quelque chose, lorsqu'un nouveau sifflement ébranla les murs de la chambre. Je me hâtai de mettre dans la poche de ma veste l'objet que je venais

de recevoir; et, involontairement, mes yeux se portèrent sur le masque noir. Il était dans un état d'exaspération impossible à décrire: ses dents claquaient, sa bouche écumait, sa poitrine râlait affreusement. Un troisième sifflement vint mettre le comble à sa fureur, à sa rage!

— Non, s'écria-t-il, non! jamais! que les murs de ce château s'écroulent plutôt sur ma tête! que l'enfer m'engloutisse! Jamais! jamais!

Puis il se précipita vers la fenêtre, comme attiré par une puissance surnaturelle; il l'ouvrit, et se cramponnant au grillage, il se répandit en horribles imprécations. Il semblait lutter contre une puissance mystérieuse qui le torturait.

Saisi d'horreur et d'effroi, j'avais suivi tous ses mouvements, lorsque tout-à-coup je vis jaillir des ténèbres l'éclat d'une vive lumière,

qui inonda la chambre où nous étions. C'était le diamant de la Vouivre, ce diamant merveilleux qu'elle porte sur sa tête en guise de couronne. A cette vue je m'étais rapproché du lit, avec cet instinct qui pousse les malheureux à faire cause commune avec l'infortune ; mais la femme qui y était couchée s'était déjà mise sur son séant, et d'une voix, au fond de laquelle je devinai toute une vie de souffrances, elle dit à son bourreau :

— Tu l'entends, misérable ! ton châtiment commence. Malgré le crime horrible qui a donné naissance à cette enfant, la Vouivre la prend sous sa protection. Va ! l'heure de la justice sonnera.

A ces mots le masque noir se retourna ; il était alors au paroxisme de la fureur. Il s'élança vers moi, l'œil sanglant, les poings fermés, en s'écriant :

— Qu'il meure donc, cet enfant maudit! qu'il meure!

La pauvre mère poussa un cri en tendant vers moi ses bras amaigris; et peut-être dans ce mouvement m'eût-il été possible de voir son visage, si le voile qui la couvrait n'eut été soigneusement attaché. Mais, je l'ai dit, les précautions avaient été bien prises. Du reste, elle n'avait plus rien à craindre du masque noir; ce dernier effort avait brisé ses forces; un instant encore il voulut lutter contre son épuisement, mais cette dernière tentative fut sans effet. Il chancela, et s'affaissant bientôt de tout son poids, il tomba lourdement sur le plancher.

Alors, la mère de cette enfant, dont j'allais être le père adoptif, m'adressa la parole :

— Qui que tu sois, me dit-elle, écoute, et souviens-toi.....

— Silence! s'écria une voix derrière moi,

oubliez-vous, Madame, qu'il y va de la vie de votre fille.

C'était l'homme masqué qui avait assisté à toute cette scène, et en était resté le muet témoin. La pauvre femme retomba sur son lit en sanglotant, pendant que celui qui avait ainsi interrompu sa confidence, alla ouvrir une porte et introduisit deux hommes masqués comme lui; sans doute ceux qui avaient fait avec moi le voyage.

— Vous allez reconduire cet homme chez lui, leur dit-il, hâtez-vous, car il faut que vous soyez revenus avant le jour.

Puis il ajouta tout bas quelques mots à l'un d'eux, pendant que l'autre me remettait mon bandeau. Quand cette opération fut terminée, on me fit sortir de cette chambre où s'étaient passées tant de choses, et dont le silence n'était alors troublé que par les sanglots de la pauvre mère qui pleurait la perte de sa fille.

Arrivé au bas des escaliers, je retrouvai le traîneau qui m'avait amené, et deux heures après, j'étais dans ma maison, où sans la présence du berceau et de l'enfant, j'aurais pu douter de la réalité de cet aventure.

Jacques Prost s'arrêta en cet endroit, comme pour reprendre haleine. Ce récit, qui lui rappelait tant de choses, l'avait épuisé. Quant au capitaine, il avait écouté religieusement. Le secret auquel il venait d'être initié était une mine féconde en réflexions. Et pourtant, après quelques minutes de silence :

— Continuez, dit-il à son oncle, continuez.

— J'ai fini, répondit celui-ci ; car ce que je pourrais te dire, tu le devines sans doute. Je fus longtemps à me remettre ; longtemps je fus plongé dans une sorte d'abrutissement, conséquence inévitable des émotions que je venais d'éprouver. Ce qui me rendit à la raison et à la réalité, ce furent les cris de l'enfant que j'a-

vais apporté avec moi. Je jetai un regard voilé de larmes sur le berceau dans lequel ma fille dormait d'un sommeil éternel; et, la prenant dans mes bras, j'allai dans un champ voisin lui creuser une tombe sous la neige. Le lendemain, personne ne fut surpris de me voir, le visage heureux et le sourire sur les lèvres; car j'avais dit à tout le monde que mon enfant avait recouvré la vie et la santé.

Pendant un an il ne se passa rien d'extraordinaire; je vivais seul dans ma maison, sortant fort peu : je menais la vie d'un ermite. Mais de secrètes terreurs m'agitaient sans cesse. Je craignais toujours que le masque noir, redoutant une indiscrétion, ne voulût enfin se débarrasser de moi et de l'enfant que je m'étais pris à aimer. Alors, pour me soustraire à ces inquiétudes, j'allai trouver ton père, et lui annonçai que mon intention était de quitter le pays. Je ne répondis à toutes les questions qu'il

m'adressa à ce sujet, qu'en le priant de respecter mon silence; je lui recommandai de faire courir le bruit de ma mort un an après mon départ, et je m'éloignai pour aller chercher un asile aux environs de Dôle, où, pendant seize ans, je traînai au milieu des bois la vie d'un sauvage. Le curé Marquis et le colonel Varroz furent seuls avec mon frère dans le secret de mon existence; et toi-même, on ne te mit dans la confidence que lorsque tu fus en âge de raison.

Enfin, continua Jacques Prost d'une voix faible, car tous ces souvenirs l'avaient brisé; j'avais résolu de ne jamais reparaître dans ces montagnes, où de funestes pressentiments me disaient qu'un malheur était inévitable. Mais ma fille avait grandi, elle était belle, et la présence des troupes françaises dans le pays bas me faisait craindre pour sa sûreté. Je me décidai à revenir ici. Seulement, par prudence,

je me fis précéder de Paquerette, que j'envoyai au curé Marquis, en le priant de la faire passer pour sa nièce. Quant à moi, tu le sais, j'allai me bâtir, dans la forêt qui est en face de la ville, une cabane à l'abri d'un sapin, et j'y vivais, sinon heureux, du moins tranquille, lorsqu'avant-hier le masque noir est venu m'y surprendre à la tête d'une bande de Fâcheux. Tu sais le reste.

— Comment, s'écria le capitaine en relevant vivement la tête, le masque noir, cet être mystérieux que j'ai guetté tant de fois, que j'ai poursuivi avec tant d'acharnement, ce problème vivant que personne ne peut résoudre ; ce masque noir qui vous a arrêté, c'est le même qui, il y a dix-huit ans...

— Oui, interrompit Jacques Prost, c'est bien lui. Oh ! mes souvenirs ne me trompent pas. C'est lui ! c'est bien lui ! Sa voix s'est trop

bien gravée dans ma mémoire, pour que je puisse jamais l'oublier.

A cette nouvelle révélation, le capitaine baissa la tête et une crispation nerveuse vint tordre sa lèvre.

— Mon oncle, reprit-il après un instant d'attente, vous avez sans doute conservé l'objet que vous remit la mère de Paquerette pendant cette nuit fatale.

— Oui, oui, répondit Jacques Prost en ouvrant sa veste et en montrant à son neveu un petit sachet de cuir suspendu sur sa poitrine ; oh ! il ne m'a jamais quitté. Tiens ! prends-le.

Le capitaine le saisit avidement, l'ouvrit et en tira une petite cassolette d'or, enrichie de pierreries. Sur le couvercle, un artiste habile avait dessiné avec des diamants une fleur, une marguerite.

— C'est cette fleur, ajouta Jacques Prost,

qui m'a inspiré l'idée de nommer Paquerette la fille de celle qui m'a donné ce bijou.

— Et à présent que comptez-vous en faire? lui demanda le capitaine après l'avoir examiné avec attention.

— Te le donner, fils, répondit Jacques Prost; aujourd'hui je suis trop vieux pour pouvoir m'en servir; et quand-même demain vous seriez assez heureux pour me sauver, de quelle utilité ce bijou peut-il être pour moi? le masque noir ne me connaît-il pas? Et puis, si je meurs, peut-être t'aidera-t-il à pouvoir me venger.

— Vous ne mourrez pas, mon oncle, s'écria le capitaine: moines, bourgeois et paysans n'ont pas oublié notre cri de guerre; et lorsque je m'élancerai au-devant de vous, ils n'hésiteront pas à me suivre, car ils auront vu la robe rouge du curé, et cette robe rouge leur aura dit: veillez! Quant au masque noir, justice

sera faite de cet homme, je vous le jure ; c'est une sainte mission que j'ai à remplir : cette cassolette me servira de boussole et elle me guidera fidèlement.

— Silence! interrompit Jacques Prost, entends-tu ?

— Oui, j'entends des pas sur l'escalier qui conduit à ce caveau. Sans doute on vient me chercher : à genoux, mon oncle, à genoux ; et reprenons notre comédie.

Jacques Prost s'agenouilla, pendant que le capitaine s'asséyait gravement sur le banc de pierre en rabattant son capuchon sur ses yeux. Bientôt la porte s'ouvrit, et les deux soldats suédois reparurent : alors, le capitaine murmurant quelques paroles à voix basse, se leva ; et d'un geste solennel, il donna la bénédiction à son oncle. Après cette jonglerie, du reste bien excusable, il sortit en pressant avec joie dans sa main cette mystérieuse cassolette à la-

quelle tant de graves intérêts étaient attachés.

Quand il franchit la porte du couvent, le jour commençait à poindre et déjà la foule se portait à la place Louis XI, impatiente de jouir du spectacle que lui avait annoncé la barbare justice des Suédois. Le capitaine reconnut bien parmi les curieux quelques hommes de sa bande; mais il passa près d'eux sans leur adresser la parole; il était pressé de rejoindre ses amis et de se débarrasser de sa robe de moine pour reprendre son costume de guerre.

V

LA PLACE LOUIS XI.

Pendant l'absence du capitaine Prost, il ne s'était rien passé d'extraordinaire dans la maison où il avait laissé le curé et le colonel en compagnie d'Albéric. Ce dernier leur avait fait part du but de son voyage, car on lui avait dit qu'il pouvait se fier à eux; il leur avait raconté tous les détails de la disparition de son père; il leur avait confié ses espérances et ses projets.

Tout en respectant la sainte mission que ce jeune homme s'était imposée, ses deux nouveaux confidents, obéissant à des pensées plus graves, lui avaient franchement avoué l'impossibilité où ils se trouvaient de le secourir. Comme le capitaine, ils avaient vanté le noble caractère du sire de l'Aigle, et fait le plus grand éloge de son patriotisme. L'homme envers lequel la cause nationale avait contracté tant d'obligations, devait être non seulement respecté, mais encore défendu contre des projets et des ambitions, qui bien qu'honorables et sacrées, ne prenaient pourtant naissance que dans des intérêts privés.

Albéric n'avait rien à répondre à des raisons aussi concluantes; il garda le silence. Mais quoiqu'abandonné à ses seules ressources, il ne perdit pas courage ;

— J'attendrai, se dit-il, et je veillerai.

Du reste, il ne fit mystère d'aucuns de ses

intérêts aux deux hommes que le capitaine lui avait désignés comme devant tout savoir. Son amour pour Paquerette eut place dans ses confidences; et tous deux, approuvant les nobles sentiments qui l'animaient pour cette pauvre fille, non seulement l'encouragèrent, mais encore le remercièrent de l'appui qu'il voulait bien, lui, fils d'une grande maison, donner à la pauvre enfant du peuple qui bientôt allait être orpheline peut-être.

Le curé, sans plus attendre, frappa sur un des énormes chenets qui garnissaient la cheminée, et Paquerette entra.

A la vue d'Albéric elle poussa un cri, et peut-être allait-elle se jeter dans ses bras, l'orsqu'un regard du vénérable pasteur l'arrêta :

— Ne crains rien, mon enfant, lui dit-il, en lui prenant affectueusement la main. J'aurais peut-être bien un reproche à te faire, car tu

as manqué de confiance en moi, mais ton père savait vos relations, et c'est là ton excuse.

— C'est un Français, murmura Paquerette.

— Non, s'écria vivement le colonel, c'est un des nôtres, et ce titre doit te le rendre plus cher encore.

— Merci, colonel, merci! répondit Albéric.

— Quant à toi, continua Marquis en s'adressant à Paquerette qui tremblait, tu ne dois ni rougir, ni baisser les yeux. Est-ce ma robe de prêtre qui te trouble à ce point? rassure toi! Nous autres ministres de Dieu, qui ne devons même pas avoir d'anathèmes pour les erreurs, les péches, ou les crimes d'un cœur vil et corrompu, puisque notre mission dans ce monde est de consoler et d'absoudre; pouvons-nous donc proscrire les nobles sentiments, et blâmer chez les autres ces douces et pures affections, que le Christ nous a interdites à nous ses successeurs, mais qu'il a permises, qu'il a ordon-

nées même aux autres hommes ? L'amour est une création de la Divinité, devant laquelle nous devons nous incliner avec respect, et que nous devons adorer, comme tout ce qui est sorti de son immortel creuset. Tout est amour dans l'univers, c'est l'ordre de Dieu. La nature, c'est l'amour; car sans l'amour, le grand architecte du monde eut vu bientôt périr son œuvre. Aime, mon enfant, aime sans crainte et sans regrets, puisque ton amour, encouragé déjà par tes proches, sera bientôt sanctionné par l'éternel. Aime, c'est la loi commune ! Si nous sommes une exception, nous, qui pour instruire l'humanité et nous soumettre fidèlement à ces maximes sévères de la morale que nous prêchons, faisons vœu de chasteté, nous ne devons pas vous imposer notre exemple. Aime, puisque tu es aimée! Aime, puisque cet amour te rend heureuse ! Aime, puisque tu es digne du bonheur que tu as rêvé.

Albéric et Paquerette s'inclinèrent en silence, pendant que le vieux colonel Varroz essuyait une larme qui était tombée sur sa moustache; et le curé, élevant les mains vers le ciel, s'écria :

— Soyez bénis, enfants ! Dieu, qui bientôt recevra vos serments, vous juge à cette heure. Soyez toujours dignes l'un de l'autre ; que la vertu soit votre guide dans ce monde, avec elle vous aborderez sans naufrage au port du bonheur.

En ce moment, on frappa à la porte de la maison de la manière accoutumée, le colonel courut ouvrir, et le capitaine entra. Il était pâle, agité :

— Où est le frère Étienne, demanda-t-il.

— Dans le Poêle (5), répondit Paquerette, il dort.

— Qu'on le réveille à l'instant, et qu'on lui dise que je suis de retour.

La jeune fille sortit, puis revint bientôt suivie du moine.

— Mon frère, lui dit le capitaine, hâtez-vous de reprendre votre robe, et partez; le jour commence à paraître.

— Vous n'avez plus besoin de moi, demanda le moine.

— Non, mais seulement merci! merci! vous saurez un jour le service que vous m'avez rendu.

Frère Étienne sortit, et le capitaine, s'adressant à Paquerette :

— Sœur, laisse-moi, lui dit-il.

Elle s'éloigna en donnant au curé un sourire de remercîments, et en jetant sur Albéric un regard qu'il lui fut facile d'interpréter.

Dès qu'ils furent seuls, le capitaine leur dit vivement en leur présentant sa main ouverte, dans laquelle brillait la cassolette que son oncle lui avait donnée:

— Voyez-vous ce bijou? c'est à lui qu'est attachée la destinée de Paquerette; c'est lui qui nous dira le secret de sa naissance; c'est lui enfin qui nous mettra sur les traces de ce que nous cherchons depuis si long-temps : la trahison!

— La trahison! reprit le curé, qu'est-ce que tout cela signifie? qu'a de commun la trahison avec Paquerette ta cousine?

—Paquerette n'est pas ma cousine, elle n'est pas la fille de Jacques Prost.

Un cri de surprise sortit de toutes les bouches; et alors le capitaine leur raconta la scène de la prison dans tous ses détails.

— Toujours le masque noir! s'écria le curé Marquis; qui donc nous dira la vérité sur cet homme?

— Moi! répondit le capitaine, moi! qui fouillerai, s'il le faut, tous les châteaux du pays les uns après les autres, jusqu'à ce que je trouve

une trace de la pauvre femme à qui a appartenu ce bijou. Je démasquerai cet infâme, je vous le jure.

Puis, détachant de sa carabine une petite chaîne de fer qui lui servait de bandoulière il s'en fit une sorte de collier, et y suspendant la cassolette, il s'écria :

— Désormais ce bijou brillera sur ma poitrine, jusqu'à ce que du sein de ces diamants jaillisse la lumière qui doit éclairer cette nuit de crimes et d'horreurs, au milieu de laquelle nous sommes perdus.

—Et nous t'aiderons dans cette noble tâche, lui dirent à la fois Marquis et Varroz, en lui tendant la main.

—Mais le jour commence à paraître, observa le curé; songeons au plus pressé.

— Vous avez raison, répondit le capitaine.

Il alla ouvrir la porte de la rue, fit un signe particulier, et aussitôt un homme, qui depuis

longtemps se promenait devant la maison au milieu des passants, empressés de se rendre à la place Louis XI, s'approcha de lui et entra. Alors le capitaine courut chercher Paquerette, et la désignant ainsi qu'Albéric au nouveau venu, qui n'était autre qu'un des siens :

— Tu vas, lui dit-il, conduire ce cavalier et cette jeune fille chez la mère de Pille-Muguet, mon lieutenant, qui demeure, comme tu dois le savoir, à la descente de la Poyat.

— Oui ! capitaine !

— Ensuite tu viendras rejoindre les nôtres sur la place.

— Oui! capitaine!

— Et tu diras à Klinkanno que la nièce du curé est là avec le jeune homme qu'il a vu cette nuit avec moi.

— Oui ! capitaine !

— C'est bien !

Et s'adressant à Paquerette en lui jetant à la hate sur les épaules sa cape de camelot :

— Allons, lui dit-il, du courage! ici tu serais trop prêt des événements, c'est pourquoi je te fais quitter cette maison. Du courage!

— Hélas! répondit-elle en pleurant, quand te reverrai-je?

— Ce soir, je l'espère.

— Mon Dieu! dit-elle en montrant Albéric, au moment où je le retrouve, faut-il donc que je perde....

— Silence, malheureureuse! lui cria le capitaine.

Puis baissant la voix :

—Silence devant cet homme! ajouta-t-il. Pour nous quatre tu seras toujours la fille de mon oncle, mais pour nous quatre seulement. Pour tout autre, n'oublie pas que tu es la nièce du curé de Saint-Lupicin.

Le colonel et le curé la baisèrent au front; le capitaine l'embrassa à son tour : ils allaient tous trois se dévouer pour son père. Puis ce dernier l'entraîna vers la porte en disant à Albéric :

— Je vous la confie, veillez sur elle.

Albéric ne lui répondit qu'en lui tendant la main, et ils sortirent suivis du montagnard qui devait les conduire.

Dès que le colonel, le curé et le capitaine furent seuls, celui-ci s'écria :

— Mon père, à bas cette robe noire, qui n'est pas de circonstance, et qu'elle fasse place à la robe rouge! L'heure va bientôt sonner.

En disant ces mots il prit vivement ses armes, aux quelles il eût soin de donner un coup-d'œil, pour s'assurer qu'elles étaient bien en état. Et pendant que le colonel suivait son

exemple, le curé alla dans la pièce voisine revêtir son nouveau costume.

A cette époque, la place Louis XI nétait qu'une immense cour, entourée de grands bâtiments de forme régulière qui composaient la vaste abbaye de Saint-Claude. L'uniformité de l'architecture, et l'on peut donner ce nom à des habitations d'assez riche apparence du reste, quoique fort simples de construction, n'était rompue que par la façade de la cathédrale, dont l'entrée principale donnait sur cette cour; ce qui permettait à Messieurs les moines de se rendre aux offices sans trop se déranger; et encore pouvaient-ils aller à l'église par de longs corridors qui régnaient tout au tour du couvent, et faisaient communiquer entre eux les différents corps de logis.

L'entrée sur la grande rue de la ville était fermée par une porte, confiée à la garde d'un frère portier, qui ne devait ouvrir qu'à bon es-

cient. De l'autre côté une seconde issue avait été pratiquée, et par conséquent une seconde porte était devenue nécessaire. Mais c'était plu-une sortie qu'une entrée. Et de cette façon la circulation était facile, point fort important pour de *pauvres anachorètes*, qui, à certaines époques de l'année, voyaient dans leur *humble retraite* des milliers de malheureux, qui leur apportaient non pas la part légitime qu'en bonne justice le travail doit à la propriété, mais tout ce que le travail pouvait faire suer à la propriété.

Depuis l'entrée des Suédois dans Saint-Claude, les réglements du monastère avaient été singulièrement foulés aux pieds. Sans parler du pillage auxquels avaient été livrés les trésors enfermés dans ce nouveau temple de Salomon, les portes brisées attestaient suffisamment du changement de maîtres.

C'était dans ce couvent que s'étaient insta-

lés les chefs des Suédois; aussi était-ce la place Louis XI qui avait été choisie pour l'exécution de Jacques Prost. La veille cette résolution était déjà connue; dès le matin la ville s'était levée de bonne heure comme pour un jour de fête, et tous les habitants, quoique mus de sentiments bien opposés, s'étaient rendus en foule sur les lieux.

Cette place Louis XI fut ainsi nommée, à l'occasion d'un séjour que le roi de France Louis, onzième du nom, fit dans cette ville, lorsque encore Dauphin, il fuyait la colère de Charles VII, et allait demander un asyle au duc de Bourgogne. Relégué dans son gouvernement du Dauphiné à la suite d'une de ces conspirations dont le but était de le porter plus promptement au trône, Louis, apprenant que le roi son père avait résolu de le faire arrêter et venait d'envoyer contre lui une armée commandée par Antoine de Chabannes, comte de

Dammartin, et sentant bien qu'il ne pouvait pas résister à un ennemi aussi puissant, se décida, dit la chronique Martinienne, à chercher son salut dans la fuite. Il gagna promptement les États de Bourgogne, et ne s'arrêta qu'à Saint-Claude, petite ville de la Franche-Comté.

Il paraît que le séjour que fit le futur monarque au milieu d'eux, ne fut pas perdu pour Messieurs les moines, et qu'ils furent assez contents des offrandes que leur dévot visiteur déposa sur la châsse de Saint-Claude, puisque plus tard, lorsqu'il fut sur le trône, ils donnèrent son nom à la principale place de leur ville.

De là le Dauphin de France se rendit à Bruxelles, où il fut reçu avec tous les honneurs dûs à son rang, par la duchesse Isabelle et madame de Charolais, femme et belle-fille de Philippe-le-bon, qui plus tard lui donna pour résidence le château de Genappe, ma-

noir fort ancien, situé sur la rivière de Dyle entre Nivelle et Gemblours, à six lieues de Bruxelles et sept de Louvain; et dans lequel il charma ses loisirs, avec l'aide de quelques amis, toujours au dire de la chronique Martinienne, pour la composition des *Cent nouvelles nouvelles*, contes imités des fabliaux du moyen âge, lesquels semblent à leur tour avoir été imitées des contes indiens des temps passés.

Or, n'est-ce pas là un rapprochement des plus curieux: Louis XI! le dévot Louis XI! agenouillé devant la châsse de Saint-Claude, et ayant déjà peut-être dans la poche de sa cape les plans de plusieurs de ces contes essentiellement grivois et libertins, qui, plus tard, devaient être recueillis et publiés par Antoine de La Sale, auteur du *Petit Jehan de Saintré* et des *Quinze Joyes du Mariage!* Ceci complète le caractère du fils de Charles VII;

c'est bien là le type le plus parfait de l'hypocrisie.

Sur cette place Louis XI, dont le baptême est maintenant connu, une heure avant l'exécution de Jacques Prost, la foule, bruyante et nombreuse, s'agitait en tout sens, manifestant ses impressions de mille manières différentes, suivant ses idées, ses opinions ou ses caprices.

Des chaises, des bancs avaient été apportés là en grand nombre, dans le but de prêter aide et secours à la taille de ceux qui craignaient de ne pas assez bien voir; et de là, comme toujours, force discussions et force querelles.

Dans un angle de la place, une vieille femme s'approcha d'un banc, sur lequel se pressaient déjà six personnes.

— Marie-Jeanne, dit-elle à une commère, donnez-moi donc une place à côté de vous?

— Eh! vous voyez bien, répondit l'autre, que nous sommes déjà six sur ce banc.

— Quand il y a de la place pour six...

— Il y en a pour sept, n'est-ce pas? Oh! la vieille sorcière! elle a trouvé cela toute seule.

De bruyants éclats de rire accueillirent ces paroles.

— Hé! Pierrette, continua Marie-Jeanne, êtes-vous allée au sabbat, cette nuit? La Paget a-t-elle été reçue? hein? Regardez, ajouta-t-elle en la désignant du doigt; voyez, son nez comme il est rouge! Vous vous êtes trop approchée du feu. Si la Paget a fait comme vous, elle ne doit pas être belle à cette heure.

— Demande-le à ton amant, s'écria la sorcière que ces paroles avaient exaspérée, il le sait mieux que moi.

—Bien! bien! cria-t-on de toutes parts; bien répondu la vieille!

— Tu mens, hurla Marie-Jeanne, tu mens;

et si je ne me retenais je t'arracherais les yeux.

— Toi! je me moque autant de tes griffes que des défenses de sanglier qui ornent la mâchoire de Lespinassou, le Fâcheux, ton tendre amant, avec qui tu vas quelquefois te promener à onze heures du soir dans les roches de Coyrière.

— Tu mens, vieux balai rôti, tu mens.

— Je t'y ai vue, il y a quatre jours.

— Ne me retenez pas, s'écria Marie-Jeanne en se débattant entre les mains de deux hommes qui l'avaient arrêtée au moment où elle avait voulu s'élancer sur la vieille; ne me retenez pas, il faut que je l'étrangle.

En ce moment un homme d'une haute stature et d'une laideur hideuse parut au milieu du groupe que cette querelle avait formé :

— Lespinassou! Lespinassou! murmura-t-on de toutes parts; et un cercle se forma autour de lui.

— J'ai entendu prononcer mon nom, dit-il d'une voix de stentor.

— La voilà, lui cria Marie-Jeanne en désignant la sorcière.

Il allait se jeter sur elle; mais aussitôt une double haie d'hommes, vêtus du costume des paysans de la montagne, s'éleva comme par enchantement entre lui et la vieille. Lespinassou les considéra un instant en silence; puis, comme la foule ameutée en cet endroit, s'était un peu dispersée, il jugea prudent de suivre son exemple et s'éloigna.

— Merci, dit la sorcière en tendant la main à l'un de ses libérateurs, merci Klinkanno! sans vous, c'en était fait de la vieille Pierrette.

— Allez, la mère, allez, rentrez chez vous, ne restez pas ici, c'est dangereux; quant à Marie-Jeanne, elle fera bien de quitter le pays

avec son Fâcheux ; car si son père, qui est un des nôtres, savait çà, il la tuerait.

— C'est elle qui l'a voulu, répondit la vieille en s'éloignant. Merci ! merci !

Quant à ceux qui l'avaient défendue si à propos, ils se séparèrent.

En ce moment l'horloge de la cathédrale sonna neuf heures ; un roulement de tambours se fit entendre à l'autre extrémité de la place, et la foule ondula un instant, repoussée par l'arrivée du cortége.

VI

LE MASQUE NOIR.

L'une des façades de ce vaste bâtiment carré qui formait le couvent de Saint-Claude, quoique construite sur le même modèle que les autres, avait pourtant avec elles une légère différence : la porte principale en était plus large, plus élevée; on y arrivait par trois marches, et elle était dominée par un balcon, qui permettait de voir d'un seul coup-d'œil tout ce qui se passait sur la place.

C'est par cette porte que le cortége qui devait protéger l'exécution de Jacques Prost fit son entrée.

Une compagnie de soldats suédois, la rapière à la main et le mousquet sur l'épaule, vint se ranger autour du bûcher, qui avait été élevé au milieu de la place, afin d'élargir le cercle qui l'entourait et de tenir les curieux plus éloignés. Ces soldats formèrent de chaque côté une double haie, qui se prolongeait jusqu'à la grande porte, et laissait ainsi une grande place vide, que devait parcourir le condamné.

Pendant cette opération, qui avait duré un certain temps, car la foule était très compacte, et bien que les soldats ne se gênassent guère pour la refouler rudement, elle leur opposait partout une muraille qu'il eût été impossible de renverser, et qu'il fallait se contenter de reculer lentement. Donc, pendant cette opération, qui avait imprimé à la foule un mouvement

rétrogade, il s'en était opéré un autre en sens contraire; et cela, sans que ceux qu'on avait chargés de cette sorte de police s'en fussent aperçus. Des hommes, revêtus pour la plupart de costumes de paysans, et qui, depuis le matin, s'étaient constamment tenus éloignés du bûcher, loin de suivre le flot qui devait les entraîner encore plus loin, avaient cherché à conserver leur position, et, laissant passer à leurs côtés tous ceux qui fuyaient les coups, dont les Suédois n'étaient pas avares, ils étaient parvenus, avec une rare adresse, et sans aucun désordre, à ne pas bouger de place. De sorte que lorsque le cercle fut formé et que les soldats eurent pris leurs rangs, ils se trouvèrent eux-mêmes, sans s'en douter, entourés d'un double cercle de paysans, dont la contenance n'avait rien d'hostile, il est vrai, mais auxquels personne ne fit attention, si ce n'est peut-être les habitants de la ville, qui les devi na nt ,

taient rangés pour leur faire place. Quant aux Suédois, ils étaient trop fiers, trop enivrés de leur dernier succès, pour soupçonner seulement une tentative qu'ils eussent taxée de folie.

Tout était prêt. Deux hommes, armés de torches allumées, se tenaient de chaque côté du bûcher, prêts à l'embrâser au premier signal.

Le sire de Guébriant parut enfin sur le balcon, fit un geste, auquel il fut répondu par un roulement de tambours, et un peloton de soldats parut sur la porte, annonçant ainsi que l'heure fatale était sonnée.

Mais déjà l'attention du public suivait une autre direction. Ce cortége, si impatiemment attendu, venait de paraître, et la foule regardait ailleurs; elle semblait avoir oublié et Jacques Prost et son supplice.

Oh! c'est qu'un nouveau personnage venait

de paraître au balcon, à côté du sire de Guébriant; c'est que ce personnage portait un immense manteau noir qui lui enveloppait tout le corps et avait le visage couvert d'un masque noir ; c'est que dans la foule, ces mots : Le masque noir! le masque noir! avaient circulé avec la rapidité de l'éclair, semblables à ce bruit sourd et lointain du tonnerre qui annonce l'orage.

Cependant le cortége avançait toujours, et la distance qu'il avait à parcourir n'était pas assez grande pour qu'il put y avoir un long intervalle entre l'apparition du condamné et son arrivée au bûcher fatal. La curiosité fut bien contrainte de revenir à son point de départ et d'abandonner un instant le masque noir, pour se porter sur les apprêts du supplice.

Jacques Prost marchait entre deux pelotons de soldats, accompagné de frère Étienne, le même qui avait procuré au capitaine les

moyens de pénétrer dans sa prison, et qui, dans cet instant suprême, avait plutôt l'air de l'encourager et de lui donner de l'espoir, que de lui prodiguer les secours de la religion.

Jacques Prost avait la tête nue et les mains liées derrière le dos. Il s'avançait fièrement; son regard ferme et tranquille se promenait sur la foule qui l'entourait avec cette assurance de l'innocence méconnue. Sans doute, il avait pleine et entière confiance en son neveu; mieux que personne il connaissait le capitaine, mieux que personne il savait ce dont il était capable; et peut-être un espoir s'était-il glissé dans son cœur. Mais ce n'était pas là le fond de sa pensée. Quelque bravoure, quelque intrépidité, quelque audace qu'eût le capitaine, il pouvait échouer; tous ses efforts pouvaient devenir inutiles et ne pas arrêter le cours de la justice suédoise. Aussi Jacques Prost s'était-il bien promis de montrer à ses bourreaux comment un

Franc-Comtois sait mourir; aussi marchait-il la tête haute, le sourire du mépris sur les lèvres, et dominant son entourage de ce regard calme de l'homme qui sent sa force.

Enfin, l'instant décisif approchait; on était arrivé au pied de l'échafaud; les soldats nouveaux venus étaient allés se poster à quelque distance, afin de ne pas être incommodés par la chaleur de ce brasier qui bientôt allait consumer la victime.

Jacques Prost embrassa son confesseur; puis, après avoir jeté sur le balcon un regard dédaigneux, il monta d'un pas ferme sur le bûcher.

Un des soldats qu'on avait choisis pour faire l'office de bourreaux, donna sa torche à son camarade, et montant derrière le condamné, il l'attacha au poteau avec les chaines qui y avaient été scellées d'avance. Après cette opé-

ration il se hâta de redescendre, et reprenant sa torche il attendit.

Le sire de Guébriant fit un nouveau signe; et déjà les deux bourreaux d'emprunt s'apprêtaient à mettre le feu au bûcher, lorsqu'un sifflement terrible se fit entendre; quatre ou cinq soldats, de ceux qui formaient la haie, furent renversés, et cette brêche livra passage à trois hommes qui furent bientôt suivis d'une vingtaine d'autres. Ces trois hommes laissèrent tomber à terre leurs manteaux; le plus jeune se précipita sur les torches, qu'il jeta au loin, pendant que les deux autres s'élançaient sur le bûcher et s'empressaient de dénouer les chaines qui enlaçaient les membres de Jacques Prost, et de couper les cordes qui lui liaient les mains. C'était le capitaine Prost, le colonel Varroz, et le curé Marquis EN ROBE ROUGE. Puis par un mouvement spontané et parfaitement entendu, au moment où la robe

rouge parut, chaque soldat Suédois vit à ses côtés un montagnard, le poignard à la main, pret à frapper au moindre geste.

— Feu ! Feu ! dirent plusieurs voix dans les rangs des Suédois.

— Que personne ne bouge, s'écria le capitaine d'une voix forte : et qu'on me livre passage.

Chaque soldat, surveillé de près par un montagnard qui lui tenait le poignard sur la gorge ne savait trop quel parti prendre.

— Par ma mère, s'écria le sire de Guébriant quelque peu déconcerté ; c'est par trop d'audace !

— Si tes mesures étaient bien prises, lui répondit le capitaine, tu vois que les miennes ne l'étaient pas moins.

— Soldats, faites votre devoir, reprit Guébriant, obéissez !

— Qu'on me livre passage, cria encore le capitaine.

Il y eut un instant d'hésitation parmi les chefs et parmi les soldats.

L'aspect de la place Louis XI était alors bien différent de celui qu'il présentait un instant auparavant. Toute cette foule qui pourtant semblait clouée là par l'attrait d'un spectacle nouveau et palpitant d'intérêt, s'était pour ainsi dire évaporée, tant sa fuite avait été prompte. Ce sifflement dont le capitaine Prost avait l'habitude de se servir pour donner le signal aux hommes de sa bande, et la vue de la robe rouge du curé Marquis avaient produit là le même effet que ces vents du nord qui passent quelque fois dans nos climats au commencement du printemps, et frappent de leur souffle glacé les fleurs qui commencent à blanchir la cime des arbres, les tuent, et les emportant dans leur tourbillon, ne laissent après

eux que des branches sèches et languissantes, qui s'agitent vainement sur leur tronc, auquel elles demandent une nouvelle sève qu'il ne peut plus leur donner.

C'est qu'à cette robe rouge était attachée une influence surnaturelle, dont la superstition avait encore augmenté la puissance. Le curé Marquis, qui était le pasteur de la paroisse de Saint-Lupicin, petit village situé sur une hauteur à peu de distance de Saint-Claude, n'était pas seulement un homme d'église, dont le caractère sacré devait inspirer le respect et la confiance. Vingt fois les populations l'avaient vu marcher à leur tête, combattre au premier rang, et courir droit à l'ennemi au milieu des balles, sans jamais en être atteint; vingt fois on l'avait rencontré dans la campagne, allant au fond des bois chercher de malheureuses familles de paysans, que la guerre

avait chassées de leurs villages incendiés, et leur porter, au milieu des plus grands dangers, des secours de vivres et d'argent, ou bien leur dire la messe à l'abri d'un sapin, en se servant pour ce saint sacrifice d'un tronc d'arbre pour autel, d'un goblet d'étain ou de bois pour calice, et remplaçant le vin par du genièvre et l'hostie par un morceau de pain noir. Mais dans toutes ces expéditions, pendant lesquelles le courage héroïque de cet homme ne s'était jamais laissé abattre, pendant lesquelles il n'avait jamais reculé devant aucun danger, devant aucune fatigue; on l'avait toujour vu, revêtu de sa robe rouge, ayant une massue de fer pendue au côté et deux énormes pistolets dans sa ceinture. Seulement, lorsque le prêtre-soldat quittait la seconde moitié de son rôle pour s'en tenir à la première, il déposait ses armes aux pieds de son autel improvisé; voulant ainsi prouver que, s'il faisait la guerre, c'est qu'il

y était contraint, mais qu'il avait horreur des discordes.

Qu'on juge dès lors de l'influence que cet homme devait avoir sur les populations, avec ce noble caractère, cet excès d'héroïsme, et cet éternel dévouement.

Quant à la robe rouge, mille et mille versions avaient couru à ce sujet. On cherchait à s'expliquer pourquoi cet homme, qui dans les temps ordinaires portait le costume grave et sévère du prêtre, se couvrait d'une robe rouge dans les moments difficiles et dangereux. Mais quelqu'efforts qu'on eut faits pour deviner cette énigme, le véritable but de la robe rouge était resté un mystère. On savait seulement que c'était un signal d'alarmes; on savait que son apparition était presque toujours suivie d'une lutte, ou que du moins un danger était imminent. Aussi, faute de raisons concluan-

tes, la superstition s'en était mêlée et lui avait donné une vertu surnaturelle.

— Sa robe rouge, disait-on, le rend invulnérable. La lame d'un sabre s'ébrèche sur son tissu impénétrable, et la balle d'un mousquet va se perdre dans ses plis merveilleux.

Qu'on juge dès lors de l'effet qu'elle devait produire! A sa vue, tous ceux que leur sexe ou leur âge tenaient éloignés des rencontres sanglantes, s'empressaient de fuir. Voilà pourquoi, lorsqu'il parut sur le bûcher dans ce costume de détresse, les vieillards, les enfants et les femmes disparurent dans un instant; voilà pourquoi il ne resta sur la place que les Suédois, les montagnards de la bande du capitaine Prost, et les hommes de la ville ou des campagnes, dont le secours pouvait être de quelque utilité, et qui demeuraient là les uns par dévoûment ou par haine des Suédois, les

autres parce qu'ils n'eussent pas osé désobéir à la robe rouge.

De leur côté les Suédois étaient loin d'être rassurés. Ce n'était pas la première fois qu'ils entendaient le sifflement du capitaine Prost, et qu'ils voyaient la robe rouge du curé Marquis. Tant qu'ils n'avaient affaire qu'aux milices ordinaires qu'on recrutait dans les villes et les villages, ils se sentaient à l'aise, car ces corps, bien qu'animés d'un bon esprit, avaient peu l'habitude des combats. Mais quand les soldats de la France et de la Suède se trouvaient face à face avec cette bande de partisans terribles, qui avaient pour signal un coup de sifflet, pour cri de guerre ce mot de la Vouivre : *La Cuzon!* et pour drapeau la robe rouge; oh! alors leur confiance n'était plus la même, et bien souvent on les avait vus fuir sans songer ni à attaquer ni à se défendre.

Ce qui se passait alors sur la place Louis XI n'était donc pas de nature à beaucoup raffermir leur courage. Sans parler des réflexions précédentes qui devaient nécessairement leur bourdonner dans le cerveau, l'audace d'une telle entreprise, la précision, la vigueur de ce coup de main, étaient bien faites pour augmenter encore leur terreur.

C'est qu'en effet c'était quelque chose de vraiment beau, de grandiose, d'héroïque, que de voir sur ce bûcher ces trois hommes, se dévouant pour en sauver un autre, le tenant au milieu d'eux comme pour lui faire un rempart de leurs corps, et prêts à mourir avec lui ou pour lui. Qu'il était beau ce vieillard à la taille erculéenne, relevant fièrement sa vaste tête, la main gauche appuyée sur l'épaule du condamné, et levant de l'autre une hache d'un oids énorme, qu'il maniait comme une plume, a raissant vouloir dire à ceux qui l'entouraient :

— Vous le voyez, je suis toujours jeune, je suis toujours le colonel Varroz.

Et de l'autre côté, le curé Marquis, une main levée vers le ciel, et prenant de l'autre celle de son ami qu'il venait sauver ; comme son visage était inspiré ! comme il paraissait sentir sa force et sa puissance! Et devant eux le capitaine Prost, son épée à la main, dominant de son regard d'aigle tous les mouvements de son entourage ; les lèvres crispées, le visage en feu ; quelle certitude de succès, quel air triomphant répandu sur ses traits ! Et autour d'eux tous ces montagnards, qui par un mouvement spontané avaient tiré leurs poignards, et l'appuyaient sur la gorge de chaque soldat Suédois, serré de trop près pour pouvoir faire usage de sa longue rapière et de son mousquet ; comme tous ces hommes paraissaient résolus, décidés ! comme ils étaient attentifs !

avec quelle avidité leurs regards se fixaient sur leur capitaine?

C'était un spectacle à la fois imposant et terrible. D'un côté, l'influence d'une audace inouïe, et de l'autre cet admirable accord. Il y avait là de quoi intimider les plus braves.

Le sire de Guébriant, un des principaux acteurs de cette scène, n'avait peut-être pas été subjugué, comme il l'eût été, sans doute, si ces événements l'eussent touché de moins près. Mais, embrassant d'un coup-d'œil tout ce qui se passait devant lui, il avait bientôt compris le danger de la position, et son hésitation n'avait rien d'extraordinaire. Tous les soldats présents étaient, pour ainsi dire, à la merci des montagnards. En cas de collision, quelques-uns pourraient peut-être échapper; mais l'ennemi était sans contredit le plus fort. Aux deux extrémités de la place, les deux postes, qu'il y

avait laissés, avaient été, comme au centre, enveloppés par les montagnards, qui les tenaient en respect. Que faire dans une telle extrémité? Il n'osait pas prendre un parti.

Tout cela, du reste, fut rapide comme la pensée. L'hésitation du sire de Guébriant ne dura pas une minute. Le capitaine Prost ne lui en donna pas le temps.

— Encore une fois, s'écria-t-il, qu'on me livre passage.

Et comme personne ne bougeait, il ajouta, en s'adressant au général suédois :

— Ordonne donc à tes hommes de jeter leurs armes. Il ne leur sera fait aucun mal, je te le jure. Je ne veux aujourd'hui que la vie de mon oncle. Mais je jure aussi que si tu refuses, je donne mon signal, et pas un des tiens n'échappera.

En disant ces mots, il descendit le bûcher; et déjà le curé et le colonel, donnant le bras

à Jacques Prost, se disposaient à le suivre. Le sire de Guébriant, jugeant la résistance impossible, et ne voulant pas, pour un seul homme, sacrifier tant de monde, allait peut-être céder à la nécessité. Tout enfin semblait devoir se passer sans effusion de sang; lorsque tout-à-coup le masque noir, qui avait trop de raisons de ne pas être content de la tournure que prenaient les choses, tira de dessous son manteau un pistolet, fit feu, et la balle alla frapper Jacques Prost en pleine poitrine.

Le capitaine se retourna, et voyant son oncle tomber entre les mains du curé :

— Misérable! s'écria-t-il. A moi! La Cuzon! La Cuzon!

Et faisant retentir son sifflement, il se précipita en avant, renversa quelques soldats, qui voulaient lui barrer le passage, et s'élança dans le couvent, suivi de quatre hommes de sa bande, qui, dans de pareils moments, avaient or-

dre de ne le quitter jamais et de lui servir d'escorte.

Le coup de pistolet du masque noir et le sifflement du capitaine étaient partis presque en même temps. Aussi, au moment même où Jacques Prost tomba, plus d'un Suédois fut renversé à son tour avec six pouces de fer dans le cœur. La mêlée fut générale.

Il ne s'agissait plus ici d'une rencontre ordinaire; c'était un combat corps à corps, dans lequel l'agilité, l'adresse, la force devaient avoir l'avantage; et pour cela les montagnards n'avaient pas leurs pareils. Et puis la confiance avait endormi le général suédois. Il n'eût jamais pu prévoir une semblable catastrophe. Aussi avait-il négligé de prendre de grandes précautions. Un petit nombre d'hommes lui avait paru suffisant pour contenir cette foule, à laquelle il ne prêtait pas d'autre intention qu'une simple curiosité. Ce n'est qu'au mo-

ment même de l'exécution qu'il avait paru inquiet et que des ordres avaient été expédiés promptement, sans doute pour demander des renforts; mais les renforts n'arrivaient pas.

Les montagnards, au contraire, étaient là au grand complet; et leur nombre avait encore été augmenté des bourgeois et des paysans qui étaient restés sur la place, et qui, au moment du branle-bas général, s'étaient empressés d'y prendre part. De sorte que le parti de la montagne avait pour lui le nombre, la force et une mort à venger.

Les Suédois pourtant, il faut leur rendre cette justice, n'étaient pas hommes à se laisser égorger sans se défendre. Si d'abord ils avaient été quelque peu interdits de se trouver ainsi serrés de près par leurs redoutables ennemis qui semblaient sortir de dessous terre; lorsque l'action commença et devint sanglante, ils comprirent bien vite qu'ils n'avaient pas

deux partis à prendre. A la façon dont les montagnards s'y prenaient d'habitude, ils savaient trop bien qu'avec eux il n'y avait pas de moyen-terme : Vaincre ou mourir ! ils n'avaient pas d'autre choix. Mais que pouvaient-ils ? L'intervalle qui s'était écoulé depuis l'apparition de la robe rouge jusqu'au coup de pistolet avait été trop court, pour qu'ils aient eu le temps de se remettre de leur surprise ; et puis, inférieurs en nombre, en force et en position, pouvaient-ils résister.

Ce qui se passa alors sur la place Louis XI fut affreux, horrible. Au moment de l'attaque, une douzaine de montagnards s'étaient rangés autour du curé Marquis, qui soutenait toujours le cadavre de Jacques Prost ; et le colonel Varroz, s'élançant du bûcher, s'était précipité au plus fort de la mêlée, laissant tomber sa hâche autour de lui avec une rapidité effrayante sur tout ce qui portait l'uniforme suédois, et abat-

tant de chaque coup un ennemi à ses pieds. On n'entendait partout que le bruit des armes qui se heurtaient ou se brisaient dans de terribles efforts; glas funèbre qui n'était dominé que par les cris de douleur et les imprécations des Suédois, et par les signaux de détresse de leurs adversaires, signaux qui aussitôt amenaient autour de ceux qui couraient un danger quatre ou cinq montagnards, dont les poignards ne laissaient pas longtemps la lutte incertaine.

Depuis un quart d'heure on se battait partout avec un acharnement qui tenait de la rage, surtout de la part des Suédois, qui pour la plupart blessés, sanglants et enfermés là sans moyens d'évasion, car les deux issues de la place étaient soigneusement gardées, luttaient en désespérés contre une mort presque certaine. Ce qui restait de ces malheureux se traînait péniblement vers les portes de l'église, les uns demandant grâce, les autres rassem-

blant le peu de forces qu'il leur restait, afin de mourir dignement. Quant aux montagnards, ils étaient tous debout, tous, sans exception; et si quelques-uns avaient senti l'épée d'un Suédois leur entamer la peau, du moins ce n'étaient que des blessures légères, à peine dignes d'attention.

En ce moment le capitaine Prost reparut sur le seuil de la porte par laquelle il était entré dans le couvent; il lâcha son coup de sifflet, qui aussitôt réunit toute sa bande autour de lui, et, allant droit au curé Marquis :

— Rien! lui dit-il, rien! nous n'avons rien trouvé. En fuyant, ils avaient fermé toutes les portes; et pendant le temps que nous avons mis à les briser les unes après les autres, ils ont pu nous échapper. Mais n'importe! tu seras vengé, mon oncle! tu seras vengé.

Puis, jetant sur la place un coup-d'œil rapide, pour juger de ce qui s'était passé pen-

dant son absence, il ajouta, en s'adressant à ses hommes :

— Bien, enfants! bien! je suis content de vous.

Mais alors ses oreilles furent frappées d'un bruit sourd et lointain, au milieu duquel il lui sembla distinguer quelques cris. Ce bruit se rapprocha peu à peu, puis devint plus distinct; et bientôt il éclata fort et bruyant dans la grande rue qui conduisait à la place.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il.

— Les Gris! les Suédois! cria un des hommes qui gardaient l'entrée de ce côté, et qui aussitôt vinrent se replier sur lui.

— Les Suédois! s'écria le capitaine. Allons, enfants! en bataille. Armez vos carabines, et attention! Si l'ennemi est nombreux, quittons la place et laissons-le s'engager dans les rues de la ville; là il est à nous. Mais si nous sommes en force, en avant; et pas de quartier.

N'oubliez pas mes signaux : un coup de sifflet et *La Cuzon* pour l'attaque; un coup de sifflet seulement pour la retraite. Attention!

Aussitôt tous ces hommes se rangèrent sur trois lignes, ayant derrière eux le curé Marquis, qui veillait toujours sur le cadavre de Jacques, et devant eux le colonel Varroz et le capitaine.

— Les voilà! s'écria celui-ci; ne nous pressons pas, et tâchons de viser juste.

Il se baissa, ainsi que le colonel, et Gris et Suédois furent reçus par une décharge épouvantable, qui fit bien des jours dans leurs rangs.

Pendant que les montagnards rechargeaient leurs armes et que l'ennemi ripostait faiblement, embarrassé qu'il était déjà par ses blessés et ses morts, le Capitaine restait immobile, attendant que le nuage de fumée, produit par le feu de sa bande, se fût dissipé, et voulant voir la force de l'ennemi avant de prendre un

parti. Mais le nuage avait à peine disparu, qu'on l'entendit pousser comme un rugissement sauvage et qu'on le vit s'élancer en avant, laissant ses hommes à leur place et paraissant oublier de leur donner le signal convenu.

C'est qu'il venait d'apercevoir une tête hideuse se balançant sur un vaste corps; c'est que Lespinassou était devant lui, seul, précédant de dix pas au moins ceux qui le suivaient.

A cette attaque inattendue, Montagnards, Gris et Suédois avaient fait un mouvement pour se porter au secours de leurs chefs; mais dominés, sans doute, par la même pensée, ils étaient demeurés immobiles, et, comme de paisibles spectateurs, ils attendaient en silence le résultat de ce combat singulier, tout en observant cependant et prêts à intervenir en cas de besoin.

La réputation de ces deux hommes, leur haine bien connue, les menaces qu'ils s'étaient

faites souvent, et peut-être aussi un certain sentiment de curiosité, dont le fond était de savoir lequel des deux serait le vainqueur; tout enfin dans cette rencontre devait exercer une sorte d'influence magnétique sur ceux qui en étaient témoins et les contraindre à attendre.

Lespinassou avait pour toute arme une énorme massue de fer, dont l'atteinte était toujours mortelle, et un poignard suspendu à sa ceinture par une petite chaîne d'acier. Quant au capitaine Prost, il n'avait que son épée. Pendant son excursion dans le couvent, il avait remis ses pistolets à un de ses hommes, après les avoir déchargés tous deux contre les verroux d'une porte qu'il voulait enfoncer, et il avait brisé son poignard en forçant une serrure. Depuis, il n'avait eu ni le temps, ni la pensée de reprendre les uns et de remplacer l'autre.

Quand Lespinassou le vit venir à lui, il leva sa massue et le reçut par un coup terrible, qui l'eût infailliblement étendu raide mort, si, par un mouvement rapide, il ne l'eût évité. Il riposta aussitôt par un violent coup d'épée, qui peut-être eût mis fin à la lutte, si le Gris, qui était doué d'une force prodigieuse, n'eût relevé à temps sa massue et n'eût paré le coup. Mais cette parade fut fatale au capitaine; son épée trop faible vola en éclats.

Un cri universel retentit alors. Du côté des Suédois c'était un cri de triomphe; du côté des Montagnards un cri de terreur. Mais cette sorte d'alarme fut plus rapide que l'éclair, et le colonel Varroz, qui avait déjà fait quelques pas en avant pour voler au secours de son élève, dût rester immobile.

Sans attendre que son ennemi ait eu le temps de relever son arme le capitaine jetant au loin le tronçon de son épée, s'élança sur lui, et le

saisissant à bras le corps, le secoua rudement, cherchant à le renverser. De son côté Lespinassou laissa tomber sa massue qui dès-lors lui devenait inutile ; il sentait bien que désormais il ne devait attendre d'autre secours que de sa force musculaire; il sentait bien que cette etreinte ne pouvait cesser que par la mort de l'un d'eux.

Mais si le Fâcheux était grand et gros, le Cuanais, quoique plus petit, était fort et robuste. Ses bras se tordaient sur les côtes de son ennemi, cherchant à les lui écraser, ou à soulever cette lourde masse, pour la renverser ensuite; tandis que le colosse appesantissait en vain ses larges mains sur les épaules du montagnard; elles n'arrivaient pas assez puissantes à la hauteur de la poitrine.

Il y eut comme un instant de repos, pendant lequel ces deux hommes demeurèrent presque immobiles ; l'un, réunissant tous ses efforts

vers un seul but, l'autre cherchant à conserver son équilibre.

Alors Lespinassou eut une pensée qui pouvait peut-être lui donner la victoire. Trop grand pour pouvoir atteindre les reins du capitaine, et les presser dans ses bras nerveux jusqu'à ce qu'il lui eut brisé la poitrine; il songea à l'étouffer en lui serrant le col dans ses mains. Le capitaine, qui le devina, enfonça aussitôt sa tête dans ses épaules, opposant ainsi un rempart aux tentatives de son ennemi. Mais le danger était grand; si le Gris le tenait une fois à la gorge, c'en était fait, il fallait succomber; aussi il tenta un effort désespéré pour en finir d'un seul coup. Se saisissant les bras avec les mains, derrière le dos de Lespinassou, afin de leur donnner plus de force, il réussit à soulever le colosse, qui l'aidait sans s'en douter en s'appuyant sur ses épaules; et après un

instant d'oscillation, il le renversa, et tomba avec lui.

Dès-lors le combat changea de face. Heureusement pour le capitaine, la masse la plus lourde avait emporté la plus légère, de sorte qu'il se trouvait sur son ennemi; mais malgré cet avantage, si Lespinassou eut poursuivi sa première pensée, son adversaire était perdu. Au lieu de le saisir à la gorge et de l'étrangler, il ne songea qu'à son poignard et le tira rapidement. Le capitaine, qui conservait tout son sang-froid, comprit aussitôt tout ce qu'il avait à faire. Saisissant vivement avec les deux mains celle du Fâcheux qui tenait le poignard, il se mit presque sur le côté afin de rendre l'autre bras inutile, et, sans chercher à lui enlever son arme, il tenta de le poigarder dans cette position avec ses propres mains. Lespinassou qui le devina, voulut à son tour se dégager et le mettre sous lui, mais celui-ci avait pris toutes ses

précautions : ses deux jambes écartées avaient un point d'appui à terre de chaque côté, et la main à laquelle il se cramponnait le maintenait dans sa position, malgré toutes les tentatives de son ennemi.

Ce n'était donc plus qu'une question de patience. Le bras armé de Lespinassou lasserait-il les deux bras du capitaine? Peut-être! si le Fâcheux eut conservé son sang-froid. Mais au commencement du combat, il avait fait une telle dépense de force, qu'en ce moment ses muscles commençaient à ne plus obéir à l'action des nerfs. Le sang dans les yeux, l'écume à la bouche, il se tordait sous l'empire de convultions horribles, et épuisait ainsi son reste de vigueur. Enfin, par un effort désespéré, il parvint à se mettre sur son séant, et à soulever son ennemi par la seule puissance de ses reins.

En ce moment suprême, plus d'un assistant sentit le frisson lui parcourir tout le corps.

Mais cette tentative fut la dernière. Le capitaine s'appesantit sur lui, le renversa, et s'appuyant de tout son poids sur sa main, il lui enfonca le poignard dans la poitrine.

Aussitôt, se relevant d'un bond, et voulant profiter du moment de stupeur que sa victoire devait jeter parmi les Suédois et les Gris, il courut à ses hommes, saisit une épée, et après avoir donné un coup de sifflet d'autant plus aigu qu'il était plus animé en ce moment :

— A moi ! s'écria-t-il, La Cuzon ! La Cuzon!

Et il se précipita en avant suivi de toute sa bande.

Les Suédois n'étaient pas, comme les partisans commandés par le capitaine Prost, habitués à cette guerre de surprises continuelles, d'attaques imprévues; aussi, considérant le combat singulier qui venait de se passer sous leurs yeux, comme une espèce d'armistice, ils avaient sinon rompu leurs rangs, du moin négligé cette

sévère discipline des troupes posées en présence de l'ennemi. Qu'on juge donc de l'effet produit par le choc de ce corps impétueux que rien n'avait pu distraire, qui était resté dans la même position, la main sur ses armes, l'œil attentif et l'oreille au guet; de ce corps, qui obéissant aux ordres de son chef sans en être étonné, sans hésiter, se ruait furieux sur des hommes débandés, sans ordre, et auxquels la surprise enlevait le peu de confiance qui pouvait leur rester. En un instant tout fut massacré, culbuté; la bande du capitaine Prost passa là comme une avalanche, entraînant, nivelant tout dans sa course terrible.

Il ne resta bientôt sur la place Louis XI que le curé Marquis et son escorte :

— Aidez-moi dit-il à ses hommes, aidez-moi à porter dans l'église le corps de notre ami ; il y restera jusqu'à ce que nous puissions l'en-

terrer dans le lieu qu'il m'a désigné en expirant.

Le cadavre de Jacques Prost fut aussitôt transporté dans l'église, dont un moine, qui sans doute s'y était réfugié, venait d'ouvrir mystérieusement la porte; et le curé congédiant ses hommes :

— Allez, leur dit-il, allez rejoindre vos compagnons. A présent je n'ai plus besoin de vous, ici je suis en sureté. Dites à Varroz et au capitaine que je les verrai ce soir à la maison, ou demain à la grotte du Val.

Mais le combat ou plutôt le massacre continuait dans la ville. Harcelés, traqués comme des bêtes fauves, les malheureux Suédois cherchaient en vain un asyle qui put les mettre à l'abri. Ils avaient beau frapper aux portes des maisons et crier grâce, tout semblait désert à l'intérieur, les habitants restaient sourds à leurs cris. Les montagnards, exaspérés et par l'ar-

deur du combat, et par la scène de la place Louis XI, et par le souvenir des horreurs commises en d'autres temps par les Suédois, ne faisaient pas de quartiers. Un grand nombre pourtant étaient parvenus à fuir en gagnant à la hâte la campagne, mais tout ce qui n'avait pas pu sortir de la ville et qu'on trouva dans les rues, fut impitoyablement massacré. Quant au sire de Guébriant et au masque noir on ignorait de quel côté ils avaient fui; ils n'avaient pas reparu.

Pourtant cela, comme toute chose, devait avoir un terme. Le colonel et le capitaine étaient revenus sur la place Louis XI où ils donnaient des ordres et distribuaient des postes. L'ennemi était chassé, la ville au pouvoir des montagnards; quelques maisons commençaient à s'ouvrir, et quelques bourgeois venaient déjà remercier leurs courageux libérateurs; tout enfin semblait terminé; lorsque tout à coup la

vigie, qui veillait continuellement dans le clocher de la cathédrale, sonna le tocsin; et au même instant des colonnes de fumée noire et épaisse, furent aperçues de tous côtés, enveloppant la ville entière,

— Le feu ! le feu !

Ce cri poussé par cent voix à la fois se répandit d'échos en échos jusqu'aux extrémités de cette malheureuse cité que la vengeance suédoise menaçait d'un incendie général; car, on ne pouvait pas en douter, c'étaient les Suédois qui en fuyant avaient laissé ce dernier et terrible souvenir à Saint-Claude. Et là, comme ailleurs, ils avaient voulu que leur œuvre fut complète. Le feu en se manifestant dans plusieurs endroits à la fois, paralysait toute espèce de secours, il fallait fuir; toute résistance était impossible, surtout dans une ville comme celle-là, où presque toutes les maisons etaient construites en bois.

Un homme haletant, les cheveux brûlés, les vêtements à demi consumés, parut à l'entrée de la place :

— Capitaine, cria-t-il à Prost du plus loin qu'il l'aperçut, le feu est à la maison de la mère de Pille-Muguet. La nièce du curé est peut-être morte à cette heure.

— Paquerette ! Paquerette morte ! oh mon Dieu ! mon Dieu ! épargne-nous ce nouveau malheur.

Puis s'adressant à Varroz :

— Colonel, ajouta-t-il, prenez le commandement de la bande; moi je cours à la Poyat. — Allons, vous autres ! Pille-Muguet ! Klinkanno ! et dix hommes de bonne volonté, venez, suivez-moi !

Et il partit en courant,

En arrivant à l'entrée de la rue de la Poyat, qui suit une pente rapide et descend jusqu'au bord de la rivière, le capitaine eut de la

peine à se frayer un passage à travers les débris fumants qui, déjà couvraient le sol. L'incendie, qui s'était déclaré là en premier lieu, était alors dans toute sa force; il avait fait des progrès rapides au milieu de toutes ces constructions, qui pour la force et la solidité, ressemblaient assez à des châteaux de cartes. Toute cette partie de la ville n'était déjà plus qu'une immense fournaise au centre de laquelle il y avait folie à s'aventurer.

Pourtant le capitaine n'hésita pas. Quand il fut devant la maison où il avait le matin envoyé Paquerette, il put juger du danger que courait cette enfant qui lui était si chère : la maison, quoique bâtie en pierres, n'avait pu résister à l'action du feu. La toiture s'était écroulée, et entraînant dans sa chute le premier et seul étage, elle avait comblé le rez-de-chaussée qui n'était plus qu'un brasier ardent.

C'était dans la cave qu'Albéric et Paquerette s'étaient réfugiés. Or, dans beaucoup de maisons de Franche-Comté, surtout à cette époque, on descendait à la cave par une trappe pratiquée dans le plancher de la salle basse, près de la porte d'entrée; ou plutôt, en construisant, on laissait à la voûte, sur laquelle le plancher était assis, une ouverture destinée à cet usage.

Il en était ainsi dans la maison de Pille-Muguet. La porte, toute grande ouverte, indiquait assez que les malheureux avaient voulu fuir, mais qu'ils en avaient été empêchés sans doute par la chute de plusieurs poutres embrasées, qui gisaient encore à terre en dehors; ils avaient alors tiré la trappe qui était restée ouverte, et étaient descendus dans la cave.

Par un bonheur providentiel, le plafond en s'écroulant n'avait pas bouché cette ouverture. Plusieurs poutres se heurtant en tombant dans

l'intérieur, s'étaient opposées les unes aux autres et avaient formé une sorte de voûte, qui devenait de moins en moins solide à mesure que le feu la consumait, mais qui pouvait tenir encore quelque temps. La position était terrible! attendre, c'était la mort! tenter un moyen de salut! En existait-il un, qui eût la moindre chance de succès?

Du reste il fallait avoir toute la puissance de caractère du capitaine Prost, toute son énergie, toute sa bravoure pour conserver son sang-froid dans un pareil moment et l'imposer aux autres. Il était là, entouré de ses hommes, qui attendaient tranquillement ses ordres, sans s'inquiéter du danger qui devenait de plus en plus menaçant; et cela au milieu de scènes horribles auxquelles ils n'avaient pas l'air de songer. Car, quoi de plus affreux que ce qui se passait alors à leurs côtés? Ici c'était une maison qui s'écroulait avec un fracas

épouvantable; là, des flammes, longtemps contenues par la résistance d'un mur qu'elles finissaient par crever, s'échappaient par cette ouverture, menaçantes, furieuses et sifflant comme un vent d'automne. Plus loin, de malheureux habitants, surpris par ce désastre, poussaient des plaintes douloureuses, des cris affreux, et jetaient par les fenêtres de leurs demeures enflammées tout ce qu'ils espéraient pouvoir sauver. C'était un spectacle horrible!

Le capitaine Prost était toujours là, debout, immobile, dévorant sa moustache avec rage, ne sachant que faire. Déjà plusieurs fois, il avait vu à travers les flammes la tête d'Albéric se montrant à l'ouverture de la trappe; il avait entendu sa voix lui demander du secours, non pas pour lui, mais pour Paquerette; et, quoique bien près d'eux, il sentait qu'il lui était impossible de les arracher à cette tombe de feu. Comme il souffrait! comme son cœur était

torturé! comme son visage exprimait toute la douleur de sa position!

Tout à coup, parmi les objets que les habitants des maisons voisines jetaient en grand nombre par les fenêtres, un énorme paquet de linge tomba à ses pieds. Cette vue lui inspira une idée subite.

— Pille-Muguet, s'écria-t-il, qu'il y a-t-il dans ta cave?

— Deux tonneaux, capitaine.

— Que contiennent-ils? du vin, de l'eau-de-vie ou du genièvre?

— Du vin, capitaine.

— Du vin! merci, mon Dieu! merci! ils sont sauvés! Allons, enfants, à la besogne; vite, qu'on me débarrasse cette porte.

Et sans plus d'explications, les montagnards, bravant une pluie de feu, se mirent en devoir d'enlever les poutres embrasées qui

obstruaient la porte ; en un clin-d'œil elle fut libre.

Pendant ce temps le capitaine avait dénoué le paquet de linge, et y prenant un drap il l'avait jeté dans le ruisseau qui heureusement n'était pas tari. Quand ce drap fut bien mouillé, il s'en couvrit de la tête aux pieds, et en prenant deux autres ployés sous son bras, il alla se placer en face de la porte. De là il mesura de l'œil la distance qu'il avait à parcourir, car pour ne pas être asphyxié il allait être obligé de retenir sa respiration et de fermer les yeux. Quant à l'action directe des flammes, il la bravait grâce au drap mouillé dont il était couvert. Lorsqu'il eut bien apprécié le chemin qu'il avait à faire, il marcha droit devant lui d'un pas rapide, franchit le seuil de la porte au milieu d'un nuage de feu et disparut par la trappe.

Quand il fut dans la cave, dire les transports

de joie et d'admiration qui l'accueillirent, serait impossible. Paquerette se jeta à son cou en pleurant; ne voyant pas en lui un libérateur, mais oubliant plutôt le danger de sa position, pour ne songer qu'à l'héroïque dévouement de celui qu'elle nommait son frère. Quant à Albéric il ne savait comment témoigner sa reconnaissance au capitaine. Il ne put que lui tendre la main en lui disant:

— Hier je vous ai sauvé la vie, mais aujourd'hui vous payez noblement votre dette. Désormais c'est moi qui suis votre débiteur.

— Nous réglerons notre compte plus tard, répondit le capitaine en se dégageant de leurs étreintes; pour le moment il s'agit de sortir d'ici, et ce n'est pas chose facile. S'il fait aussi chaud dans le four où Satan enferme les damnés, je conçois qu'ils y aient peu d'agrément.

Puis sans plus attendre il défonça un des tonneaux; plongea dans le vin qui en sortait à

grands flots, un des draps qu'il avait apportés, et le jetant sur les épaules d'Albéric :

— A vous, lui dit-il, comptez les marches que vous avez à monter, et ne vous arrêtez pas. Vite! vite!

— Mais Paquerette? demanda Albéric.

— Je m'en charge, allez! allez!

Albéric monta rapidement, et disparut bientôt au milieu des flammes.

Alors le capitaine, trempant dans le vin l'autre drap, en enveloppa la pauvre Paquerette, qui malgré le calme de son sauveur, ne pouvait, sans frissonner, songer au voyage qu'elle allait faire. Puis, après avoir soumis à une nouvelle immersion le drap dont il était déjà couvert, il chargea sur ses épaules son enfant bien aimée, et marcha droit à l'escalier. Quand il eut monté quelques marches :

— Paquerette, dit-il, ferme les yeux et retient sa respiration, voici le moment critique.

— Oui, mon frère, répondit-elle d'une voix faible.

— Silence! et ne crains rien, ajouta le capitaine.

Il s'élança aussitôt à travers les flammes qui bourdonnaient à ses oreilles comme un torrent furieux, et il allait franchir heureusement le seuil de la porte, lorsque le pied lui glissa.

— Mort et sang! s'écria-t-il en chancelant.

Il allait tomber, et c'en était fait de lui et de Paquerette, si Albéric, qui avait fait heureusement la traversée, ne se fut jeté de nouveau au milieu du feu, et ne l'eut arraché à une mort certaine. Il était temps! les poutres qui formaient une voûte au-dessus de la trappe s'écroulèrent: un instant plus tard cette cave devenait un tombeau.

Dès qu'il fut hors de danger, le capitaine, sans reprendre haleine, il était trop inquiet de l'état de Paquerette, courut jusqu'au haut de

la Poyat, en passant entre deux murailles de feu, suivi d'Albéric et de ses hommes. Arrivé dans la grande rue, où l'incendie était moins violent, il se hâta de déposer à terre son précieux fardeau ; la pauvre enfant était évanouie.

En ce moment, un montagnard arriva près d'eux en courant :

— Capitaine, dit-il, les Suédois se sont ralliés sur la route de Longchaumois, ils menacent de rentrer dans la ville. Le colonel Varroz est là avec tout le monde, il m'envoie vous chercher.

— Albéric, s'écria le capitaine, le devoir me réclame. Transportez Paquerette à la maison, et prodiguez-lui des soins. Dans une heure je serai près de vous, et nous partirons tous pour le Val. Hâtez-vous!

En disant ces mots, il s'éloigna suivi de son escorte.

Resté seul, Albéric prit Paquerette dans ses

bras, et se dirigea aussi vite que possible vers la demeure du capitaine, qui n'était pas fort éloignée; mais il n'avait pas fait cent pas qu'il se trouva face à face avec quatre ou cinq Fâcheux qui sortaient d'une maison abandonnée, dans laquelle ils étaient entrés ou pour y chercher un asile, ou pour s'y livrer au pillage.

— Oh! oh! dit l'un d'eux, voilà un muguet à bonne fortune.

— L'amour au milieu de la guerre et de l'incendie, reprit un autre, c'est chevaleresque!

Albéric voulut continuer son chemin, mais ces hommes firent mine de s'y opposer.

— Livrez-moi passage, leur cria-t-il en tirant son épée de la main droite pendant qu'il soutenait Paquerette du bras gauche.

Dans ce mouvement le drap qui l'enveloppait tomba, et son visage fut mis à découvert.

— Eh! mais, dit un des Gris, c'est la nièce du marquis, c'est la belle Paquerette.

A ces mots, Albéric furieux, les chargea avec vigueur, et en un instant il en mit deux hors de combat. Mais que pouvait-il contre le nombre? Un violent coup de sabre qu'il reçut par derrière lui coupa son chapeau en deux, lui fendit le crane et le renversa.

Un des Gris s'empressa de soutenir Paquerette.

— Qu'elle est belle! dit-il en la regardant.

— Oui! répondit un autre, mais ce que j'aime encore mieux, ce sont les écus d'or du maître. Il faut la lui porter, il nous paiera cher une aussi bonne capture.

Cet avis prévalut. Un de ces hommes la chargea sur ses épaules, toujours inanimée; et fuyant rapidement par une rue latérale, il disparut bientôt avec ses camarades.

VII

LA SORCIÈRE.

L'homme placé en vigie dans le clocher de la cathédrale de Saint-Claude venait de faire retentir douze fois son marteau sur l'airain sonore de la cloche. Tout était calme et silencieux dans cette cité qui, le jour précédent, avait servi de théâtre à tant d'événements divers; ou du moins, le sombre repos dans lequel elle était alors plongée n'était troublé que par la chute

de quelques murailles, qui, minées depuis longtemps, étaient pourtant restées debout, et finissaient par s'écrouler avec fracas, soulevant dans leurs chutes des flots de cendres brûlantes, qui répandaient au loin comme un brouillard de feu.

La lune brillait dans tout son éclat, continuant paisiblement sa course monotone au-dessus de ces tristes débris, et éclairant de ses pâles lueurs ces ruines encore fumantes. Mais pas un être humain dans cette affreuse solitude, pas un cri, pas une plainte, pas un soupir répondant aux faibles éclats des dernières étincelles qui se mouraient. Les habitants, chassés de leurs demeures par le terrible fléau, avaient-ils donc fui pour jamais? ou bien avaient-ils donc tous péri dans ce désastre?

Pourtant quelques habitations avaient été épargnées, surtout dans la partie de la grande rue qui avoisinait la place Louis XI. Non pas

qu'on eût cherché à les préserver du sort qui semblait devoir infailliblement les frapper, mais simplement par un effet du hasard ou un ordre de la Providence.

Sous le vaste portail d'une de ces maisons, dont la porte, toute grande ouverte, prouvait assez que ses maîtres l'avaient depuis longtemps abandonnée, une vieille femme était à genoux devant un cadavre, lui prodiguant des soins et cherchant à le rappeler à la vie. Après avoir étanché le sang qui lui sortait d'une large plaie qu'il avait à la tête, et qui, sans être mortelle, avait pourtant été suivie d'un long évanouissement; après l'avoir pansé avec des linges imbibés d'un liquide dont elle avait le secret, et lui avoir fait respirer des essences qui, bien que fortement concentrées, n'avaient pas produit l'effet qu'elle en attendait, elle avait fini par appliquer sur la poitrine une sorte d'emplâtre composé de plantes à elle

connues, et dont le suc âcre et brûlant devait, sans doute, ramener la chaleur à la peau et rétablir la circulation du sang. Elle était là depuis la tombée de la nuit, épiant un signe de vie sur le visage de son malade, et mettant à contribution tout ce que la science médicale pouvait lui inspirer. Minuit venait de sonner, et depuis six heures elle attendait.

Enfin le blessé poussa un léger soupir. Aussitôt la vieille lui fit avaler quelques gouttes d'un cordial contenu dans un flacon qu'elle tira de son sein, et l'effet en fut si prompt, qu'il ouvrit les yeux et porta la main à sa tête.

— Où suis-je? murmura-t-il faiblement.

La vieille ne jugea pas à propos de répondre à cette question, qui pouvait être suivie d'une foule d'autres. C'était là une suite d'explications qu'elle voulait éviter. Elle préféra remettre la mémoire du malade dans son état normal; et pour cela, elle ne lui dit qu'un nom :

— Paquerette!

— Paquerette! répéta-t-il.

Ce mot eut le succès désiré. Il se mit sur son séant, et, promenant ses regards autour de lui, il chercha à fixer ses idées. Tout-a-coup, apercevant dans la rue, en face de lui, un pan de mur noirci et à demi écroulé, derrière lequel s'élevait un reste de fumée :

— Oh! je me souviens! s'écria-t-il ; je me souviens! les misérables! Paquerette! Paquerette! ils l'ont emmenée!

— Nous la retrouverons, répondit la vieille.

Au son de cette voix, le blessé qui, pendant qu'il cherchait à se reconnaître, avait oublié la présence de sa compagne, se retourna vivement, et, la considérant avec une sorte d'étonnement stupide :

— Qui es-tu? lui dit-il.

— Qui je suis? répondit-elle en ricanant ; je

suis Pierrette, la vieille Pierrette; Pierrette la sorcière, comme ils m'appellent.

— Et comment es-tu là, près de moi?

— Depuis le commencement de la nuit je compte les battements de votre cœur, et je tâche de vous faire revivre, pour vous rendre bientôt à vos amis, à Paquerette.

Pendant ce court dialogue, le cerveau du blessé avait eu le temps de se calmer un peu. Il considéra longtemps l'endroit où il était; puis, jetant les yeux sur lui-même, car il se souvenait alors du cruel accident qui l'avait séparé de Paquerette, il fut pris d'un triste attendrissement en voyant les soins dont il avait été l'objet de la part de cette femme, qui lui était inconnue, et en pensant à la catastrophe dont il avait été victime.

— Mais tu me connais donc, reprit-il, toi qui te dévoues ainsi pour moi?

— Ne suis-je pas sorcière! répondit la vieille,

en faisant accompagner ces paroles de son ricanement habituel.

Il fit un mouvement de frayeur, et ajouta d'une voix émue :

— Tu sais qui je suis?

— Je sais au moins qu'on vous nomme Albéric. Quant à votre autre nom, si vous en avez un, je l'ignore, quoique je sois sorcière. Mais je me contente de celui que vous portez; il me plaît. J'ai mes raisons pour cela.

Albéric respira plus librement.

— Mais comment te trouvai-je ainsi près de moi, dans un pareil moment? Si ce n'est pas par pure philanthropie que tu agis de la sorte, quel est donc ton motif?

— De la philanthropie! moi! répondit-elle, toujours avec son ricanement sardonique, moi que le grand justicier a menacée vingt fois de sa colère! moi qui fais fuir les enfants quand je passe, et à qui le paysan refuse sou-

vent un morceau de pain! De la philanthropie! moi qu'on regarde comme une plaie vivante, et qu'on aurait déjà chassée du pays, si on ne craignait mes maléfices, dit-on! Est-ce que nous avons un cœur, nous autres filles de Satan, qui tuons les enfants à la mamelle et empoisonnons les bestiaux? Est-ce que nous avons une âme, nous qui blasphêmons Dieu et lui offrons des sacrifices humains? Est-ce que nous sommes de ce monde, nous dont le souffle pestilentiel donne la mort? Sommes-nous de la race des fils d'Adam, nous qui ne sentons pas la douleur? On peut nous torturer, nous labourer la chair, nous briser les membres; que nous importe? N'avons-nous pas des secrets contre lesquels viennent se briser tous les efforts des bourreaux! De la philanthropie! dites-vous? Est-ce que nous pouvons aimer la mère dont nous tuons la famille, le paysan dont nous détruisons les moissons et dont

nous incendions les étables? Est-ce que nous pouvons aimer ceux dont nous nous disons les semblables, nous qui jetons sur cette terre le tonnerre, la grêle, la peste et la guerre, fléaux terribles, qui nous obéissent en aveugles? Non! que la neige nous engloutisse! qu'un rocher nous écrase! qu'un torrent nous entraîne! qu'à la porte de la chaumière où nous demandons l'aumône le paysan lâche sur nous son chien, et que l'animal furieux nous morde jusqu'au sang et emporte avec un morceau de notre peau, un lambeau des haillons qui nous couvrent! que la torture broie nos membres dans ses instruments horribles! que le feu dévore nos chairs! qu'on nous refuse une tombe en terre sainte et qu'on jette nos cendres au vent! ou bien, qu'on nous expose mutilées et sanglantes, à la rapacité des loups et des oiseaux de proie! bien! bien! C'est la sorcière! Mort à la sorcière!

En parlant ainsi, elle s'était relevée, et ses longs cheveux blancs, qu'elle avait rejetés vivement en arrière, laissaient à découvert un large front, naguère pâle et livide, mais qui s'était tout-à-coup coloré par places et était comme illuminé par l'éclat de deux yeux gris qui lançaient une vive lumière.

Albéric tout-à-fait remis, l'avait écoutée en silence; une larme était venue mouiller le bord de sa paupière; et quand elle eut fini, il ne put que lui tendre la main, en lui disant :

— Pauvre femme!

Un instant elle hésita à prendre cette main qu'on lui offrait; puis, se décidant tout-à-coup :

—Merci! jeune homme, merci! s'écria-t-elle, merci pour cette parole! merci pour la pitié que je lis dans vos yeux! Dieu vous en tiendra compte là-haut.

— Pauvre femme! dit encore Albéric, qui l'avait bien comprise.

— Pauvre! répondit-elle, oui, je l'étais tout à l'heure. Mais à présent! oh! à présent je suis riche, puisque j'ai enfin trouvé dans ce monde un cœur que mon sort a touché; puisque j'ai enfin entendu une voix humaine me parler sans me maudire. Merci! merci!

Albéric s'était levé à son tour. Grâce aux soins de la sorcière, il se sentait déjà en état de pouvoir non-seulement marcher, mais d'accomplir un projet qu'il méditait depuis un instant.

— Femme, lui dit-il, ton œuvre n'est pas achevée; je te dois la vie; mais qu'est-ce que la vie pour moi?..

— Je vous comprends, messire. Il est au monde un bien qui pour vous est le plus précieux.

— Oui; et tout à l'heure tu as prononcé un

nom qui, plus que tout le reste, a eu la puissance de me ranimer.

— Paquerette, n'est-ce pas?

— Tu sais où elle est?

— Je le sais.

—Alors parle; et, fut-elle au fond d'un volcan, j'irai l'y chercher.

— Je ne dirai le lieu de sa retraite qu'à un seul homme.

— Et cet homme, quel est-il?

— Le capitaine Prost.

— Tu sais donc où le trouver?

— Oui ! à la grotte du Val.

— Et tu connais les chemins qui conduisent à cette grotte du Val, qu'on dit inaccessible pour tout autre que pour celui qui a l'habitude d'y aller?

— Je les connais.

— Partons alors.

— Partons.

— Un mot encore, ajouta Albéric : Avant de quitter ces lieux, ne me diras-tu pas pourquoi tu m'as secouru et sauvé?

— Parce que ce matin je vous ai vu dans la rue avec Paquerette, et que j'ai pensé que vous étiez un ami du capitaine Prost. Un instant auparavant, Klinkanno et quelques-uns de sa bande m'avaient arrachée à la fureur d'un Fâcheux, sur la place Louis XI. Aussi, à présent je suis au capitaine corps et âme. Puisse un jour ma pauvre carcasse lui être utile à quelque chose. J'ai commencé aujourd'hui à payer ma dette.

— Femme, répondit Albéric, tu te venges noblement de l'injustice des hommes.

— Je ne me venge pas, messire; je rends le bien pour le mal.

— Partons.

En traversant les rues de la ville incendiée, Albéric ne put se défendre d'un mouvement

de compassion, en songeant aux terribles conséquences d'un pareil désastre. Mais la sorcière, qui marchait devant lui, ne lui laissa pas le temps de donner un libre cours à ses tristes réflexions. Elle se dirigea vers le bas de la ville aussi vite que le lui permettaient ses jambes cagneuses, et la chaussure de bois qui vacillait dans ses pieds contournés. Arrivée au bord de la rivière, elle la franchit sur un petit pont de bois, et se mit à gravir la côte opposée.

— Où allons-nous? lui demanda Albéric.

— A Saint-Laurent, répondit-elle.

— A combien de lieues sommes-nous de ce village?

— A six lieues environ; quand nous y serons, il fera grand jour; mais si la marche ne vous fatigue pas trop, tâchons d'arriver à la Rixouse pendant la nuit. Jusque-là je crains les Gris. Nous avons deux pays à traverser; Avignonet, où il n'y a que deux ou trois mâsures, et Valfin,

qui est un village. On n'y passe jamais sans rencontrer de ces Fâcheux. C'est par là qu'ils se tiennent. Il est vrai qu'aujourd'hui ils ont été si bien écharpés à Saint-Claude, qu'ils doivent avoir besoin de repos. Le capitaine Prost, a bien fait les choses.

— Où sont les Suédois? ajouta Albéric.

— Ils ont voulu rentrer dans la ville pendant l'incendie; mais les montagnards leur ont si bien donné la chasse, que s'ils courent toujours, ils doivent être loin à cette heure.

— De quel côté?

— Ils vont probablement regagner Nantua, à moins pourtant qu'ils ne descendent jusqu'à Clairvaux. Mais que feraient-ils dans une ville ruinée, presque abandonnée? Depuis vingt ans le sire de Beauffremont, ne laisse-t-il pas ses vassaux mourir de faim et de misère! Aussi depuis vingt ans que de regrets ont suivi dans la tombe le sire Arthur de Binans!

— Le sire de Binans! dis-tu?

— Oui. Dans cette partie des montagnes, il était regardé comme un bienfaiteur; car il faisait secrètement autant de bien que la plupart des autres faisaient de mal. Oh! on s'en souvient encore dans le pays! On ne l'a pas oublié! Vieux manoir de Binans! pourquoi tes tourelles sont-elles démantelées? Pourquoi la fumée de l'incendie noircit-elle tes murailles en ruines? Noble sire Arthur, et toi, pauvre enfant qui étais tout son espoir! Vous tous enfin derniers restes d'une glorieuse maison, qui vous vengera?

En parlant ainsi, la sorcière semblait attendrie; sa voix, d'ordinaire cassée et glapissante, avait pris un accent triste et douloureux. Quant à Albéric, en entendant faire l'éloge de son père et de sa famille, il s'était senti tellement ému, que pour ne pas céder au désir d'interroger cette femme, et dans la crainte de

se trahir peut-être, il s'était arrêté pour se remettre, et avait laissé la vieille continuer son chemin, plongée dans une méditation profonde. N'entendant plus le bruit monotone des pas réguliers de son compagnon de voyage, elle finit par se retourner, et voyant Albéric assez loin d'elle, elle revint vivement à lui ;

— Vous souffrez, lui dit-elle, la marche vous fatigue. Du courage, du courage! Songez à Paquerette.

—Non, répondit-il, non ; je sens au contraire que la fraîcheur de la nuit me fait du bien. Marchons! marchons!

Ils continuèrent leur route dans le plus profond silence, absorbés chacun dans des pensées qui sans doute avaient entre elles un grand rapport, mais qu'ils n'osaient savouer.

Ils traversèrent Valfin sans encombre; et il faisait encore nuit, quand ils arrivèrent à la Rixouse. Ce village était plongé dans un cal-

me parfait, aussi rien ne troubla leur passage. La vieille dit à Albéric :

— Maintenant n'en prenez qu'à votre aise, messire, les Gris ne se montrent jamais par ici ; ils y seraient trop mal reçus ; quant aux Suédois, ils ne sont plus à craindre. Ainsi nous pouvons être tranquilles ; s'il est des traîtres de ce côté, du moins ils se cachent et vont faire leurs coups ailleurs.

Albéric était visiblement fatigué. La pâleur de son visage indiquait assez la souffrance qu'il éprouvait. La sorcière s'en aperçut ; elle lui prit vivement la main, et le regardant d'un air inquiet, elle s'écria :

— Votre main est brûlante, votre sang bouillonne dans vos veines !... Appuyez-vous sur moi, messire, et tâchez de surmonter cette faiblesse.

— Mais tu es vieille, femme ! répondit-il, et

tes membres doivent à peine supporter ton corps souffrant et épuisé !

— Oui, je suis vieille, murmura-t-elle; oui, j'ai bien souffert. Mais toutes ces tortures qui depuis bien des années me consument, vous me les faites oublier, messire. Ne vous souvenez-vous plus que tout-à-l'heure, vous m'avez tendu la main ? En prenant dans les miennes, cette main qui m'a comme purifiée des malédictions d'une foule stupide, je me suis sentie rajeunie de vingt ans. Appuyez-vous sur moi, messire, ma force est votre ouvrage.

Puis elle mit presque malgré lui le bras d'Albéric sur son épaule voutée, et continua à marcher d'un pas ferme et résolu. Elle avait la tête haute, le regard fier; cette femme, au milieu de sa laideur hideuse et repoussante, avait sur le visage la beauté de la reconnaissance et du dévoûment.

Enfin après des efforts inouïs, ils arrivèrent

près d'un petit lac qui borde la route, et près duquel fut bâtie jadis la célèbre Abbaye de Grand-Vaux, à une lieue et demi de Saint-Laurent. Là Albéric refusa d'avancer, et tomba épuisé sur le bord du chemin.

— C'en est fait ! dit-il d'une voix faible, les forces m'abandonnent ; je sens que je n'irai pas plus loin.

Quant à elle, elle était restée debout devant lui le considérant d'un air abattu, et cherchant un moyen de le sauver, car elle pensait avec raison que si le froid venait à le saisir, il était perdu ; et il fallait au moins encore une heure de marche pour arriver à Saint-Laurent ; et elle était seule, sans ressources, loin de toute habitation :

— Mon Dieu ! sécria-t-elle enfin avec angoisses, le laisseras-tu mourir ici !

— Pourquoi pleurer ? femme ! si c'était là ma destinée, pourquoi vouloir lutter contre

elle ? Va ! abandonne-moi, puisque tu ne peux plus rien pour un malheureux qui méritait peut-être un meilleur sort.

— Vous abandonner ! s'écria-t-elle, vous abandonner ! dans un pareil moment ! plutôt mille fois mourir ici ! à vos côtés !

— Il faut partir, femme, il faut aller à la grotte du Val confier au capitaine Prost la retraite de Paquerette, c'est ton devoir ! Et si jamais tu la vois cette enfant que j'aurai tant aimée, dis-lui bien que ma dernière pensée fut pour elle.

— Non ! reprit la sorcière en s'animant, non ! Il ne sera pas dit que je vous aurai vu expirer là, sous mes yeux, comme un bohémien, un mécréant, sans chercher à vous sauver !

— Eh ! que peux-tu pour moi désormais, pauvre femme ? répondit Albéric, pendant qu'elle regardait autour d'elle avec une sorte de rage.

— Ce que je puis ! s'écria-t-elle comme inspirée d'une idée subite ; vous allez voir !

Elle courut aussitôt dans un champ voisin, qui était entouré d'une claie dont les paysans ont encore aujourd'hui l'habitude de clore leurs héritages, pour en défendre l'entrée aux bestiaux. Elle prit dans cette claie deux grands bâtons de bois vert, de sept à huit pieds de longueur et plusieurs autres de moindre dimension. Après les avoir déposés sur la route près d'Albéric, elle alla dans le lac arracher des joncs, et trois ou quatre voyages lui suffirent pour en amasser une grande quantité. Quand tous ces objets furent réunis, elle plaça les deux grands bâtons à terre, parallèlement, à un pied de distance l'un de l'autre environ. Ensuite elle en fixa un autre avec des joncs, à un pied d'une des extrémités. A quatre pieds de celui-là à peu près, elle en fixa un second, puis deux autres en diagonale, dans cette espèce

de rectangle. Quand cela fut fait, elle y ajouta un premier lit de paquets de joncs, dont elle eut soin de lier les extrémités aux bâtons ; sur celui-là elle en mit un autre, puis un troisième, ayant toujours la précaution de lier ces joncs entre eux, afin qu'ils fissent un tout solide et capable de résister longtemps à de fortes secousses. Puis, quand son ouvrage fut achevé, elle regarda Albéric avec un air de triomphe.

— Je ne comprends pas, lui dit celui-ci qui l'avait laissée faire sans lui adresser une seule question.

— Et moi, je m'explique, répondit-elle. Tout à l'heure, je vous ai dit que j'avais de la force, et que vous m'avez rajeunie de vingt ans; eh bien! je veux vous le prouver. Vous allez vous asseoir sur ce lit de joncs, pendant que moi, j'appuierai ces deux brancards, que j'ai laissés libres à cet effet, sur mes vieilles

mais solides épaules ; et de la sorte je vous traînerai jusqu'à Saint-Laurent, où nous serons dans une heure.

— Merci ! femme ; mais c'est impossible.

— Impossible ! et pourquoi ?

—Parce que dans une heure tu serais morte d'épuisement.

— Eh ! que m'importe ! si je meurs, vous donnerez à ma pauvre carcasse un peu de terre, et une larme à mon souvenir ; c'est plus que n'en peut espérer une sorcière ! Qu'en dites-vous ? Allons, messire ! allons ! pas de scrupules ! Je vous l'ai dit, je suis forte !

En parlant ainsi, elle se mit en devoir d'aider Albéric à se lever et à s'asseoir sur les joncs ; et quand il y fut installé, elle alla s'atteler à la machine et partit leste et joyeuse. Du reste le blessé n'était pas trop mal à l'aise dans cette position : de cette voiture d'un nouveau genre, les seules parties qui touchassent terre étaient

les deux extrémités inférieures des brancards ; et comme la sorcière avait soin de se tenir sur le bord de la route, où il y avait de l'herbe, et d'écarter en marchant les pierres qu'elle rencontrait sur son passage, son malade était plutôt balancé mollement que violemment cahoté.

Ce que c'est pourtant que la puissance d'une pensée sur certaines organisations ! Cette femme était vieille, maigre, chétive ; sa santé, jadis robuste peut-être, s'était depuis longtemps usée dans les privations de tout genre. Sans parler des chagrins, maladie cruelle qui énerve et qui tue, la misère avait depuis de longues années appesanti sur elle sa main de fer. Le mépris, la haine, les insultes s'étaient souvent acharnés à sa poursuite. En un mot, cette femme avait passé par toutes les phases d'une vie de supplices ; elle avait subi de ces épreuves terribles qui flétrissent l'âme et brisent le corps ; cette femme n'avait plus

que l'apparence d'un être humain ; la veille encore, c'est à peine si elle avait la force de se traîner de porte en porte dans les rues d'une ville, en mendiant un morceau de pain ; et pourtant en quelques heures elle avait retrouvé toute la vigueur de sa jeunesse, toute l'énergie de ses premières années. Elle marchait d'un pas ferme, sans paraître s'inquiéter du poids énorme qu'elle traînait à sa suite. Que c'est beau, le dévouement ! surtout quand il prend sa source dans une noble pensée !

Albéric s'était comme abandonné aux volontés de la sorcière. Dans l'état d'abattement où il se trouvait, son cerveau n'était plus capable de comprendre ce miracle de générosité et de reconnaissance ; il obéissait ; il ne pouvait qu'obéir !

En approchant de Saint-Laurent, la vieille aperçut sur la route quelques enfants qui s'enfuirent à son approche, en criant :

— La sorcière ! la sorcière !

Puis, quand elle arriva aux premières maisons du village, elle put voir plusieurs paysans que ces cris avaient attirés sur le seuil de leurs portes, les fermer aussitôt et se hâter de rentrer dans leurs demeures, en faisant le signe de la croix.

— Pauvres sots! se dit-elle sans ralentir sa marche; maudissez-moi, poussez des cris sur mon passage; que m'importe! Pourquoi ne venez-vous pas me lapider? Je mourrais contente, car je laisserais un ami dans ce monde.

Et tout en disant ces mots, elle marcha droit à la maison du curé.

La servante du vénérable pasteur était absente ; heureusement ! car elle n'eût pas manqué de chasser impitoyablement une telle visite. Ce fut le curé qui vint ouvrir. A la vue de la sorcière :

— Femme, lui dit-il d'un ton sévère, que viens-tu faire ici ?

—Vous demander aide et secours pour un malheureux qui va mourir, si vous lui refusez votre porte.

Pendant cette réponse faite avec un accent pénétré, le curé avait jeté les yeux sur ce bizarre attelage; car elle avait encore les brancards sur ses épaules, et, devinant aussitôt tout ce qui s'était passé :

— Femme, lui dit-il, d'où viens-tu ainsi?

— De Saint-Claude. Ce cavalier était blessé; mais malgré sa blessure il a pu venir jusqu'au lac de l'Abbaye. Une fois là, ses forces l'ont abandonné; et il serait mort peut-être au bord de la route, si le bon Dieu ne m'eut inspiré un bienheureux projet et ne m'eut rendu capable de l'accomplir.

— Je lui dois la vie, ajouta Albéric en jetant sur elle un regard languissant.

L'arrivée de la sorcière, et surtout la présence du curé, avaient attiré autour d'eux un groupe de paysans assez nombreux, qui tous écoutaient et attendaient en silence que leur pasteur se prononçât.

— Femme, dit-il d'une voix grave, tu as agi noblement. Cette action te sera comptée un jour.

Ces paroles furent suivies dans l'auditoire d'un murmure d'étonnement. Le curé remerciant la sorcière! cela paraissait impossible.

— Quel est cet homme? demanda-t-il, en montrant du doigt Albéric.

Avant de répondre, la vieille Pierrette, qui sentait alors toute sa valeur, promena autour d'elle un regard triomphant; puis elle répondit d'une voix puissante :

—Cet homme est un ami du capitaine Prost, et le fiancé de Paquerette, la nièce du curé Marquis.

A ces deux noms révérés tous les assistants se découvrirent. Du mépris et du dégoût, ils en étaient déjà venus à la pitié; mais alors la pitié elle-même avait fait place au respect.

— Serait-il vrai? s'écria le prêtre.

— C'est la vérité, répondit Albéric. Et cette femme me conduisait à la grotte du Val, où le capitaine m'attend.

Aussitôt le curé fit signe à deux paysans, qui prirent le blessé dans leurs bras et le portèrent dans la maison. La sorcière rangea son traîneau de joncs sous un hangard; et, pendant qu'on mettait son malade dans un lit bien chaud, elle courut à la cuisine jeter dans un pot d'eau bouillante quelques plantes qu'elle tira d'une des énormes poches qui lui battaient les jambes sous ses haillons. Quand sa boisson fut préparée, elle la porta à Albéric; puis après la lui avoir fait prendre, elle le laissa seul.

Il était environ dix heures du matin lorsqu'ils étaient arrivés à Saint-Laurent. Quand la sorcière vit Albéric installé dans le presbytère, et, par conséquent, hors de danger, elle alla s'asseoir sous la cheminée de la cuisine, où elle espérait peut-être prendre un peu de repos. Mais le curé ne tarda pas à la rejoindre, afin d'apprendre d'elle les événements qui s'étaient passés la veille à Saint-Claude.

Ce récit dura long-temps, car elle n'omit aucune des particularités qui pouvaient rehausser encore la gloire du triumvirat qui défendait la montagne. Elle n'épargna pas davantage les réflexions. De sorte que le soleil avait depuis longtemps dépassé la moitié de sa course, lorsqu'elle eût fini. Plusieurs fois elle s'était levée et était allée à la fenètre pour observer sa marche. Mais absorbée bientôt par son sujet, elle avait oublié le temps qui s'écoulait. Aussi, lorsqu'elle alla pour la dernière fois regarder

l'heure à cette montre éternelle, qui règle, sans jamais se déranger, les jours et les nuits :

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, déjà deux heures! Nous ne pourrons pas arriver ce soir. Mais n'importe! il faut partir.

— Mais ton compagnon de voyage?

— Il doit être remis. Quatre heures de sommeil, avec la potion que je lui ai fait prendre, c'est plus qu'il ne lui en fallait.

En effet, Albéric en se réveillant, lorsque la sorcière entra dans sa chambre avec le curé, fut tout étonné de se sentir complétement rétabli. Il avait le cerveau libre; sa peau, naguère brûlante, avait repris toute sa fraîcheur, et sans sa blessure qui, quoique moins enflammée, le faisait toujours un peu souffrir, il eut pu douter de son malaise passé. Aussi, lorsque la vieille lui eut pansé sa plaie :

—Partons, lui dit-il, et tâchons, s'il se peut, d'arriver ce soir.

— C'est difficile; mais nous tâcherons.

Il se leva, et, après avoir remercié le curé de sa bienveillante hospitalité, il s'éloigna, précédé de la sorcière. Quant à elle, elle put remarquer, en traversant le village, que les enfants ne fuyaient plus à son approche, et que les paysans ne se hâtaient plus de fermer leurs portes sur son passage et de rentrer chez eux en se signant.

A une lieue de Saint-Laurent, la sorcière s'arrêta :

— Nous allons quitter la grande route, dit-elle à Albéric. Notre chemin direct serait de passer par la chaux du Dombief et le château de l'Aigle; mais j'ai mes raisons pour ne pas vouloir passer sous le château de l'Aigle, ajouta-t-elle d'un ton significatif. Prenons par ici, messire; nous allons traverser la forêt de Bonlieu qui s'étend là à notre gauche, et nous descendrons à travers les rochers qui couron-

nent la chartreuse. Je connais un sentier qui n'est pas trop dangereux.

En disant ces mots, elle prit à travers champs, et bientôt ils pénétrèrent dans un bois, à l'extrémité duquel ils se trouvèrent au sommet de rochers immenses qui bordent le vallon au fond duquel l'abbaye de Bonlieu fut bâtie. Albéric s'arrêta en contemplation devant le magnifique paysage qui se déroulait devant lui.

Du reste, le site de Bonlieu offre encore plus d'intérêt, vu du côté opposé. Des Petites Chiettes, village situé à un quart de lieue de là, on y arrive par une suite de vallées pittoresques, qui se succèdent les unes aux autres et changent d'aspect à mesure qu'on avance vers la haute montagne. La Chartreuse, qui dépendait alors du château de l'Aigle, est bâtie au bord d'un lac, dans le fond d'une gorge fermée par une ceinture de rochers à pic, hérissés de sapins

séculaires, qui, croissant sur le roc nu, semblent défier le bûcheron et braver son audace. C'est un spectacle grandiose que l'aspect imposant de cette nature silencieuse, de ces ruines d'un ancien couvent qui est allé se perdre au milieu de cette affreuse solitude et de ces arbres gigantesques, qui élèvent avec fierté leurs têtes majestueuses jusqu'aux nues, et viennent baigner leurs racines dans les eaux transparentes du lac, où ils semblent se mirer. Là, on n'entend que le bruit monotone et régulier de la hâche du hardi bûcheron, et les cris du laboureur et du berger, excitant de la voix leurs bestiaux. Et si on regarde autour de soi, on reste en contemplation en face de ces sites sauvages, de ces excavations de rochers, au fond desquels la vue se lasse à chercher des traces humaines et finit par se perdre dans l'immensité du ciel.

Albéric considérait tout cela avec le silence de l'homme qui admire.

— Que faites-vous donc ? lui dit la sorcière en le voyant s'arrêter.

— Je regarde ! répondit-il.

— Venez, venez, nous n'avons pas de temps à perdre.

Bientôt ils arrivèrent au bord de l'Hérisson, petit ruisseau qui sort du lac de Bonlieu, et dont le cours suit les sinuosités et les accidents de la vallée, dans laquelle le bois se continue, ne laissant ça et là que quelques clairières peu spacieuses. Après avoir traversé ce ruisseau, sur quelques morceaux de rochers, qui sans doute depuis longtemps s'étaient détachés de la montagne; ils suivirent son cours, en évitant toute fois les cascades, mais toujours guidés par le bruit des eaux qui murmuraient à leur droite ; et au bout d'un quart d'heure, ils se trouvèrent dans un site tout à fait à découvert, ayant devant eux une vallée magnifique, dont au loin, il était impossible de deviner la pro-

fondeur, et à leur droite le prolongement de la montagne qu'ils venaient de franchir, mais qui en cet endroit est complétement inaccessible. La sorcière s'arrêta, regarda le ciel, et secouant la tête :

—Ce ruisseau, dit-elle, conduit directement à la grotte du Val; mais pour y arriver, il faut passer par des sentiers difficiles et dangereux. S'y engager à l'heure qu'il est, serait une folie; le soleil vient de se coucher, il est trop tard. Que deviendriez-vous, vous, blessé et souffrant, si la nuit vous surprenait dans ces passages, dont le jour même on perd souvent la trace, et où le moindre faux pas peut précipiter le voyageur dans des abîmes sans fonds ?

— Que faire alors ? demanda Albéric.

—Attendez, dit la sorcière en réfléchissant... Oui!.. venez! venez!

— Où me conduis-tu?

— A une lieue d'ici, chez le vieux Tobi, qui

nous donnera un asile pour la nuit. Sa maison est au bord du lac de Narlay. Mais prenons à gauche, messire, il va falloir passer en vue du château de l'Aigle, et quoiqu'il soit perché à mille pieds au dessus de nous, prenons garde d'être aperçus.

— Le château de l'Aigle, demanda vivement Albéric, il est donc près d'ici?

— Sur le prolongement de la montagne que nous venons de descendre.

— Et pourquoi toujours l'éviter?

— J'ai mes raisons.

Et se dirigeant dans la direction qu'elle venait d'indiquer, elle ajouta :

— A cent pas de nous, le ruisseau forme une cascade profonde qu'on nomme le Saut-Girard. Nous allons descendre au niveau du bassin, nous nous glisserons derrière la nappe d'eau, et nous suivrons le rocher derrière lequel nous serons cachés.

Albéric la suivit, mais le cœur lui battait violemment. Après avoir passé sous la cascade, à cent pas plus loin environ, dans un endroit où la roche cesse pour faire place à une pente rapide mais praticable, au bas de laquelle ils marchaient :

— Femme ! dit-il, de là peut-on voir le château de l'Aigle ?

— Oui ! messire.

Sans plus attendre, il se mit à gravir la pente.

— Que faites-vous ? messire, que faites-vous ? s'écria la sorcière :

Albéric ne l'entendit pas. Il s'arrêta pourtant avant d'arriver au sommet, car de là il pouvait voir ; mais il avait à peine levé les yeux, que tout à coup il poussa un cri, et faillit tomber à la renverse. La vieille, qui l'avait suivi, le retint :

— Qu'avez-vous ? lui dit-elle, qu'avez-vous ?

—Là, s'écria-t-il d'un air égaré, là, sur cette tour, un spectre immense, un fantôme couvert d'une longue robe blanche!

—Folie! répondit-elle, c'est une vision de vos sens fatigués, ou un brouillard. Venez! venez!

Et elle l'entraîna rapidement du côté du lac d'Ilay, qu'ils longèrent en suivant le pied de la montagne de l'Aigle, qui le borde d'un côté, tandis que de l'autre, il s'étend mollement sur la pente douce de la côte de Ménétrux-en-Joux.

Après un quart-d'heure de marche, pendant lequel Albéric demeura plongé dans un profond silence, ils arrivèrent à la demeure du père Tobie. La sorcière frappa à la porte de son vieil ami, qui les reçut à bras ouverts.

VIII

LA GROTTE DU VAL.

Le lendemain, au point du jour, Albéric et la sorcière se remirent en route : ils traversèrent de nouveau la Combe-aux-Follets et longèrent encore une fois le lac d'Ilay, mais sur la rive opposée. La vieille Pierrette, dont une bonne nuit avait rafraîchi les forces et qui était toujours dominée par son idée fixe, s'avançait légère comme à quinze ans. Albéric, de

son côté était entièrement remis, et sa blessure elle-même commençait à se cicatriser, grâce à la liqueur merveilleuse de son médecin femelle.

Ils arrivèrent bientôt à l'entrée de ce vallon, qui commence au Saut-Girard, et que la veille ils avaient déjà traversé.

Si en ce moment, c'était le matin, par un ciel pur, une heure avant le lever du soleil, et lorsque déjà il annonce sa venue prochaine par quelques uns de ces nuages rougeâtres, présages certains du beau temps; si donc, ils avaient été moins préoccupés, le paysage qu'ils avaient devant les yeux, leur eut offert un ample sujet d'admiration.

Au fond: une vaste prairie, que traverse le ruisseau déjà considérablement grossi par une multitude de sources qui lui envoyent leur tribut; en face d'eux : une côte en pente douce, semblable à celle où ils se trouvaient, et qui étend le paysage. A leur gauche : une montagne

bardée de rochers à pic, et dont l'uniformité est rompue par un vaste escarpement, au sommet duquel ils eussent pu voir le château de l'Aigle. Au pied de cette montagne, le Saut-Girard, dont la mousse blancheâtre tranche délicieusement sur le reflet noir des bassins. Et à leur droite, deux montagnes d'une hauteur prodigieuse, et couvertes de bois, qui, se rétrécissant à la base, ferment le vallon, et ne laissent entre elles qu'un mince intervalle, derrière lequel est l'horizon. Tout celà est beau, grandiose, sauvage et coquet tout à la fois !

Mais nos voyageurs avaient trop à réfléchir, pour fixer leur attention sur la beauté de cette nature. Seulement, Albéric détournait souvent la tête, et ses regards cherchaient le château de l'Aigle.

Pour arriver au ruisseau, la sorcière avait suivi toujours la côte de Ménétrux, afin, disait-elle, d'être le moins possible en vue des tours

de l'Aigle; de sorte qu'ils n'atteignirent le fond de la vallée, que sous la première cascade, délicieuse nappe d'eau qui s'étale en demi-cercle sur la pierre unie, dont le rebord usé et arrondi, lui permet de tomber mollement dans un grand bassin qu'on dirait fait de main d'homme.

— Si j'ai bonne mémoire, dit Albéric en voyant que la sorcière se disposait à franchir le ruisseau, la grotte du Val est sur la rive droite; pourquoi alors ne pas rester de ce côté?

— Parce que, non loin de nous, le rocher est à pic, et que nous ne pourrions plus avancer. Croyez-moi, je connais les chemins.

Ils passèrent l'eau sur des pierres, contre lesquelles elle se brisait furieuse, où sous lesquelles elle se perdait en grondant; puis, quand ils eurent fait à peu près deux cents pas sur la rive gauche, ils étaient alors à l'entrée du bois,

à l'endroit où les deux montagnes se joignent, la vieille s'arrêta :

— A présent, dit-elle, l'important est de trouver au milieu de ces broussailles, le sentier qui doit nous conduire; et ce n'est pas facile. Comme c'est ici l'entrée des domaines du capitaine Prost et de sa bande, ils ont soin de tenir toujours praticables tous ces sentiers, qui, vous pouvez le voir, se croisent là en tout sens devant nous, afin de dépister le curieux ou le malintentionné qui voudrait pénétrer dans leurs retraites; le difficile est de trouver le bon. Attendez-moi ici un instant, je vais à la découverte.

Aussitôt elle s'enfonça dans le fourré, et Albéric put l'entendre fureter çà et là comme un chien qui a senti un frais.

Pour lui, il s'était retourné, et avait dirigé ses regards vers le château de l'Aigle, dont, de là, il pouvait au moins deviner la position.

Il semblait vouloir retremper son courage à la vue de ces tours abhorrées. Quand la sorcière revint, elle le trouva plongé dans une sorte de contemplation, et fut obligée de lui frapper sur l'épaule pour lui annoncer son retour.

— A quoi pensez-vous, lui dit-elle ?

— Moi !.. à rien... je t'attendais.

— Venez donc.

Et ils disparurent dans le bois, non sans un dernier coup d'œil jeté par Albéric, dans la direction du château de l'Aigle.

Après avoir franchi cette espèce de gorge, dont il a déjà été parlé, et qui rétrécissant le lit du ruisseau dans une certaine étendue, force les eaux à se précipiter furieuses et bruyantes, et à arriver à la cascade du Val, déjà converties en mousse; au moment où ils allaient pénétrer dans le vallon où est la grotte, ils furent tout-à-coup avertis par un cri de : Qui vive ? et ils aperçurent au-dessus de

leurs têtes un montagnard perché sur une pointe de rocher, la carabine en main, prêt à faire feu.

Albéric fit attendre un instant sa réponse, non pas avec intention, mais absorbé qu'il était par l'inspection à laquelle il se livrait alors. Jusque là, il n'avait vu de près les partisans du capitaine Prost qu'à Saint-Claude, et par conséquent déguisés en paysans ; le costume de la sentinelle était du nouveau pour lui.

Ce costume, du reste, différait peu de l'autre : c'étaient les haut-de-chausses collants, recouverts à mi-cuisses par la guêtre de cuir qui serrait fortement la jambe, et descendait envelopper le soulier ferré à la semelle très épaisse. Seulement les partisans, au lieu d'avoir l'habit à larges basques ouvert, le portaient fermé, et serré sur les hanches par une large ceinture de cuir, à laquelle étaient fixés le poignard et les pistolets. La lourde et longue épée

était suspendue à un baudrier qui leur traversait la poitrine; et ils portaient le chapeau de feutre rond, relevé d'un côté. Ce qui les distinguait surtout, et leur donnait un singulier aspect, c'était une sorte de cape en peau de mouton, dont ils se couvraient dans les temps de pluie ou en hiver. Mais, au surplus, l'uniformité n'était guère observée, et elle ne pouvait pas l'être, au milieu de la misère dans laquelle ils vivaient.

Albéric ne répondant pas à la sentinelle, celle-ci fut obligée de répéter son : Qui vive?

— Pour aujourd'hui : Saint-Claude et La Cuzon, répondit-il enfin.

L'avant-veille le capitaine lui avait dit tout bas le mot d'ordre, lorsqu'il l'avait envoyé avec Paquerette chez la mère de Pille-Muguet.

Le montagnard disparut; un son de cor retentit, et ils continuèrent leur chemin. Mais celui qu'ils suivaient alors exigeait de grandes

précautions, aussi n'avançaient-ils que très lentement.

Ce n'est encore aujourd'hui qu'un sentier excessivement étroit, gratté pour ainsi dire dans le flanc du rocher, qui à cet endroit offre une pente des plus rapides. Tantôt il disparait presque, et laisse le voyageur incertain; tantôt il se transforme en quelque sorte en un escalier irrégulier, qu'il faut gravir ou descendre en s'accrochant aux arbustes qui poussent dans des fentes, où la nature a oublié un peu de terre. Et quand on songe qu'on a au-dessous de soi un précipice de deux ou trois-cents pieds de profondeur, vraiment ! il y a là de quoi donner le vertige. Du reste, on marche longtemps sans se douter du danger. Le bois est très épais, et à cette époque, où les forêts n'étaient pas exploitées, il devait l'être encore davantage. On ne voit rien, on n'entend que le bruit de l'immense cascade du Val; on ne

sent que la vapeur d'eau, qui s'élève de l'abîme où elle s'engloutit, et retombe en pluie fine et glacée. Mais à un certain endroit, où le rocher est complétement nu et à pic, et où le sentier profite d'une légère excavation pour continuer sa course audacieuse, là le danger est grand; et l'on peut enfin apprécier le site où l'on se trouve. Du reste, la sorcière le connaissait, car elle s'arrêta en disant à Albéric :

— Attention, messire, nous voici arrivés au passage le plus difficile; ne jetez les yeux, ni en bas, ni en arrière; regardez toujours devant vous, et faites en sorte que le pied ne vous glisse pas.

Il suivit le conseil de la vieille, et passa sans encombre.

— A présent, dit-elle, en lui montrant un arbre, tenez-vous fortement à cette branche, et retournez-vous.

Il obéit, et sentit le frisson lui parcourir

tout le corps à la vue du danger qu'il venait de courir. Il était alors sur une espèce de plateforme de peu d'étendue, qui est comme suspendue au-dessus d'un gouffre immense. En quittant le bord du ruisseau, le sentier monte continuellement; mais soit qu'il ne s'en fût pas aperçu, soit qu'il fût trop préoccupé de la difficulté du terrain, il ne se vit pas sans pâlir à cent pieds au moins plus haut que le sommet de la cascade, dont la nappe d'eau étroite mais profonde, tombe d'une hauteur à peu près égale avec un fracas épouvantable. Quant au passage qu'il venait de franchir, et dont en avançant il n'avait pu voir le danger, grâce à un massif d'arbres qui le couvrait, il pouvait en juger alors. Ce n'était qu'un mince rebord de six pieds de long à peu près, sur un de large, ayant au-dessus et au-dessous de lui la roche à pic. Là, rien pour se retenir ou pour se guider; le rocher est perpendiculaire, nu et humide.

—Qu'en pensez-vous, lui dit la sorcière qui remarquait son émotion. Ne se croirait-on pas suspendu le long de la muraille d'un puits. Voyez. Sous nos pieds un gouffre dont les branches des arbres nous masquent la profondeur, que du reste nous pouvons juger au bruit que font les eaux en s'y brisant. Sur nos têtes le ciel, à notre droite, devant nous, derrière nous, partout, des montagnes qui s'élèvent à perte de vue, partout excepté à gauche où l'abîme se continue, laissant l'œil aller au-delà de ses limites, et y deviner une nature jeune, fraîche, riante, qui fait un singulier contraste avec l'aspect imposant, terrible, sauvage du site où nous nous trouvons.

Albéric ne répondit pas, il regardait !

— A présent, continua la sorcière, nous allons descendre. Une fois en bas, nous traverserons le ruisseau devant la cascade; ou, si les eaux sont trop grandes, nous passerons sous

la chute. Le passage n'est pas large, car ce n'est pas comme au Saut-Girard, où le rocher est creusé et forme une excavation, ici il est droit et uni.

Il suivit la vieille comme malgré lui, car il avait peine à s'arracher à la grandeur du spectacle qu'il admirait depuis un instant. Elle s'enfonça de nouveau dans le bois, et quelques minutes après, elle arriva à l'entrée d'une espèce de pont formé d'un seul tronc d'arbre, qu'on avait jeté sur un ravin, le long duquel coulait sans cesse l'eau d'une source abondante qui jaillit presque du sommet de la montagne, et va se perdre dans le ruisseau. De l'autre côté, le pont était gardé par deux montagnards, dont l'un était baissé et tenait dans ses mains l'extrémité de l'arbre, prêt à le précipiter dans l'abîme; tandis que l'autre armait sa carabine et criait : Qui vive ?

—Saint-Claude et La Cuzon, dit encore Albéric.

Les deux montagnards disparurent, le son du cor se renouvela, et ils passèrent.

De l'autre côté du pont, le sentier descendait en zigs-zags, et après plusieurs contours, aboutissait près de la cascade, à un terrain hérissé de pierres volumineuses qui formaient le lit de la rivière; car, arrivé là, l'Hérisson peut revendiquer le nom de rivière.

— Voyez, dit la sorcière, comme les eaux bouillonnent. Plus bas nous trouverions difficilement un gué; nous voilà obligés de passer sous la cascade.

— Mais c'est impossible! s'écria Albéric, qui, de l'endroit où il était, pouvait croire que l'eau rasait le rocher.

Sans lui répondre, elle lui prit la main, l'entraîna au milieu d'un nuage d'écume, et ne s'arrêta que lorsqu'elle fut adossée au rocher,

sous la cascade même. Cette halte avait pour objet de le soumettre aux sensations que fait naître une pareille position.

La nappe d'eau, en passant ainsi devant les yeux, est comme une espèce de voile, à travers lequel on a peine à distinguer les objets. L'eau, en tombant d'une si grande hauteur se divise dans sa chute, et arrive en bas convertie en une pluie fine, qui a à peine touché le sol, que déjà elle se relève, et forme un brouillard continuel. Les couches d'air, chassées sans cesse par le flot qui toujours se succède, produisent un vent terrible, contre lequel il faut lutter, et un froid qui pénètre et qui glace.

Albéric, surpris et effrayé, quitta vivement la main de la sorcière et s'elança vers la rive opposée, heureux de pouvoir s'arracher à cette pénible impression.

— L'aspect de cette cascade, qu'on devrait plutôt nommer le Saut du Val, est plein de

grandeur et de majesté, n'est-ce pas? dit la sorcière en le rejoignant. Plus loin il en est une autre que franchit encore le ruisseau avant d'arriver au vallon dans lequel est le lac de Chambly, où il se perd. Mais celle-là est bien différente. Au lieu de sélançer ainsi d'un seul bond, quoiqu'elle soit presque d'une hauteur égale, elle glisse doucement sur le rocher en pente; et quand les eaux sont basses, elle ressemble de loin à un autel recouvert d'un voile de guipure. Ici la nature a été bien capricieuse! mais ses caprices sont des merveilles.

— A présent où allons-nous? demanda Albéric.

— Nous allons gravir le bois, qui s'élève là devant nous, et monte jusqu'au rocher où est la grotte.

En ce moment Klinkanno parut devant eux, suivi de deux montagnards.

— Arrivez donc, messire, dit-il à Abéric, le

capitaine vous attend avec bien de l'impatience.

— En ce cas allez le prévenir,

— C'est-à dire vous conduire près de lui.

— Comment ?

— Ne sait-il pas déjà votre arrivée ! jamais un étranger ne pénètre dans ces retraites, sans qu'à l'instant il ne soit instruit par un éclaireur. Il y a une heure qu'il vous attend.

Sur la rive gauche de l'Hérisson, la montagne est couverte de bois, depuis sa base jusqu'à son sommet; mais sur la rive droite, elle est divisée en deux parties bien distinctes. Le bas n'est qu'un immense talus, sur lequel le bois se continue, et qui, partant du ruisseau, s'élève en suivant une pente rapide jusqu'à la moitié de la hauteur générale, et est surmonté par la roche nue à pic comme une muraille. C'est au milieu de cette roche qu'est la grotte du Val, assez semblable, comme position, à une fenêtre creusée dans un pignon.

Arrivé au sommet du talus, Klinkanno s'arrêta devant une vaste caverne, située au bas du rocher, et dans laquelle étaient réunis une centaine de montagnards. Les uns, enveloppés dans leurs peaux de mouton, étaient étendus sur le sable et dormaient paisiblement, tandis que d'autres faisaient rôtir un quartier de bœuf devant un grand feu.

— Vous allez attendre ici, dit-il à la sorcière, le capitaine m'a expressément défendu de vous laisser monter près de lui, avant qu'il sache la cause de votre présence dans ce lieu.

— J'attendrai, répondit-elle, mais hâtez-vous, messire, ajouta-t-elle en s'adressant à Albéric, demain il serait peut-être trop tard.

Elle entra dans la caverne, et Albéric suivit Klinkanno, qui longeant le bas du rocher, arriva bientôt devant un large escarpement de dix à douze pieds de hauteur, dans lequel une sorte d'escalier avait été creusé. Ils montèrent

et se trouvèrent bientôt sur une large et longue terrasse, qui règne presque dans toute la longueur de la vallée, et est formée par un enfoncement de la roche, qui semble là rentrer en elle-même. C'est au milieu de cette terrasse qu'est l'entrée de la grotte du Val.

Le curé Marquis était assis sur un banc formé d'une énorme pierre, entre le colonel Varroz et le capitaine. A la vue d'Albéric, celui-ci s'élança au devant de lui, et l'embrassa avec effusion. Puis, voyant qu'il avait la tête enveloppée de bandes :

— Vous êtes blessé, lui dit-il?

Sans lui répondre, Albéric alla s'asseoir sur le banc, et raconta ce qui lui était arrivé dans la grande rue de Saint-Claude.

— Paquerette a disparu, s'écria le capitaine Prost; et vous, vous? vous revenez sans elle!

— Ce n'est pas ma faute, répondit Albéric; cette blessure est mon excuse, et vous ne m'eus-

siez jamais revu, sans le dévoûment d'une femme qui m'a sauvé la vie et m'a conduit ici après mille dangers et mille fatigues.

En quelques mots, il les mit au courant de ce qui s'était passé depuis le moment où il avait été frappé.

— Pourquoi donc, demanda le curé, cette femme a-t-elle agi de la sorte?

— Elle vous le dira elle-même, comme aussi elle ne veut confier qu'au capitaine le secret de la retraite où Paquerette est enfermée.

— Elle le sait donc? reprit vivement le capitaine.

— Je vous ai répété ses propres paroles.

— Klinkanno! s'écria-t-il alors en s'adressant à son trompette qui était demeuré debout au haut de l'escalier, que la sorcière vienne à l'instant; et quand elle sera ici, laisse-nous seuls avec elle. Va!

Klinkanno descendit; et tous quatre gardè-

rent le silence, vivement préoccupés de ce qu'ils allaient apprendre.

Bientôt la sorcière parut à l'entrée de la grotte; mais elle n'avait plus cet air franc et ouvert, cette physionomie heureuse et comme inspirée qu'elle avait conservée pendant tout son voyage avec Albéric. Ses yeux, naguère vifs et brillants, se cachaient alors sous ses paupières baissées, et ils ne se révélaient que par un jet de lumière imperceptible, qui semblait se faire difficilement jour à travers ses longs cils. Son front avait perdu ce teint coloré qu'il avait conservé jusqu'alors; il était redevenu blafard, jaune, livide; sa taille s'était recourbée; tout en elle avait repris sa forme primitive; la bouche seule était contractée étrangement, et donnait un singulier aspect à sa physionomie.

— Femme, lui dit le curé, approche, et d'abord reçois nos remerciements et nos éloges

pour ton admirable conduite. Ce que tu as fait est bien; Dieu t'en récompensera.

En toute autre occasion, elle se fut montrée heureuse de ces paroles; mais alors elle semblait soumise à des pensées plus graves.

— Je n'ai fait que mon devoir, répondit-elle simplement. La sorcière serait morte avant-hier, sous les coups d'un Fâcheux, sans les Cuanais; alors la sorcière, qui n'était d'aucun parti, puisque les partis la repoussaient, appartient maintenant corps et âme à ceux qui l'ont sauvée. Toute sa vie elle dira : Mort aux Fâcheux! vivent les Cuanais!

— Bien! femme, continua le curé; mais le tout n'est pas de dire : Mort aux Fâcheux! vivent les Cuanais! il faut encore prouver aux Cuanais que ces paroles partent du cœur.

— La sorcière est reconnaissante, et elle le prouve.

— Tu sais où est Paquerette?

— Je le sais!

— Et tu peux nous le dire?

— Je puis vous le dire.

— Parle donc! s'écria le capitaine; et si tu dis vrai, tu peux désormais compter sur moi.

— La sorcière n'a besoin de rien, répondit-elle; si ses paroles sont écoutées, si on a foi en ses serments, elle sera plus que récompensée; elle sera vengée!

— Vengée!

— Oui, vengée! dit-elle en ricanant.

— Eh bien! parle, ajouta le curé, parle sans crainte. Ta parole sera pour nous sacrée, je te le promets.

— Vous l'entendez, reprit-elle en regardant tour à tour Varroz, Albéric et le capitaine, le vénérable curé Marquis promet à la sorcière de croire à ce qu'elle va dire : allez-vous lui faire la même promesse?

— Oui! oui! répondirent-ils tous à la fois.

— L'engagement que vous venez de prendre est maintenant gravé dans le ciel ! s'écria-t-elle avec force en se redressant de toute sa taille ; ne l'oubliez pas. Et puisqu'enfin la sorcière peut parler, puisque sa voix peut être entendue, elle parlera, malgré le danger qu'elle court de ne pas être écoutée.

— N'aye aucune crainte, femme, reprit le capitaine, et quel que soit ce misérable, je jure.....

— Vous jurez ?

— Oui, je jure qu'il paiera cher cette infamie !

— Eh bien ! donc, armez-vous de tout votre courage ! rappelez-vous toutes les ruses que vous avez si souvent employées, et qui vous ont toujours réussi, et courez enlever Paquerette de sa prison. Un seul homme au monde est digne des dangers de cette expédition ; et cet homme, c'est vous !

— Mais où est-elle? où est-elle?

Elle leva le bras droit, et le dirigeant du côté de la cascade du Val, elle s'écria avec éclat :

— Au château de l'Aigle!

— Au château de l'Aigle! répétèrent à la fois Varroz, Albéric, le curé et le capitaine.

— Oui, au château de l'Aigle, où les Fâcheux l'ont conduite avant-hier, après avoir assassiné celui à qui elle était confiée.

Elle s'arrêta pour attendre l'effet de ces paroles; mais tous quatre restèrent muets. Albéric, que les paroles de la sorcière avaient frappé comme une commotion galvanique, avait fait un mouvement de haine et d'horreur; mais il avait retenu une exclamation prête à lui échapper, car il était trop intéressé dans cette cause, pour que son opinion pût avoir quelque poids aux yeux de ses nouveaux amis. Le colonel avait froncé ses épais sourcils, et

s'était levé, tordant sa blanche moustache dans ses doigts crispés, pendant que le curé Marquis lançait sur la vieille un regard perçant, qu'elle supporta sans broncher. Quant au capitaine, il venait de faire un serment qui semblait le jeter dans un grand embarras. Du reste, l'accent avec lequel la sorcière avait prononcé ces mots : Au château de l'Aigle ! avait été si vrai, si pénétrant, qu'aucun d'eux n'avait songé à la démentir d'abord. Ce fut le capitaine qui le premier rompit le silence.

— Si Paquerette est au château de l'Aigle, dit-il, elle est sauvée ! Le sire Antide de Montaigu n'est-il pas des nôtres ?

— Et moi, je soutiens qu'elle est perdue ! s'écria tout à coup le colonel, ne pouvant plus se contenir.

Albéric courut lui prendre la main.

— Une vieille haine vous rend injuste, lui répondit le capitaine.

— Oui ! une vieille haine qui n'a jamais pu éclater ; que dis-je, éclater ! cette haine, je l'ai renfermée, étouffée dans mon cœur ; car je me devais avant tout à mon pays. Tu le sais aussi bien que moi, curé ; mais toi, enfant, tu n'étais pas au monde alors ; tu n'as pas vu tout ce que j'ai souffert, et tu m'accuses d'être injuste ! Depuis bien des années je me tais ; bien plus ! je cherche à oublier ; car, je te le répète, c'était un sacrifice que je devais à nos montagnes. Mais ma mémoire n'est pas si usée, que je ne me souvienne encore aujourd'hui de l'amitié qui m'unissait au sir Arthur de Binans. — Arthur, ajouta-t-il en levant les mains au ciel, Arthur, tu m'as pardonné sans doute, car, à ma place, tu eusses fait ce que j'ai fait ; mais si l'heure de la vengeance est venue, oh ! elle sonnera, je te le jure !

— C'est impossible ! dit enfin le curé.

— Et moi, reprit vivement le colonel, je

soutiens que cette femme a dit vrai; oui! une voix me crie qu'elle a dit vrai.

— Il est un moyen bien simple de savoir la vérité, répondit le capitaine; je vais aller au château de l'Aigle, je parlerai au sire de Montaigu; et je verrai bien, à la manière dont il me recevra, s'il est ou non coupable.

— Oui! dit à son tour la sorcière en ricanant, allez au château de l'Aigle; allez! et dans quelques jours, demain peut-être, vous serez conduit en pays bas, où un général français vous fera pendre pour son déjeuner, comme le maréchal de Biron fit à Arbois, en 1595, à l'égard de Joseph Morel, dit le *petit-prince*, qu'il fit accrocher à un arbre au moment de se mettre à table, ce qui lui procura le plaisir de le voir expirer au dessert (6).

— Femme, se hâta de dire le curé en allant se poser devant elle et cherchant à la dominer,

sais-tu bien que ce que tu dis là est une accusation de trahison et de félonie?

— Je le sais.

— Mais as-tu réfléchi au caractère de celui que tu accuses, à sa position parmi nous?

— C'est là le sujet de toutes mes pensées depuis deux jours.

— Et sans doute tu as des preuves à nous donner?

— Elles sont au château de l'Aigle.

— Mais au moins tu as vu Paquerette? on t'a dit qu'elle était chez le sire de Montaigu?

— Je n'ai rien vu, on ne m'a rien dit.

— Si tout cela est vrai, comment donc le sais-tu?

— Ne suis-je pas sorcière? répondit-elle en ricanant.

— Femme, lui dit gravement le curé, tu oublies que je suis prêtre.

— Et vous! vous oubliez la promesse que

vous m'avez faite d'ajouter foi à mes paroles.

L'assurance, le ton de conviction de la vieille Pierrette, en imposèrent malgré eux au curé et au capitaine. Ce dernier, plus jeune et par conséquent d'une nature plus facile à s'abandonner, ne pouvait croire à tant d'hypocrisie, de duplicité, d'infamie de la part d'un homme qu'il s'était plu jusqu'à ce jour à admirer. D'autres sentiments agitaient l'âme du curé : malgré lui, le passé lui revenait à la mémoire et lui jetait un doute dans l'esprit ; mais aussitôt le présent se montrait si généreux, si noble, si désintéressé, qu'il faisait pencher de son côté la balance. Après un instant d'attente, il répéta encore :

— C'est impossible !

— Impossible ! répéta la vieille avec son ricanement.

— Oui, impossible ! continua le curé en cherchant à se convaincre comme malgré lui.

Oui, impossible! hier encore il était ici, et...

— Ici! répéta la sorcière en relevant vivement la tête.

— Oui, ici! il est venu discuter avec nous de graves intérêts, et rien dans sa personne, dans sa conduite, dans ses allures, ne peut donner de soupçons.

— Ici! dit encore la vieille en s'animant; il était ici, et vous l'avez laissé partir; il était ici, au milieu de ces rochers, en votre pouvoir! il était ici! ici, où nulle puissance humaine n'eût pu venir vous l'enlever, et vous l'avez laissé partir! vous, le colonel Varroz! vous, le capitaine Prost! et vous, vous! le curé Marquis! Oh! oh! oh! maladroits!

Ce mot : Maladroits! fut accompagné du ricanement accoutumé; mais cette fois le ricanement fut articulé d'une façon si étrange que le curé lui-même ne put se défendre d'une certaine émotion.

— Et vous vous dites les défenseurs de la montagne! continua-t-elle; et vous avez pour mot d'ordre : la Cuzon! ce qui signifie le souci, la sollicitude! et vous passez dans le pays pour avoir, vous, colonel, une bravoure à toute épreuve: vous, curé, une vaste intelligence; et vous, capitaine, autant de finesse que de courage! Oh! oh! oh!

— Femme! répondit Marquis piqué au vif, tes paroles ont un sens caché que tu nous expliqueras?

— Une explication! vous demandez une explication! Eh quoi! je vous dis : Paquerette a été conduite au château de l'Aigle par des Fâcheux, et cela ne vous suffit pas!

— Elle a raison! s'écria le colonel, qui s'animait de plus en plus aux paroles de la sorcière.

— Mais si nous sommes trahis, reprit le curé, il y a longtemps que la trahison existe.

Femme! si tu le savais, pourquoi ne nous as-tu pas prévenus plus tôt?

—Vous prévenir? Ah oui! La sorcière avec ses haillons et sa besace eut été bien reçue dans ces cantons. La voyez-vous d'ici vous arrêter sur une route, dans un sentier au milieu d'un bois, ou dans les rues d'une ville! elle vous eut entendu lui dire : Loin d'ici peste vivante! va te faire brûler ailleurs! Car une sorcière, ça doit être brûlé, tout le monde le lui crie chaque jour aux oreilles. Ou bien, la voilà à l'entrée de la forêt, là de l'autre côté, au dessus de la cascade; elle a trouvé le sentier, elle avance; mais un sentinelle lui demande le mot d'ordre, non pas celui de tous les Cuanais, mais celui de votre bande en particulier; elle ne le sait pas, et un montagnard lui envoye une balle dans la poitrine. Vous prévenir! et pourquoi? Dans quel but? La sorcière a-t-elle une patrie, une famille? Qu'est-ce qu'une sor-

cière? Un gibier de potence, que chasse auss bien le Gris que le Cuanais.

Puis elle baissa la tête et garda le silence. Pendant quelques instants les acteurs de cette scène restèrent comme elle tous muets et immobiles; Albéric et Varrez se jetaient des regards d'intelligence, pendant que le curé et le capitaine réfléchissaient.

— Eh bien! dit-elle, après un instant d'attente, êtes-vous décidés?

— J'irai au château de l'Aigle, repondit le capitaine.

— En secret?

— En secret.

— Mais comment? demanda le curé.

— Je cherche.

— C'est facile, ajouta la vieille.

— Facile?

— Ecoutez : aujourd'hui même, tous les serfs de l'Aigle, depuis les chartreux de Bon-

lieu, jusqu'aux derniers main-mortables apportent leurs redevances à leur seigneur et maître; car son patriotisme ne lui fait pas oublier ses intérêts; et vous devez voir que depuis deux ans surtout, l'ennemi n'a pas trop endommagé ses domaines. Il n'a pas paru de ce côté.

— C'est vrai, dirent-ils, tout étonnés d'une semblable remarque.

— Or, continua la sorcière, pourquoi le capitaine ne se déguiserait-il pas? il a pour cela des secrets infaillibles qui le rendent méconnaissable, dit-on? Pourquoi n'irait-il pas se mêler aux tenanciers du comte? Il pénétrerait ainsi dans son manoir sans danger.

— Il faudrait donc mettre dans la confidence tous ces paysans? objecta le capitaine.

— Non pas! le père de Klinkanno dépend du château de l'Aigle, puisqu'il habite le village de Menetrux-en-Joux; vous pouvez vous

fier à lui. Allez le trouver; dites-lui de vous faire passer aux yeux de tous pour un garçon de ferme arrivé depuis peu des Pays Bas, de cette façon, vous pourrez l'accompagner sans danger, et sonder le terrain.

— Oui ! c'est cela, c'est cela! s'écria le capitaine. Mais il est peut-être dejà trop tard ?

—Non, il n'est que dix heures, et le rendez-vous général est pour midi.

— Oh ! alors j'ai le temps !

— Ainsi vous êtes décidé ?

— Ce soir je saurai à quoi m'en tenir sur le compte du sire de Montaigu.

— Un mot encore. Puisque vous êtes allé souvent au château de l'Aigle, vous le connaissez sans doute mieux que moi; cependant, en cas d'alerte, il vous faut un moyen d'évasion.

— J'aurai mes armes.

— Elles se briseraient contre le nombre.

— Je me ferais tuer plutôt que de me rendre.

— Votre mort ne sauverait point Paquerette. Ecoutez-moi donc, et retenez bien ceci : Entre l'aiguille de rocher sur laquelle est bâtie la grande tour, et le mamelon où l'on a construit le principal corps de bâtiment, il y a un espace très étroit du reste, mais qui n'a jamais été comblé. L'orsqu'on a élevé le mur d'enceinte, on l'a soutenu sur cet espace par une voûte; et on en a fait ainsi une sorte de cheminée, d'égout, par lequel on jetait les immondices du château; mais depuis long-temps il ne sert plus à cet usage. Vous savez qu'entre la grande tour, et le bâtiment occupé par le sire de l'Aigle, il y a une terrasse plantée d'arbres, qui communique par un escalier à la petite cour de la citerne. C'est sur cette terrasse, au pied même de la tour, qu'est l'orifice du trou dont je parle, et qui ne sert qu'à l'écoulement des

eaux. Il est fermé par un grillage, qui n'est pas scellé dans la pierre, et qu'on peut lever facilement. Je n'ai pas besoin de vous dire le parti que vous pouvez en tirer. Ce n'est pas qu'en se laissant glisser le long de cette cheminée, qui a bien quarante pieds de longueur, le voyage que l'on ferait alors serait sans danger; car arrivé au bas, on se trouverait au sommet de cet immense talus de sable et de gravier, qui monte jusqu'au rocher; mais enfin une fois là, on est hors du château, et avec de grandes précautions, on peut, malgré la pente qui est très rapide, descendre jusqu'au fond de la vallée. En tout cas, de cette manière, on a au moins une chance de salut.

Le colonel, le curé et le capitaine l'avaient écoutée sans l'interrompre; tous ces détails leur causaient un étonnement tel, qu'ils restaient muets de surprise.

— Comment sais-tu tout cela, lui dit enfin le curé.

— Ne suis-je pas sorcière, répondit-elle, toujours en ricanant.

Le capitaine siffla, et Klinkanno parut bientôt.

— Ton père, lui dit-il, va aujourd'hui au château de l'Aigle.

— Oui, capitaine.

— Cours à sa rencontre, et allez tous deux m'attendre sous le Saut-Girard. Pars à l'instant, et hâte-toi.

Klinkanno s'éloigna; et le capitaine, prenant aussitôt ses armes, dit à la sorcière :

— Je te remercie, femme, des instructions que tu m'as données. Mais un déguisement me serait inutile. J'ai un autre moyen de pénétrer dans le château de l'Aigle. D'ailleurs je suis plus à mon aise ainsi, avec mon épée, mes pistolets, mon poignard; et cette cassolette

qui ne doit plus me quitter, ajouta-t-il, en la baisant avec respect.

— Je ne sais pas quels sont vos projets, répondit-elle, mais je vous répéterai encore: soyez prudent, il y va de la vie.

— C'est ce que je saurai bientôt. En attendant, femme, tu vas rester ici. Ton assurance a pu ébranler mon opinion, mais je suis loin d'être convaincu, aussi je te garde ici comme ôtage; car, si tu as menti, tu payeras cher ce mensonge, je le jure.

— La sorcière, reprit-elle avec calme, ne restera pas à la grotte du Val, pendant que le capitaine Prost ira au château de l'Aigle. Sa place n'est pas ici, car son œuvre n'est pas achevée.

— Ce langage mystique n'est plus de circonstance, femme, tu as avancé un fait que je vais vérifier. Si tu as dit vrai, à mon retour tu

seras libre; mais jusque-là tu es ma prisonnière.

— Prisonnière! moi! reprit-elle; vous vous moquez!

Et elle fut prise d'un rire saccadé, qui embarrassa un instant le capitaine. Il se contenta de lui répéter :

— Oui! prisonnière!

Quand à elle, elle haussa les épaules, et retourna tranquillement s'asseoir.

— Vous! Albéric, continua-t-il, le curé va vous donner des instructions que vous devrez suivre de point en point. Nous devions aller tous deux aujourd'hui, porter des munitions et des vivres aux malheureux paysans des environs de Clairvaux et d'Orgelet; mais il ira seul, après vous avoir dit ce que vous aurez à faire. Pour le colonel, il restera ici et attendra mon retour.

— Capitaine, lui répondit Albéric, ma place

n'est-elle pas au château de l'Aigle? Si Paquerette y est en effet, ne dois-je pas même avant vous me dévouer pour elle.

— Ce n'est pas seulement Paquerette que je vais y chercher, s'écria-t-il, c'est la preuve d'une trahison infâme, et peut-être la clef d'un mystère qui voile de plus graves intérêts. C'est moi, moi seul qui puis entreprendre une pareille tâche; car, je dois compte à Dieu et au pays, d'une coupable négligence, ou d'une trop grande crédulité. Pourtant n'allez pas croire que je m'expose follement. Non! le curé vous dira tout à l'heure les précautions que je prends toujours en pareil cas, et vous verrez que je suis aussi prudent que hardi!

Puis, leur tendant la main, il ajouta :

— Adieu! mes amis; si ce que nous a dit cette femme est vrai, faites des vœux pour que je réussisse!

— Enfant! lui dit le colonel, d'un ton

solennel, le jour de ta naissance je t'ai pris des bras de ta mère, et je suis allé te déposer au pied des rochers qui s'élèvent en face du château où tu vas aujourd'hui, et que la Vouivre a choisi pour demeure. Là j'ai puisé dans une source voisine de l'eau que j'ai répandue sur tout ton corps, et levant les yeux au sommet de la roche, j'ai dit : Vouivre ! à toi cet enfant, veille sur lui ! Elle a entendu ma voix, car depuis elle t'a protégé toujours. Chaque fois que tu pars pour une expédition dangereuse, je te rappelle ce second baptême, et je te bénis au nom de notre bon génie. Aujourd'hui encore, reçois ma bénédiction, et puisse la Vouivre ne pas oublier que je tai donné à elle.

Albéric et le curé gardèrent le silence, la sorcière tomba à genoux, et le capitaine après avoir reçu la bénédiction du vieillard, s'éloigna lentement, descendit l'escalier de la terrasse et disparut.

IX

LE CHATEAU DE L'AIGLE.

La montagne qui domine le vallon d'Ilay, est le commencement de ce que l'on nomme le second plateau du Jura. Entre le Saut-Girard et le lac, elle se sépare en deux parties, et forme un vaste escarpement surmonté d'une courte chaîne de mamelons, que traverse la route de Lons-le-Saulnier à Morez. Ce fut sur la partie de ces mamelons, qui est à gauche de la route,

que le château de l'Aigle fut bâti par Jean de Châlon, au commencement du quatorzième siècle, pour protéger la Chartreuse de Bonlieu qui n'en est pas fort éloignée; et aussi pour défendre le passage, véritable défilé, qu'on peut nommer un des *Thermopyles* du Jura. C'était en face, dans l'autre moitié des mamelons que la Vouivre avait établi sa résidence(7).

Depuis le bas de la vallée, un talus de sable et de gravier monte en suivant une pente très rapide, jusqu'au pied de la roche, qui le domine ensuite de sa façade droite et unie. Mais ce qui fixe de suite l'attention, c'est une pointe de rocher, une sorte d'aiguille, qui s'élève à gauche, en avant de la ligne courbe et assez régulière que suivent les mamelons, et semble avoir été plantée là après coup, tant elle est séparée de la masse. Cette pointe de rocher supportait la principale tour, qu'on nommait pour cette raison, la tour de l'Aiguille.

Du reste l'aspect de la place qu'occupait jadis le château de l'Aigle, est aujourd'hui d'une tristesse désespérante. Dans un espace de huit cents pas de largeur environ, et de mille à douze cents de longueur, on ne trouve qu'un vaste désert, triste, monotone, qui jette dans l'âme une sorte de chagrin involontaire. On ne voit là que des pointes de rochers, et des pierres ; non pas de ces pierres blanchâtres, arrondies, qu'un torrent charrie, ou que la pluie polit par degrés ; mais une pierre grise, noirâtre, sèche, ressemblant plutôt à la lave qu'au calcaire ; en un mot une pierre volcanique, que le simple contact divise en feuilles, ou réduit en poudre. Puis au milieu de cette désolante stérilité, pas une trace de végétation; pas d'arbres; pas d'arbustes; pas de buissons ; rien ! rien ! que quelques petites plantes pauvres, amaigries, souffrantes, qui cherchent vainement à vivre ; quelques jusquiames ha-

bituées à tout braver, ou quelques marguerites, désolées de s'être égarées ainsi; tandis qu'aux limites de ce désert, de gras pâturages étalent fièrement leurs tapis verts, et de magnifiques forêts masquent l'horizon. En un mot ce terrain semble avoir été abandonné par la nature elle-même. Quant aux ruines, il n'y en a plus, si ce n'est un reste de muraille, qui borde encore un des côtés de l'aiguille. On dirait qu'un génie destructeur a passé par là. Car tandis que partout dans le pays, les vieux manoirs étalent fièrement leurs murailles, lézardées il est vrai, mais encore debout; il ne reste rien, ou presque rien qui puisse perpétuer le souvenir d'une gloire passée. La situation seule est digne d'être admirée.

Peut-on comprendre en effet que la pensée humaine ait jamais pu imaginer de construire une citadelle sur ce rocher taillé en pointe, et entouré de mamelons presque aussi aigus

et aussi chauves que lui? Si la position est imprenable, elle est du moins bien hardie, et la simple pensée d'une construction semble une folie. Une seule roche ose s'élever plus haut; mais elle est tellement inaccessible qu'à l'époque où vivait Jean de Châlon, comme on n'avait pas encore découvert le moyen de faire escalader le Saint-Bernard à l'artillerie, on pouvait se moquer d'un tel voisinage. Aussi le château de l'Aigle fut élevé.

Le château de l'Aigle! honneur à son fondateur de l'avoir nommé ainsi! l'homme pouvait seul lutter avec l'aigle! lui seul pouvait s'emparer d'un de ses domaines! lui seul pouvait détrôner une telle royauté.

Avant que la guerre avec ses ravages, les haines de familles avec leurs passions, et plus que tout cela le Temps avec sa faulx éternelle, eussent passé par là, c'était un grand et superbe manoir que le château de l'Aigle. Ce n'est pas

qu'il occupât alors entièrement la place, aujourd'hui triste et désolée, qui a été décrite plus haut; mais cette place, entourée d'une forte enceinte de murailles, défendue par des fossés profonds, formait une sorte d'esplanade bien à découvert, à l'extrémité de laquelle on trouvait encore un fossé et une muraille bastionnée, qu'il fallait franchir avant d'arriver au cœur.

L'entrée principale était du côté du village de la Chaux-de-Dombief; c'était une porte solide, garnie de fer, et précédée d'un pont-levis. En face de cette porte, de l'autre côté de l'esplanade, étaient une seconde porte et un nouveau pont-levis, au-delà desquels on pénétrait dans le château proprement dit.

Là se trouvait tout ce qui constituait les manoirs au moyen-âge. A gauche, du côté de la route, était une immense caserne où logeaient les hommes d'armes, étendant sa façade sur

une magnifique cour carrée, au fond de laquelle on avait élevé un pavillon qu'occupaient les pages, les varlets et les écuyers. Du côté de la vallée, cette cour était fermée par un mur, derrière lequel régnait un chemin de ronde, qui longeait les mamelons et se prolongeait tout autour des fortifications intérieures; et du côté de l'esplanade par un magnifique bâtiment réservé à la suite du seigneur, et à ses principaux officiers.

Au centre s'élevait le logis du maître. C'était un grand et bel édifice, aux larges fenêtres, aux plafonds élevés, qui communiquait à la tour de l'Aiguille par une terrasse plantée d'arbres.

Contrairement à la règle qui semble avoir toujours été suivie par les seigneurs féodaux du comté de Bourgogne, où tous les châteaux, dont les ruines subsistent encore, présentent aujourd'hui les débris d'une tour principale de forme carrée, celle de l'Aigle était

ronde, et l'on ne peut expliquer cette bizarrerie que par la surface arrondie du rocher qui lui servait de base. Cette tour, quoique fort élevée, ne contenait qu'une chambre qui dans le principe avait servi d'arsenal ; mais à l'époque dont il est ici question, les armes avaient été transportées ailleurs. A cette chambre aboutissait un escalier, qui, montant au sommet, donnait accès sur une plate-forme crénelée, sur laquelle flottait au gré du vent la bannière du seigneur, et d'où la vue plongeait d'une hauteur de douze à quinze cents pieds, jusqu'au-delà des vallées de l'Hérisson.

A droite de cette tour, sur les derniers mamelons, était l'habitation des femmes et de leurs suites, dont les fenêtres donnaient sur la vallée ; mais comme le sire Antide de Montaigu n'avait jamais été marié, depuis long-temps on avait complètement abandonné ce corps de logis. On y arrivait par un prolongement

de la terrasse, que par précaution on avait muni d'une grille, qui au besoin, pouvait intercepter le passage.

Derrière, était une cour assez spacieuse, dans laquelle on pouvait descendre depuis la terrasse, par un escalier, qui avait aussi sa grille de fer. Cette cour se nommait la cour de la citerne, à cause d'une énorme citerne, qui s'étendait au-dessous, et qui, disait-on, avait été creusée de main d'homme dans le rocher. Le bâtiment des femmes n'avait ni vue, ni entrée sur cette cour, si ce n'est quelques ouvertures, garnies de barreaux de fer, qu'on avait pratiquées dans l'épaisseur du mur afin d'éclairer l'escalier intérieur, et une petite porte à moitié pourrie, qui depuis bien longtemps était condamnée. Du reste, on comprend cette disposition, quand on songe qu'on avait établi là la résidence de tout le service du château. C'était là qu'étaient les écuries, celles du maî-

tre du moins; les greniers à blé; les magasins à fourrage; c'était là qu'on entassait tous les produits de la glèbe; c'était là qu'était le logement de l'intendant des vivres; celui des domestiques; enfin les cuisines donnaient aussi dans cette cour, à laquelle on arrivait par une voûte qui conduisait au chemin de ronde, près de la muraille intérieure.

Malgré le patriotisme bien avéré du sire Antide de Montaigu, malgré son dévouement à la cause nationale, dévouement dont il avait donné tant de preuves; les populations agricoles et pacifiques n'avaient pas suivi à son égard l'impulsion qui leur avait été donnée par les hommes d'épée qui défendaient la montagne. C'est que, s'il fournissait des armes et des vivres aux partisans commandés par le capitaine Prost et le colonel Varroz; s'il prenait dans ses domaines des hommes qu'il enlevait à l'agriculture pour les envoyer à la

grotte du Val, et en faire des soldats; s'il prouvait ainsi de mille manières qu'il voulait être fidèle au serment qu'il avait fait à l'Espagne ou plutôt au pays, de se défendre jusqu'à la mort contre les entreprises de la France; ses vassaux n'avaient vu diminuer ni le chiffre des taxes, ni la longueur des corvées, ni le poids ou la mesure des redevances. Les intendants du comte n'avaient pas cessé de venir fouiller dans les chaumières, pour s'assurer qu'on n'enlevait pas au maître quelques heures de travail. La guerre elle-même, malgré ses ravages, n'avait jamais été une excuse; au contraire, on semblait toujours en profiter pour devenir plus exigeant. Ce n'est pas qu'il y eût de la part du paysan la moindre pensée d'égoïsme; il eut donné tout ce qu'il possédait pour la sainte cause, qui chaque jour avait une place dans ses prières; mais un doute était entré dans son esprit; lui, qui souffrait, lui,

dont on paraissait chercher à augmenter continuellement la gène, il n'avait pas les mêmes raisons d'enthousiasme que ceux qui n'avaient qu'à demander pour obtenir. Aussi ses sympathies n'étaient plus les mêmes; aussi, quand on prononçait les noms de Prost, de Varroz, de Marquis et de l'Aigle, on criait : Vivat au trois premiers, mais on se taisait au quatrième.

Des souffrances physiques aux divagations intellectuelles il n'y a qu'un pas; et dans ce pays où alors les légendes étaient toutes des récits véritables, le château de l'Aigle, qui déjà inspirait de la crainte et même de la haine, ne tarda pas à devenir le texte de contes merveilleux ; et bien souvent à la veillée, des histoires d'événements surnaturels laissèrent d'affreux cauchemars dans le cerveau des auditeurs. N'étaient-ce là que des visions? ou le sire Antide de Montaigu avait-il donné prétexte à ces croyan-

ces? c'est ce que la suite nous apprendra peut-être; toujours est-il qu'alors le seul nom du château de l'Aigle était pour le simple habitant des campagnes un objet de terreur.

Le jour où le capitaine Prost, cédant à l'influence de la sorcière, s'était décidé à quitter la grotte du Val, pour aller à la recherche de Paquerette, il était environ onze heures; une foule considérable de paysans des deux sexes était déjà réunie aux environs du château de l'Aigle. Les uns gravissaient encore la route escarpée qui passe sous ses murailles, tandis que d'autres s'étaient déjà arrêtés devant la porte, et attendaient qu'elle s'ouvrit, tout en causant entre eux des événements qui se passaient alors, ou dormant sur leurs charrettes, chargées des objets qu'ils apportaient à leur seigneur et maître.

Une femme de quarante ans environ, grande, forte, robuste, venait d'arriver au haut de la

montagne. Elle avait à la main un long bâton fort mince, et armé d'une pointe de fer, dont elle se servait pour aiguillonner deux bœufs magnifiques qui, attelés ensemble, traînaient une voiture à quatre roues, pesamment chargée. Après avoir franchi la ligne des mamelons, elle s'arrêta au bord du chemin pour ne pas encombrer le passage, et, se mettant à la file d'autres voitures qui étaient arrivées avant la sienne, elle s'arrêta, et releva la tête comme pour reprendre haleine.

— Ouf! dit-elle dans son patois montagnard, m'y voilà enfin! ce n'est pas sans peine. A présent, au moins, je puis lever les yeux sans crainte d'être aveuglée.

— Que dites-vous donc là, mère Marguerite? lui répondit un paysan, qui assis sur une pierre, dévorait un morceau de pain de seigle.

— Ah! c'est vous Gros-Jean! Eh! je dis que je croyais toujours que cette diable de

montée n'en finirait pas ; on aurait dit que la route se sauvait devant moi.

— Mais que chantez-vous avec vos yeux? Vous avez peur d'être aveuglée, dites-vous?

— Dam! croyez-vous donc que je voudrais regarder la tour de l'Aiguille?

— Et pourquoi pas? En montant, je l'ai examinée tout à mon aise, et je me disais que si on faisait le plongeon depuis là-haut, on aurait le temps de se repentir en route, au moins.

— Vous avez osé regarder la tour de l'Aiguille! Oh! malheureux! qu'avez-vous fait là?

— Oui, je l'ai regardée; après?

— Et si le fantôme blanc vous avait vu?

— Quel fantôme? demanda aussitôt le paysan d'une voix altérée, et en se rapprochant vivement de Marguerite.

— Le fantôme! répondit-elle en baissant le ton, le fantôme qui se promène sur la plate-

forme, et qui laisse voler au gré du vent son ample voile blanc.

— Bah!

— Le jour, quand on le voit depuis le vallon d'Ilay, on dirait un nuage, un brouillard qui s'agite sur la tour; et la nuit il brille, malgré l'obscurité, comme si le voile qui le couvre était parsemé d'étoiles.

— Que me dites-vous là ?

— Ce que personne n'ignore, et que vous devriez savoir; mais on se le dit tout bas : vous comprenez.

— Et vous l'avez vu, ce fantôme?

— Si je l'ai vu! plus de cent fois. Tenez, hier encore, je venais de porter ma part de lait à la fromagerie, car cette fois-ci, c'est à moi à avoir le fromage; et comme je ne veux pas avoir des difficultés avec le fruitier, je suis exacte. C'était à la tombée de la nuit; je m'en revenais

tranquillement, lorsque, un peu avant le Saut-Girard, je regarde par hasard de ce côté.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il y était ; comme toujours, sur la plate-forme. Il s'agitait, il se remuait, il allait, il venait ; le vent s'engouffrait dans son voile, et on aurait dit qu'il le déployait en soufflant. Il pendait le long de la tour, et en cachait au moins la moitié.

— Vous avez dû avoir une fameuse peur ?

— Je vous en réponds ! Il y avait même là sur la route un jeune homme qui passait avec la vieille Pierrette, la sorcière : vous savez, celle qui a déjà été brûlée trois fois, et qui toujours est de ce monde. Eh bien ! ce jeune homme a poussé un grand cri en voyant le fantôme, et il s'est sauvé en courant.

— Et vous ?

— Moi ! je suis restée clouée à ma place jusqu'à la nuit noire ; mais comme alors il reste

un moment invisible, en attendant que son voile brille, j'en ai profité pour me sauver le plus vite que j'ai pu, et quand je suis rentrée chez nous, j'étais plus morte que vive.

— Y a-t-il longtemps qu'on le voit, ce fantôme?

— S'il y a longtemps? Ah! je vous en réponds; pour ma part, je l'ai toujours vu. Il y en a qui disent qu'autrefois il ne paraissait pas : mensonge! mensonge! et la preuve, c'est que la tour est aujourd'hui tout-à-fait abandonnée. C'était jadis l'arsenal; mais les armes ont été mises ailleurs dans le grand bâtiment du centre. Personne n'y va, pas même le sire de l'Aigle; elle tomberait en ruines, qu'on n'oserait pas y toucher.

Un bruit de trompettes mit fin à la conversation ; le pont-levis se baissa lentement, et la porte cria sur ses gonds. Aussitôt toute cette foule s'agita; les groupes qui s'étaient formés

en attendant le moment d'entrer, se séparèrent; chacun retourna à sa voiture, à sa charrette, à sa hotte, suivant que ce qu'il apportait était plus ou moins volumineux, et le défilé commença.

En arrivant sur l'esplanade, tous ces paysans se rangèrent sur deux lignes, laissant entre eux un espace large qui allait d'une porte à l'autre. C'est là que les intendants se promenaient, surveillant l'arrivage. Quand chacun eut pris sa place, quand toutes les voitures furent entrées, un piquet d'hommes d'armes sortit et alla s'échelonner sur la route et sur les hauteurs voisines, afin de veiller à la sûreté du château, dans le cas où quelque ennemi, profitant de cet encombrement, voudrait tenter un coup de main.

Alors le majordome parut à la porte de l'esplanade. C'était un petit homme à l'œil fauve, au front chauve, entouré seulement d'une cou-

ronne de cheveux gris; épais comme un bœuf de Suisse; et ayant le cou masqué par un triple menton, digne d'un père supérieur d'un couvent de Cordeliers. Il avait la tête nue, et le corps enveloppé dans une vieille houppelande jaunâtre, qui était fixée autour de son énorme ventre par une corde de laine. Il s'avança lentement au milieu de la place restée libre; et quand il eut bien pris son aplomb sur ses jambes d'éléphant, il planta sur son nez rouge et bourgeonné une paire de lunettes sans branches, qui le lui serraient fort; puis, après avoir pris sur son oreille une plume qu'il trempa dans une écritoire de buis que lui présentait un aide de cuisine, il déploya, avec toute la gravité dont il était capable, un énorme cahier qu'il tenait à la main, et d'une voix enrouée et rendue par l'effet des lunettes encore plus nazillarde qu'à l'ordinaire :

— Pierre-Martin de la ferme de Saugeot! s'écria-t-il.

— Présent! dit un homme de trente ans environ, au teint basané, aux larges épaules, quoique de petite taille.

Il s'avança, suivi d'une voiture traînée par des bœufs, et derrière laquelle étaient attachés un veau et trois moutons.

— Six sacs de blé, continua le majordome en lisant et en visitant la voiture, et deux de seigle. De plus, cinquante livres de lard fumé; soixante écus en espèces sonnantes, un veau de six semaines, et trois moutons d'un an, non tondus.

— Voyez, Messire, tout y est, même les soixante écus que voici, répondit le paysan en les tirant d'une bourse de cuir.

— Oui, tout y est, reprit le majordome en recevant l'argent et en le mettant dans une grande escarcelle qui pendait à sa ceinture. Mais le poids, la mesure?....

— Oh! je vous réponds...

— C'est ce que nous allons voir. Seulement nous ne mesurerons pas ajourd'hui; ce serait trop long. Nous nous contenterons de peser, ça revient au même.

Sur un signe de lui, la voiture fut à l'instant déchargée par les intendants et les aides; les sacs furent, les uns après les autres, placés sur des balances qu'on apporta à cet effet; les veaux et les moutons furent visités avec soin; puis, comme tout se trouva dans les règles, il fit un nouveau signe, on rechargea la voiture, et il s'écria avec une sorte d'emphase :

— Pierre-Martin de la ferme de Saugeot, reçu. Passez!

Et le paysan, traversant l'esplanade, entra dans l'intérieur du château.

— Jean Boisson du Frânois, continua le majordome. Douze sacs d'avoine, un cochon pesant deux cent cinquante, un bœuf de neuf cents, et vingt écus en espèces sonnantes.

— Présent! dit un vieillard, dont l'énorme tête blanchie se penchait en avant, et indiquait ainsi une vie tout entière de travail.

La même opération continua pour celui-ci comme pour l'autre, et le majordome satisfait reprit encore :

— Jean Boisson du Frânois, reçu. Passez!

Et le paysan passa.

— François Leblanc des Petites-Chiettes. Vingt sacs de froment, six de farine, huit d'avoine; un bœuf de huit cents, quatre moutons d'un an, non tondus; quarante poulets vivants, cinquante livres de beurre, deux milliers de foin; et quatre-vingt-dix écus en espèces sonnantes.

Le majordome avait dit tout cela d'un trait, mais n'entendant pas sans doute le bruit sur lequel il comptait, il leva les yeux, et voyant devant lui une jeune fille tremblante et les yeux rouges de pleurs :

— Eh bien! lui dit-il, où est ton père?

— Il n'a pas pu venir, messire.

— Comment il n'a pas pu venir? et ses redevances?

La pauvre enfant fondit en larmes.

— Voyons! ses redevances, où sont-elles! Ceci n'est pas une plaisanterie. Leblanc est un des plus riches fermiers de nos domaines. Voyons! réponds.

— Hélas! messire, les Gris sont venus chez nous la semaine dernière; ils ont tout pillé, tout saccagé. Ils ont emmené nos bœufs et nos moutons; et en partant ils ont mis le feu à la grange, et tout a été brûlé; le froment, la farine, l'avoine, le foin; tout jusqu'aux poulets. Et mon père a été blessé en voulant défendre la ferme. Il est bien malade.

— Mais les redevances? les redevances!

— Puisque tout a été brûlé.

— Tout a été brûlé ! Et les quatre-vingt-dix écus aussi probablement ?

— Mon père est malade, dit-elle encore.

— Ah ! ton père est malade. Eh ! bien, tu lui diras que si dans huit jours il n'a pas apporté tout ce qu'il doit, il viendra se guérir dans les prisons du château.

— Grâce ! messire, grâce !

— Laisse-moi en repos.

— Grâce ! pitié !

— Qu'on me débarrasse de cette péronnelle.

— Des aides l'entraînèrent aussitôt vers la porte de sortie ; mais alors un murmure d'indignation se répandit dans la foule.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria le majordome en ôtant ses lunettes, et promenant autour de lui ses petits yeux ardents ; qu'est-ce que cela ? silence ! manants ! ou si non les hallebardes de nos archers vont vous chatouiller les côtes. Si

j'entends encore un mot, je double les taxes pour l'année prochaine.

Puis, voyant que le calme se rétablissait, il rendit à son nez son utile ornement, et continua l'appel :

— La veuve Marguerite Bacholard d'Ilay. Quatre sacs de blé ; trois de seigle ; un bœuf de huit cents ; trente poulets vivants ; un fromage, et quarante-cinq écus en espèces sonnantes.

— Présent ! dit en s'avançant, suivie de sa voiture, une femme que l'on connaît déjà ; c'était celle qui avant d'entrer avait raconté à un paysan l'histoire du Fantôme de la tour de l'Aiguille.

— Ah ! vous voilà commère, lui dit le majordome d'un ton moitié affectueux, moitié protecteur. Eh ! bien ! ne nous manque-t-il rien ?

— Rien, messire, rien ! excepté le fromage.

— Oh ! oh !

— Ce n'est pas de ma faute, allez ! vous savez comment ça se fait : au village chacun porte son lait à la fromagerie, et chacun a à son tour un fromage ; la dernière fois, mes vaches n'avaient pas de lait ; une sorcière leur avait jeté un sort ; mais je les ai fait exorciser par notre curé, et à présent elles rendent tant que je veux. Attendez un peu s'il vous plaît.

— Soit ! je vous donne huit jours.

Il examina et fit peser ensuite les autres objets ; puis il ajouta :

— La veuve Marguerite Bacholard d'Ilay, reçu. Passez !

Elle partit d'un air joyeux, heureuse du résultat qu'elle avait obtenu.

—Antoine Pietret, dit Klinkanno, de Menétrux-en-Joux, cria ensuite le majordome, deux milliers de foin, soixante-dix écus, quatre sacs...

Mais n'entendant rien autour de lui, il s'arrêta.

— Eh bien ! dit-il, où est donc Klinkanno ? Holà ! Klinkanno !

Un paysan s'approcha de lui :

— Je viens de le rencontrer, dit-il, près du Saut-Girard. Il y était venu, m'a-t-il dit, pour faire boire ses chevaux. Mais il a cassé une de ses roues ; il lui faut le temps de la raccommoder et de recharger sa voiture; c'est ce qui le retarde. Oh ! il viendra !

Paraissant se contenter de cette réponse, le majordome continua :

— Pierre Thévenot du Frânois ! . . . .

. . . . . .

Mais laissons ce lourd personnage continuer sa besogne; et voyons un peu ce qui se passait dans l'intérieur du château.

Après avoir quitté l'esplanade, et franchi la porte, les voitures arrivaient devant la façade principale du bâtiment occupé par le seigneur. Cette façade était ornée d'un vaste perron au-

quel on montait par deux escaliers circulaires, sur lequel s'ouvrait la porte des grands appartements. C'était-là que le sire Antide de Montaigu s'était installé avec quelques écuyers, afin de passer un nouvel examen des objets que ses vassaux lui apportaient.

Après s'être arrêtées un instant sous l'œil du maître, les voitures prenaient à droite, suivaient le chemin de ronde, et après avoir passé sous la voûte dont il a déjà été parlé, elles arrivaient dans la cour de la citerne. Une fois là, elles étaient à l'instant déchargées par les valets et les aides, qui, sous les ordres d'intendants chargés de cette surveillance, transportaient tout ce qu'elles contenaient dans des greniers ou des magasins. Puis, quand elles étaient vides, elles reprenaient le chemin par lequel elles étaient venues, traversaient de nouveau l'esplanade, et sortaient enfin du château.

Le jour touchait à sa fin. Depuis un instant,

le sire Antide ne voyait plus rien défiler devant lui, et il commençait à s'impatienter.

— Que se passe-t-il donc, dit-il enfin, pourquoi les archers ne rentrent-ils pas? et pourquoi ne ferme-t-on pas les portes?

Un écuyer allant au devant de ses ordres, courut à l'esplanade; et un instant après, le majordome parut au bas du perron.

— N'est-ce donc pas fini? lui dit le sire de l'Aigle. Qu'attendez-vous encore?

— J'attends, monseigneur, un de vos tenanciers de Ménétrux-en-Joux, à qui il est arrivé un accident. Mais il ne peut tarder; on vient de le voir sur la route; il monte.

— Son nom?

— Antoine Pietret, dit Klinkanno.

— Ah! le père du trompette des partisans commandés par le capitaine Prost?

— Oui, monseigneur.

— Tant pis pour lui! s'il n'arrive pas, que

tout le monde rentre, et qu'on lève le pont-levis.

— Le voilà ! le voilà ! cria un valet.

Le majordome marchait déjà à sa rencontre, lorsque le sire de l'Aigle l'arrêta :

— Restez ici, lui dit-il, vous recevrez aussi bien ses redevances devant moi.

Quelques minutes après, le père de Klinkanno parut devant le perron, aiguillonnant une paire de bœufs, qui traînaient une voiture chargée de foin, derrière laquelle il en venait deux autres, dont l'une était aussi chargée de foin, et l'autre de divers objets. Un homme perché sur la première voiture, chantait à gorge déployée une chanson patoise; à la vue du seigneur, il se tut.

— Tu arrives bien tard ? dit le sire de l'Aigle au vieillard.

— Pardonnez-moi, monseigneur, répondit celui-ci, mais j'ai brisé en chemin une de mes

roues, et il m'a fallu du temps pour la réparer. J'ai même été obligé d'envoyer un de mes garçons à la grotte du Val chercher mon fils; il m'a accompagné jusqu'ici.

— Ah! c'est toi qui chantes ainsi, dit le comte en levant les yeux et en voyant Klinkanno le trompette sur la voiture.

— Hélas! monseigneur, il faut bien tuer le temps. D'ailleurs ne suis-je pas musicien!

— Je ne m'attendais guère, je l'avoue, à te voir ici ce soir.

— Ni moi à y venir.

— Comment se fait-il que Prost t'ai laissé libre ainsi toute une journée? toi, qui lui est si nécessaire!

— Vous me flattez, monseigneur! Le fait est que ce matin quand on est venu me chercher de la part de mon père, j'allais partir avec mon capitaine. Mais il paraît qu'il a pu se passer de

moi ; il a emmené à ma place Pille-Muguet le lieutenant.

— Ah ! il est parti ce matin ? demanda le comte.

— Oui ! monseigneur.

— Seul avec son lieutenant ?

— Non, le curé l'a accompagné.

— Le curé aussi ?

— Oui, monseigneur.

— En robe rouge ?

— Dans ces cas-là il est toujours en robe rouge.

— Et, où sont-ils allés ?

— Oh ! pour cela, je n'en sais pas plus que vous ; le capitaine ne dit pas ses affaires à tout le monde.

Pendant ce dialogue le majordome avait continué ses fonctions :

— Avez-vous fini ? lui dit le sire Antide.

— Oui, monseigneur, tout est parfaitement

en règle, sauf le foin qu'il faut encore peser et compter.

— Pour ce soir, c'est impossible répondit le comte. Dans un quart d'heure il fera nuit. Je ne veux pas que le château reste ouvert si tard. Que l'on conduise ces voitures dans la cour de la citerne : Demain on s'en occupera.

— Bien pensé, monseigneur, reprit Klinkanno. Seulement mon père emmènera ce soir ses attelages de bœufs qui pourraient vous gêner ; et il sera ici demain de bonne heure. Quant à moi, je resterais volontiers là, comme je suis, couché sur le foin.

— Malheureusement c'est impossible, répondit le comte en riant ; les règles que j'ai établies ici défendent à tout étranger de passer la nuit dans le château, à moins que ce ne soit par hospitalité. Or, comme tu peux trouver un gîte ailleurs....

— Oh ! ce que j'en dis, c'est par manière de

parler, et puis un peu aussi parce que je tombe de sommeil.

— Tu dormiras aussi bien à la grotte du Val.

— D'autant mieux que j'en ai l'habitude.

Les voitures s'ébranlèrent, et entrèrent dans le chemin de ronde.

— Monseigneur, s'écria Klinkanno, voulez-vous me permettre de continuer ma chanson pour me réveiller ; je me sens en voix ce soir.

— Chante! chante! lui répondit le comte en rentrant chez lui.

Klinkanno ne continua pas, mais il recommença sa chanson. C'était une sorte de ballade qu'on chantait en Bresse pour la fête de mai. Quelques-uns des hommes du capitaine Prost l'avaient apprise pendant leurs excursions dans le Pays-Bas ; mais comme les idées qu'elle exprimait étaient tout l'opposé des

mœurs et des habitudes graves et sévères de la montagne, elle y avait eu peu de succès. Les montagnards du capitaine étaient les seuls qui l'eussent accueillie et adoptée ; mais c'était par dérision ; ils ne la chantaient que pour se moquer des Bressans, dont ils étaient les ennemis mortels, et pour lesquels ils avaient un profond mépris.

Klinkanno en sa qualité de loustic de la bande, avait été un des premiers à l'apprendre ; aussi la savait-il mieux que personne ; et souvent elle lui servait de récréation. Comme sur cette voiture de foin il ne paraissait pas beaucoup se divertir, il n'avait pas tardé à avoir recours à son remède favori.

Il disait :

	Traduction littérale
Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
L'aloueta planta lo ma ;	L'alouette plante le mai ;
Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
L'aloueta lo ma planta ;	L'alouette le mai plante ;
Lo polé prin sa voleia	Les poules prennent leur volée
Et la voleia santa.	Et la volée chante.

Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
La clié de ma méia za ;	La clé de ma mie j'ai ;
Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
Z'a la clié de ma méia ;	J'ai la clé de ma mie ;
La clié de ma méia za	La clé de ma mie j'ai
Pindue à ma cinturo.	Pendue à ma ceinture.

Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
Notron metro lo bon sa !	Notre maître le bon soir !
Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
Da bon sa notron metro !	Donc bon soir notre maître !
Vo plairait-i de vo levo	Vous plairait-il de vous lever
Per no bailli à baëre ?	Pous nous donner à boire ?

Il en était là, lorsque les voitures, après avoir passé sous la voûte, entrèrent dans la cour de la citerne. Alors, donnant à ses poumons toute la force possible, il continua :

Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
La mariée n'a po sa ;	La mariée n'a pas soif ;
Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
La mariée est sùla ;	La mariée est soule ;
No, la mariée n'a po sa,	Non, la mariée n'a pas soif,
All'a biu din la fiula.	Elle a bu à la fiole.

Les voitures s'étaient arrêtées, il descendit, et tout en aidant son père à dételer ses bœufs,

il dit encore avec toute la vigueur dont il était capable :

Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
Lou feilles no mariran ;	Les filles nous marierons ;
Vekia veni lo zouli ma,	Voici venir le joli mois,
No mariran lou feilles ;	Nous marierons les filles ;
Loù feilles no faut mariô,	Les filles nous faut marier,
Car alles sin zoulies.	Car elles sont jolies.

Au moment où il achevait ce dernier couplet, il chassait déjà devant lui ses bœufs, qui commençaient à entrer sous la voûte. Il se retourna, et jeta un dernier coup-d'œil autour de cette cour, qu'il semblait quitter à regret ; puis, comme pour surmonter une pensée qui le contrariait, il recommença encore sa chanson, et la continua tout en traversant le château. On l'entendit même encore longtemps après qu'il fut parti ; mais sa voix s'affaiblissait peu-à-peu, à mesure qu'il descendait dans le fond de la vallée.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES

Du premier Volume.

(1) *Feux de la Quia.* — Ces mots veulent dire: *Foyards de la Queue. Foyard* est un mot patois qui signifie : hêtre; et le mot *queue* est la partie prise pour le tout. Il s'agit ici de la queue du diable. L'explication de cette locution est donnée plus loin dans le courant du second chapitre.

(2) *Vouivre.* — Voir la préface.

(3) *Le sabbat* était devenu presqu'un usage dans le Jura. On allait au Sabbat comme à la Messe. N'ayant trouvé nulle part une description de ce qui s'y passait, j'ai été forcé d'en inventer une. Pourtant je dois dire que presque tous les animaux, auxquels je fais jouer un rôle, sont cités dans des extraits de jugements contre des sorciers, et surtout dans un livre intitulé : *Discours exécrables des sorciers, ensemble leurs procès faits depuis deux ans, avec une instruction pour un juge en fait de sorcellerie, par* Henri Boguet, *grand-juge au comté de Bourgogne*; *imprimé à Paris, chez* Denis Binet, *en la cour de Baviére, près la porte Saint-Marcel*, 1603. C'est un ouvrage bien curieux à consulter.

(4) *Condat.* — Mot de la langue celtique, qui signifie confluent. Saint-Claude est situé au confluent de la Bienne et du Thacon, petit ruisseau qui vient des cascades de Flumen.

(5) *Poële.* — Les Francs-Comtois nomment ainsi la chambre qui est contigüe à la cuisine, et qui est chauffée par le feu qu'on fait dans cette dernière pièce. La platine de la cheminée de la cuisine n'est pas recouverte du côté du poële ; elle est comme enfermée dans une armoire à deux battants, dans laquelle les paysans font sécher leurs habits, ou qu'ils ouvrent pour profiter de la chaleur.

(6) Histoire d'Arbois. — L'arbre, auquel le *Petit-Prince* fut pendu, existait encore il y a quelques années ; mais le temps qui n'épargne rien a été sans pitié pour lui. La seule chose qui, à Arbois, rappelle aujourd'hui la mémoire du capitaine Morel, qui, à la tête de cent hommes seulement, et dans une ville peu fortifiée, eut l'audace de s'opposer pendant trois jours à la marche de Henri IV, ce sont ces vers qu'on lit sur sa tombe dans l'église Saint-Roch :

Dum patriam, fortis princeps Morelle, tueris,
Solus pro patria victima sacra cadis.
Civis sic patriæ es cœlestis factus, et hostis
Dum tulit eternum nomen habere dedit.

(7) Aujourd'hui encore, les vieillards de la Chaux-du-Dombief et des villages voisins, conseillent sérieusement au voyageur de ne pas monter au château de l'Aigle, dans la crainte d'être dévorés par un serpent monstrueux qui, disent-ils, y a fixé son séjour.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Chap.		Pag.
I.	La rencontre	1
II.	Le Sabbat	39
III.	Saint-Claude	85
IV.	Paquerette	123
V.	La place Louis XI	161
VI.	Le masque noir	183
VII.	La sorcière	235
VIII.	La grotte du Val	275
IX.	Le château de l'Aigle	319

FIN DE LA TABLE.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.